

LA PAROISSE DES
AVAUX
N O U V E L L E
PAR URBAIN OLIVIER



S A M I Z D A T

La paroisse des Avaux. nouvelle par Urbain Olivier (1810-1888) fut publié initialement en 1877. Les italiques proviennent de l'édition originale et, à moins d'avis contraire, il en est de même des notes. [NdE = Note de l'Éditeur] Si des accents ont été ajoutés aux majuscules, l'orthographe du texte original est intacte. Dans ce système, parfois le «é» remplace le «è» et il arrive que le «è» remplace le «ê».

Issu d'une famille protestante de La Sarraz et d'Eysins, **Urbain Olivier** est né le 3 juin 1810 à Eysins. Il épouse en 1832 Louise Prélaz, fille de médecin, sa cousine germaine. Mobilisé, il écrit un *Journal de la campagne de Bâle* (1831). Il fut également clerc de notaire (1832) et syndic d'Eysins (1838). Régisseur du domaine des Saint-Georges, à Changins et Duillier (1839-1861), il s'installe à Givrins en 1842, où sa femme a hérité d'un petit domaine. Il prend part à la guerre du Sonderbund (1847) et rédige un nouveau *Journal*. De 1854 à 1887, il publie trente-cinq romans et nouvelles, édités dès 1857 par Georges-Victor Bridel. Il décrit son pays natal et ses habitants. Le vif succès populaire de ses œuvres lui permet de vivre de sa plume après 1861, modestement toutefois. Urbain Olivier est décédé le 25 février 1888 à Givrins.

Source: GoogleBooks (domaine public), avec révisions.

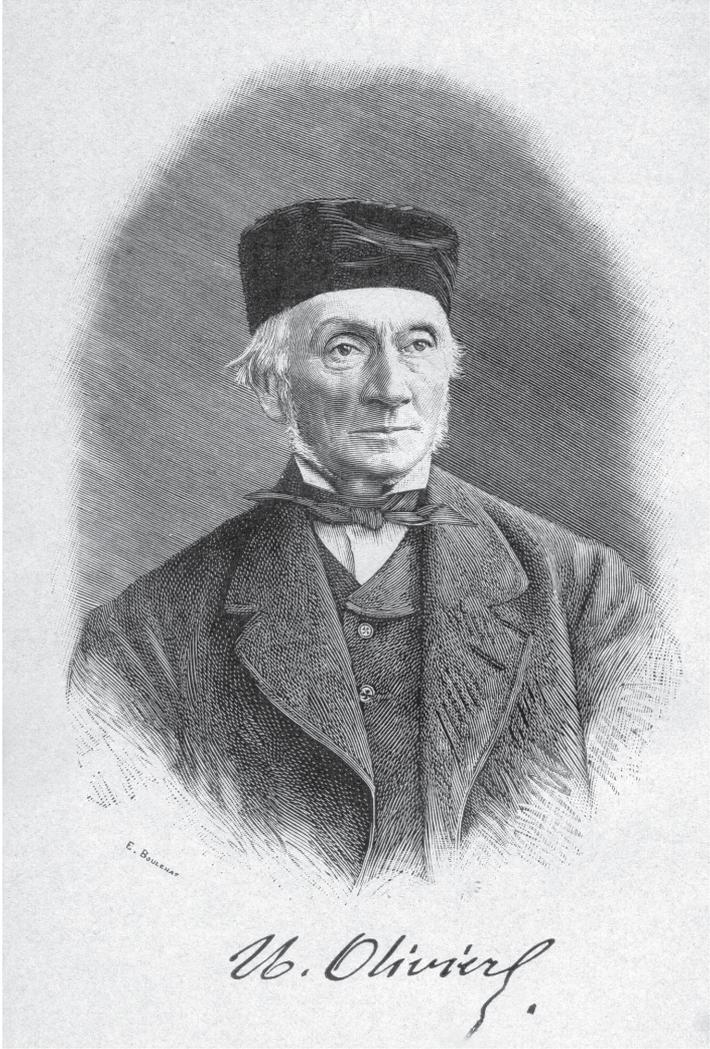
La licence GoogleBooks précise: *Make non-commercial use of the files: We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.*

Avertissement: ce document est interdit de revente.

Ebook Samizdat 2015

«Le culte est d'une telle importance pour le maintien de la religion parmi les masses, qu'à lui seul souvent il fait à cet égard ce que la vérité ne ferait pas aussi sûrement.» (Alexandre Vinet)

*«Supposons que cette personne commence par observer les activités chrétiennes qui sont, en un sens, orientées vers le monde actuel. Il trouverait que, sur le plan historique, cette religion a été l'agent par lequel a été conservée une bonne part de la civilisation séculière ayant survécu à la chute de l'Empire romain, que l'Europe y doit la sauvegarde, dans ces âges périlleuses, de l'agriculture civilisée, de l'architecture, les lois et de la culture écrite elle-même. Il trouverait que cette même religion a toujours guéri les malades et pris soin des pauvres, qu'elle a, plus que tout autre, béni le mariage, et que les arts et la philosophie tendent à se développer sous sa protection.»**
(CS Lewis — *Some Thoughts* — 1948)



H. Olivier.

TABLE DES MATIÈRES

Lettre - Préface	i
PREMIÈRE PARTIE	1
CHAPITRE PREMIER	
Sous un tilleul	2
CHAPITRE II	
Situation topographique	7
CHAPITRE III	
La cure et ses habitants	11
CHAPITRE IV	
La fille aux fraises	16
CHAPITRE V	
Le samedi au soir	22
CHAPITRE VI	
Première prédication	28
CHAPITRE VII	
Visite aux Genêts	33
CHAPITRE VIII	
Des malades	39
CHAPITRE IX	
Causerie à table	45
CHAPITRE X	
À l'auberge	51
DEUXIÈME PARTIE	56
CHAPITRE XI	
Un trait de caractère	57
CHAPITRE XII	
Connaissances nouvelles	63
CHAPITRE XIII	
La vache du Père Mayor	68

CHAPITRE XIV	
Jean-Célestin Erick	74
CHAPITRE XV	
Deux jeunes gens sages	79
CHAPITRE XVI	
Première journée à la cure	85
CHAPITRE XVII	
Préoccupations	91
CHAPITRE XVIII	
Ce qu'on pense et ce qu'on dit	99
CHAPITRE XIX	
À la cure et aux Genêts	105
CHAPITRE XX	
L'église libre et l'église nationale	112

TROISIÈME PARTIE

119

CHAPITRE XXI	
Comment se tirer de là ?	120
CHAPITRE XXII	
La situation s'aggrave	125
CHAPITRE XXIII	
Une grosse affaire	130
CHAPITRE XXIV	
Combat et victoire	137
CHAPITRE XXV	
La famille incroyable	143
CHAPITRE XXVI	
Sur le cimetière	149
CHAPITRE XXVII	
Monsieur Hollifax	157
CHAPITRE XXVIII	
Espoir glorieux	163
CHAPITRE XXIX	
Deux espèces d'auditeurs au culte	171
CHAPITRE XXX	
De belles choses pour finir	177

LETTRE - PRÉFACE

Mon cher lecteur,

Ne vous attendez pas à trouver dans ce volume beaucoup de choses gaies ou amusantes, comme vous avez pu en rencontrer dans la plupart de ceux qui l'ont précédé. Mais ce n'est pas non plus un sermon d'un bout à l'autre, tant s'en faut. Mon but, en l'écrivant, a été de présenter le tableau d'une de ces nombreuses paroisses où la vie religieuse s'éteint peu à peu sur les ruines du culte public et dans l'indifférence du grand nombre. Effrayé pour l'avenir de mes concitoyens et surtout pour celui de la génération qui s'élève, j'ai donné un coup de cloche, pendant qu'il en est temps encore. Sera-t-il entendu, compris de quelques-uns et les sortira-t-il de leur assoupissement? Je l'ignore. Mais l'essentiel, pour moi, c'était de ne pas reculer, quoi qu'il m'en coûtât, devant l'accomplissement d'un grand devoir. — Le matérialisme, l'incrédulité naturelle ou systématique ne perdent pas leur temps. Leur action se fait déjà sentir dans les masses populaires, après avoir travaillé dans les officines où ces poisons sont élaborés. Toujours active, leur propagande est devenue, quant à ses résultats, sœur affiliée de l'Internationale aux sinistres projets. L'attachement à la terre, prenant l'homme des champs par le cœur, achève ainsi ce que les faux savants n'ont que trop bien commencé. La superstition et le mensonge autorisés, encouragés, se promènent d'un lieu à l'autre. La Rome papale rêve la domination universelle des consciences, comme autrefois la Rome païenne faisait peser son joug sur les peuples vaincus. Partout le mal est grand, et il tend continuellement à s'accroître.

Certes, la vie ne manque pas non plus pour les fêtes et les amusements publics ou particuliers. Mais, d'autre part aussi, les gouvernements des grands états, de tous les états peut-on dire, travaillent aux préparatifs, rapprochés ou lointains, de cette horrible tragédie humaine qui s'appelle la *guerre*. Les canons se perfectionnent et se multiplient; leurs projectiles mettent tout à feu et à sang lorsqu'ils éclatent; la distance, pour eux, n'est plus rien. Dans les arsenaux, les fusils s'entassent par millions. Le militarisme, un des grands fléaux de

notre époque, s'impose en véritable tyran, jusque dans les petites républiques. Au lieu de s'aimer, de s'entr'aider, les nations se jalouent et se surveillent avec défiance.

Et c'est en présence de telles menaces que le culte public est abandonné, que l'on oublie Dieu pour s'attacher uniquement à la matière! On dirait que l'âme n'a plus d'essor et se traîne dans la poudre de la terre, au lieu de chercher à s'élever par la foi dans les régions pures et sereines du ciel.

J'ai donc écrit ce petit livre, nouvelle, récit populaire ou traité, — qu'on l'appelle comme on voudra, peu importe, — pour tâcher de ranimer la flamme vacillante de la piété parmi nous. Faible moi-même, je m'adresse aux faibles.

Mai 1876.

PREMIÈRE
PARTIE

CHAPITRE PREMIER

SOUS UN TILLEUL



n dimanche au soir, une quinzaine d'hommes étaient réunis, les uns debout, les autres assis, sous le grand tilleul du village de Filliez. Il faisait encore très chaud, bien que le soleil ne fût pas loin de disparaître derrière la montagne. Vers la fin de juillet, s'il n'est pas tombé de pluie depuis quelque temps, la chaleur a augmenté au point de devenir intense, dès que le soleil est au-dessus de l'horizon, et ce n'est guère avant la nuit qu'une douce fraîcheur descend des bois sur la plaine. — La plupart des hommes dont nous parlons étaient en bras de chemise, absolument comme s'ils allaient se rendre au travail des champs, sauf qu'ils avaient des vêtements propres. Tranquilles, se reposant de la fatigue résultant d'une semaine de moisson, ils causaient d'un événement auquel chacun d'eux paraissait prendre intérêt. De temps à autre, deux de ces hommes se détachaient du groupe dont ils faisaient partie, ou quittaient le banc circulaire sur lequel ils étaient assis : ils allaient boire une bouteille au cabaret voisin et jouir de quelque misérable chanson, dite par un buveur plus misérable encore. Sous l'arbre à épais feuillage, les places laissées vides étaient prises par de nouveaux arrivants, qui bientôt se mêlaient à la conversation générale, ou écoutaient prudemment ce qui se disait autour d'eux.

— Êtes-vous sûr de l'exactitude des chiffres dont vous parlez ? demanda l'un des nouveaux venus, à un grand gaillard d'environ trente-cinq ans, doué d'une barbe blonde et de petits yeux gris ; — en êtes-vous bien sûr, Amédée ?

— Oui, mon cher, répondit celui-ci, rien n'est plus certain. M. Darvel est présenté en premier comme pasteur de la paroisse, par 59 suffrages sur 102 votants ; M. Grozelier en a obtenu 40, et M. Neiffle les trois restants. On peut donc regarder la nomination de M. Darvel

comme assurée. Pyrame Brou, qui est, comme vous le savez, conseiller de paroisse aux Avaux, m'a donné lui-même ces détails. Je l'ai rencontré tout à l'heure, allant aux Genêts. Je serais volontiers resté au temple jusqu'à la fin du dépouillement du scrutin ; mais midi sonnait, et ma femme m'avait recommandé de ne pas la faire attendre pour le dîner. Je suis donc remonté à Filliez, où j'ai appris la nouvelle, comme je viens de vous la dire. D'après ce qu'on sait de M. Darvel, nous aurons en lui un prédicateur de talent. Pas plus tôt son texte lu, il ferme la Bible et *déblotte* son affaire, qu'il sait toujours sur le bout du doigt.

— Il ne fait donc pas, dit un des hommes assis, comme le ministre de Savaty. Celui-ci faufile son cahier sur le pupitre, et lit bel et bien son sermon, tout en ayant l'air de ne pas lire. Il n'est pas nécessaire d'être bien malin pour voir ce petit manège ; il faut seulement se placer un peu loin de la chaire, mais de côté et non pas en face.

— Pourvu que le sermon soit bon, dit un petit vieillard qui jusqu'à ce moment n'avait pas parlé, peu importe que le pasteur le lise, ou le récite de mémoire : l'essentiel est d'en profiter.

— Vous avez raison, reprit celui qui se nommait Amédée ; toutefois, avouez que la lecture d'un discours ôte singulièrement à l'effet qu'il doit produire. Il semble que le prédicateur parle au nom d'un autre et non au sien propre. Feu M. Gidrol, tout vieux qu'il était, se tirait encore bel et bien d'affaire, sans lire autre chose que le texte. Mais, de temps en temps, il répétait la même phrase. Je pense que cela l'aidait à retrouver la phrase suivante, lorsqu'il était un peu indécis ; ou bien, le brave homme ne s'apercevait pas qu'il disait deux fois de suite la même chose et de la même manière exactement. — Si M. Darvel est nommé, comme on doit s'y attendre, il viendra sans doute s'établir à la cure prochainement. Je suis curieux de savoir la mine qu'il a.

— On dit, ajouta quelqu'un sur le banc, que c'est un grand maigre, déjà un peu vieux garçon. Sa mère vit avec lui. On le dit bon pour les pauvres et les malades.

— C'est pourtant singulier, reprit Amédée Behr, qu'on ait donné le plus de voix à celui des candidats qui n'a fait aucune visite dans la paroisse, excepté aux membres du Conseil. Il n'a pas même été chez le syndic. Quand Pyrame Brou lui a demandé s'il n'avait pas l'intention de se présenter dans quelques maisons des Avaux, de Filliez et des Genêts, il a répondu que non ; — qu'on pouvait prendre des informations aux Deux Roches où il est pasteur depuis huit ans ; mais qu'à moins de faire une visite à toutes les personnes de la paroisse, — chose d'ailleurs parfaitement impossible, — il trouvait qu'il était plus convenable de s'abstenir.

— Il a bien répondu, dit un jeune homme. Si j'étais pasteur, je n'irais certes pas *m'offrir* de maison en maison, et presque demander qu'on me nomme. C'est une démarche humiliante.

— Mon cher ami, reprit Amédée, si tu étais à la place d'un de ces messieurs, tu ferais bien comme tu pourrais. Quand il s'agit d'obtenir un poste et d'habiter une bonne cure, au lieu d'une vieille maison humide et malsaine, on se donne de la peine. Ah ! diantre ! je voudrais t'y voir. Tu serais peut-être le premier à venir frapper à ma porte. Mais, mon cher, tel que je te connais, tu peux compter que tu n'aurais pas ma voix.

— Pourquoi ?

— Parce que tu n'as pas un assez bel organe. Pour être orateur, il faut que la voix résonne d'un bout à l'autre de l'église et même, de temps en temps, qu'elle se répète à la voûte, comme un écho sonore. Toi, tu ne serais qu'un *piulet*. Au reste, il n'est pas à craindre qu'on t'entende jamais prêcher, puisque tu es cordonnier.

— Vous n'en savez rien : avez-vous lu l'histoire des Moraves ?

— Quels Moraves ?

— Allons ; je vois que vous ne savez pas ce que c'est. Mais, pour en revenir à M. Darvel, s'il s'était présenté chez vous comme candidat au poste des Aiaux, que lui auriez-vous dit ?

— Eh bien, pour commencer, je lui aurais offert une chaise, et nous aurions causé un moment, tout en prenant un verre de vin, s'il l'avait accepté.

— Lui auriez-vous promis votre suffrage ?

— Non. Je lui aurais dit : « Monsieur le pasteur, je vous remercie de l'honneur de votre visite, et je serai charmé si vous venez occuper le poste des Aiaux, qui est un fort joli poste ; mais, vous le comprenez, je ne puis prévoir en aucune manière le résultat du scrutin. »

— Oui, je vois, répondit le même jeune homme : vous auriez pu citer la réponse qu'on attribuait à Napoléon III, à propos de bruits d'annexion de Genève et du Valais à la France : « Je n'engage pas ma politique, » aurait-il dit à son interlocuteur. M. Darvel a donc bien fait de ne pas solliciter votre suffrage et de ne pas se présenter chez les autres électeurs. C'est peut-être pour cela qu'il a obtenu la majorité.

Le petit vieillard, qui avait parlé de la manière de lire ou de réciter un sermon, demanda si M. Darvel était un pasteur *évangélique*.

— Tout ce qu'il y a de plus évangélique, un orthodoxe pur sang, lui répondit Amédée. Il passe même pour l'être un peu trop, tandis que son concurrent, M. Grozelier, est plus ou moins *libéral*. L'autre, qui a eu trois voix seulement et qui n'est pas du pays, M. Neiffle, est un *libre penseur* fini.

— Qu'est-ce que c'est que les *orthodoxes*? demanda l'un des hommes présents, tout en secouant les cendres de sa pipe et soufflant ensuite fortement dans le tuyau ; — on voit souvent ce mot *sur les papiers*, depuis quelque temps.

La question s'adressait à Amédée ; il répondit de nouveau :

— Les orthodoxes sont ceux qui croient tout ce que la Bible enseigne et qui prêchent en conséquence. Les libéraux n'en admettent qu'une partie, et les libres penseurs font table rase de tout ce qui ne leur plaît pas dans les Écritures.

— En ce cas, je comprends qu'on ne vote pas pour ces derniers, dit le fumeur.

— Pourquoi pas, si d'ailleurs ce sont des hommes de talent, dévoués pour le bien public ? dit un nouvel interlocuteur.

— Parce que, reprit le fumeur, nous n'avons pas besoin de ces idées nouvelles, qui mettent tout à bas dans la religion. Ce qu'on nous apprenait au catéchisme, il y a trente ans, était bel et bon. Pourquoi inculquer d'autres choses à nos enfants, et nous les prêcher à nous-mêmes ? Moi, je suis pour les croyances de nos pères, et non pour celles de ces nouveaux venus de France ou d'Allemagne.

— Eh bien, continua le partisan des libres penseurs, moi, je suis allé voter, et j'ai donné ma voix à M. Neiffle. C'est un homme comme lui qu'il nous aurait fallu, et non un soutien de croyances qui révoltent le bon sens et la raison.

— Oh ! vous, monsieur Bouvet, l'on connaît vos opinions, reprit Amédée, et l'on sait ce qu'elles valent. Vous les avez importées du Grand-duché, où vous avez appris l'allemand. C'est un pays découlant de science et d'huile de colza ; mais, puisque vous croyez que nos ancêtres étaient des singes, vous auriez encore mieux fait, Dieu me pardonne ! de voter aujourd'hui pour un Malbrouck¹.

Cette espèce de sortie provoqua un éclat de rire chez la plupart des assistants, ce qui encouragea maître Amédée à continuer sur le même ton :

— Oui, dit-il, vous avez fait là une belle action, mon pauvre monsieur Bouvet. Mieux aurait valu rester chez vous, à votre établi de menuisier, quand même c'était dimanche, que d'aller voter pour un étranger qu'on ne connaît ni d'Ève ni d'Adam, et qui a d'ailleurs un accent déplorable. Je l'ai entendu, et c'est ce qu'on appelle un *houin-houin*. Là-dessus, et pour vous prouver que je ne vous garde pas rancune, voulez-vous que je paye une bouteille ? Voilà le soleil qui se couche ; il fera meilleur au cabaret que sous le tilleul.

Le menuisier acceptant, les deux hommes quittèrent la compagnie

1 - [NdÉ] Type de singe africain, nom latin : *Chlorocebus cynosuroides*.

et se rendirent au cabaret.

Peu à peu, les groupes diminuèrent, chacun s'en retournant chez soi. Bien avant la nuit, il ne restait plus personne à cette place ; mais les tables de l'auberge étaient encore bien garnies de buveurs, causant à tort et à travers de beaucoup de choses, y compris l'élection du nouveau pasteur. Un seul homme du village connaissait M. Darvel, pour l'avoir vu aux Avaux, lors de sa visite à la cure.

CHAPITRE II

SITUATION TOPOGRAPHIQUE



La paroisse des Avaux est une des moins pénibles, disons mieux, l'une des plus agréables du canton. Elle comprend deux villages seulement, et un petit hameau situé à quelque élévation dans la montagne. Ce dernier endroit se nomme les Genêts. La paroissiale est le village des Avaux ; l'annexe,

Filliez, où se tenait la conversation rapportée dans le premier chapitre de cette histoire. — Filliez, commune d'environ trois cents âmes, est situé sur la croupe d'une côte allongée, dérivant du Jura, auquel elle se soude par des bois de hêtres mélangés de sapins. Cette côte descend peu à peu vers la plaine et y finit à vingt minutes de distance de la lisière des forêts. La végétation est fort belle sur toute cette pente, assez large du haut jusqu'au bas. Le sol, drainé par cette configuration particulière, est propre à la culture des arbres fruitiers dont les racines pivotent profondément. Les noyers y deviennent grands et durent des siècles ; les poiriers y développent leur branchage raide et touffu. La vigne prospère sur le côté qui incline au midi. Ailleurs, ce sont des champs et des prairies. La commune de Filliez est riche en forêts et en alpages. Néanmoins, il s'y trouve plusieurs familles pauvres, même parmi les bourgeois, et malgré d'assez grosses répartitions de bois, de beurre et de fromage. Le temple, où un service religieux a lieu chaque dimanche, est situé tout au haut du village ; il en est la dernière maison du côté de la montagne.

Les habitants du hameau des Genêts sont ressortissants de Filliez et y viennent au culte. Ils en sont éloignés d'un bon quart de lieue. De Filliez, on monte aux Genêts, en char, par une assez bonne route qui côtoie la pente de la montagne ; et si l'on est à pied, on prend un sentier plus direct, mais aussi plus montueux. Quand on a traversé d'épais taillis, on se trouve tout à coup dans une longue et large clai-

rière, sur un replain gracieux où brille le soleil sans que rien fasse ombre à sa lumière. Là, sont établies depuis plusieurs générations des familles dont les maisons, semées sur ce petit plateau, à quelque distance les unes des autres, sont entourées d'arbres fruitiers, ou en possèdent au moins quelques-uns dans leur voisinage immédiat. Ces arbres sont, en général, des cerisiers dont les fruits mûrissent un mois plus tard que ceux de la plaine ; des poiriers d'espèces rudes, dont les fruits se conservent durs tout l'hiver ; et des pruniers non greffés, qui se reproduisent eux-mêmes au moyen de drageons, lorsque la vieillesse atteint ceux qui ont végété durant de longues années à cette altitude demi-montagneuse. Poussant et croissant comme bon leur semble, ces pruniers affectent des formes capricieuses. Les tiges sont contournées, inclinant un peu de tous les côtés, ce qui n'ôte rien à l'originalité de leurs groupes et à celle du paysage. Tout près d'un vieux grand-père, n'ayant plus qu'une branche ou deux sur un tronc vermoulu, se tient parfois un petit-fils à la tige droite et raide, bien garnie d'épines qui tomberont avec l'âge, mais qui aujourd'hui lui donnent l'air passablement effronté. — De loin en loin, dans les prairies, quelque grand sapin séculaire est resté debout, traînant ses branches pendantes jusque sur le gazon, si c'est un épicéa à fleur rouge, et les relevant au contraire vers leur extrémité, si c'est un sapin à écorce blanche.

Aucune des habitations de cet endroit solitaire et caché ne se voit du village de Filliez ; on dirait que les taillis se continuent sans interruption sur tout le flanc de la montagne ; mais, de la plaine, on y distingue deux ou trois maisons, qui semblent postées là-haut comme des sentinelles avancées. Les propriétaires des Genêts ont une agriculture fort simple. Ils élèvent du bétail et récoltent aussi du blé, de l'avoine, de l'orge. La pomme de terre réussit dans les champs exposés au soleil. Chaque maison a sa fontaine coulante et intarissable, grâce à la disposition intérieure des roches qui amènent l'eau dans cette direction. Les Nicollet, les Mayor, les Gollet et les Visinaud, sont les plus anciennes familles des Genêts.

De Filliez, si l'on porte les regards à l'ouest, on aperçoit, à demi-lieu de distance et dans le fond d'un large vallon, un amas de maisons qui semblent se toucher presque toutes, mais qui ont pourtant de l'espace entre elles. C'est le village des Avaux. Le temple est situé du côté de Filliez, sur un tertre qui fait paraître la flèche aiguë de son clocher, plus élevée qu'elle ne l'est en réalité. C'est un beau village, plus peuplé que Filliez, moins riche comme bourgeoisie, mais dont les habitants sont dans une plus grande aisance que leurs co-paroissiens. Aux Avaux, — en patois ce nom signifie *les bas* ou

dans le bas, — il y a un certain nombre de *notables*, comme on appelle dans le canton de Genève les agriculteurs propriétaires et rentiers en même temps. On y trouve des magasins d'épicerie et d'étoffes, un dépôt des postes, une auberge communale et deux *pintes* ou petits cabarets. Cette dernière et déplorable industrie ne s'oublie jamais. — La cure est dans une jolie position, en face de l'église ; mais elle est trop petite pour un pasteur ayant famille nombreuse, et c'était là probablement une des raisons qui avaient engagé plusieurs de ces messieurs à ne pas se présenter comme candidats au poste des Avaux. Étant garçon, vivant seul avec sa mère et une domestique, M. Darvel avait jugé que la place était bien suffisante pour eux.

Le village est bâti presque en entier sur la rive gauche d'un ruisseau qui coule au fond du vallon. De l'autre côté, il y a un moulin, deux scieries et une forge avec martinet. Plus haut, en regard du village, est le château des Avaux, propriété d'un riche particulier qui l'habite toute l'année. Ce château et le domaine qui en dépend, appartenaient autrefois à une ancienne famille vaudoise. Le dernier seigneur des Avaux la vendit à un banquier retiré des affaires, et le propriétaire actuel, M. Anthelme de Courpens, était le petit-fils de ce banquier. Bien que situé de l'autre côté de la rivière, le château fait partie de la paroisse, comme Filliez et les Genêts.

Le territoire des Avaux est peut-être encore plus fertile que celui de Filliez. Il est plus frais, plus vert ; ses prairies naturelles, facilement arrosables, ne demandent qu'à être tenues en bon état. C'est la patrie des pommiers, dont les racines sont peu profondes et traçantes. Sur le flanc du vallon exposé au soleil, la vigne donne de bonnes récoltes. Les châtaigniers tiennent encore leur place honorablement, dans les endroits où ils poussèrent autrefois d'eux-mêmes. Une culture intelligente sait les reproduire, améliorer les espèces, au lieu de les détruire comme on le fait ailleurs. On trouve ces arbres, aux Avaux, sur l'une et l'autre pente du vallon indifféremment, et même, çà et là, sur le bord de la rivière. Celle-ci se nomme la *Frêneuse*, sans doute parce que son rivage est bordé de superbes frênes à écorce lisse, dont le bois nerveux est recherché. Les sources de la rivière sont dans la montagne voisine ; il y en a un grand nombre. Toutes se réunissent au fond d'une gorge rocheuse, après avoir sautillé de pierre en pierre dans les bois et formé une multitude de cascades en miniature. Dès les premiers beaux jours du printemps, on trouve en abondance des perce-neige dans les dépôts alluviens formés par ces divers petits courants. D'autres plantes, amies de l'eau vive et de la fraîcheur forestière, y étalent leurs brillantes fleurs en été. Dans les pentes caillouteuses qui inclinent au nord, de belles fougères aux feuilles persis-

tantes, des scolopendres ou langues de cerf, et une petite fougère à feuille dorée en dessous, font la joie des amateurs de ces végétaux maintenant à la mode. Plus haut, l'if étend ses rameaux toujours verts contre les parois des roches, comme pour en voiler l'aridité.

Dans ces lieux presque déserts, de rares chevreuils viennent s'établir en été, loin de la fumée des chalets et des alpages supérieurs occupés par les vaches. On y rencontre fréquemment des gelinottes, partant comme un trait avec leur jeune couvée. Mais le renard y creuse aussi de profonds terriers, ou les trouve tout formés par la nature, dans les crevasses souterraines des rochers. L'aigle Jean-le-blanc, le milan doré et parfois aussi le grand corbeau, construisent leur nid sur quelque sapin peu élevé, dont la tige maigre se voit de loin et n'est guère accessible au dénicheur de ces oiseaux rapaces.

Après avoir quitté le territoire des Avaux, la Frêneuse poursuit tranquillement son cours jusqu'au lac à travers la plaine, faisant tourner les roues des moulins, nourrissant de jolies truites, et même attirant sur les nappes bien cachées, les canards sauvages et les poules d'eau.

Telle était donc la situation territoriale et la circonscription ecclésiastique de la paroisse des Avaux. Un service religieux chaque dimanche dans les deux temples, alternant pour l'heure afin de faciliter l'arrivée des auditeurs ; des catéchismes trois fois par semaine en hiver ; la tenue des registres de l'état civil ; les affaires de pauvres, les visites pastorales et celles aux malades, certes, le pasteur ne manquerait pas d'occupations officielles ou volontaires, sans parler du profond souci que donne toujours une grande responsabilité morale. Trouverait-il au moins de la sympathie et un bon accueil chez ses nouveaux paroissiens ?

Dès que sa nomination fut définitive, M. Darvel demanda quelques légères réparations de propreté, qui furent vite expédiées, et, quinze jours après, il arrivait aux Avaux, amenant son modeste bagage sur deux chars conduits par des voituriers venant de la gare la plus rapprochée.

CHAPITRE III

LA CURE ET SES HABITANTS



Le père de M. Darvel était mort en France, où il occupait un poste de pasteur. Son fils unique, celui qui venait d'être nommé aux Avaux, avait, de bonne heure, montré des sentiments de piété véritable, et désiré de se consacrer aussi au service de Dieu. Dans ce but, il fit les études nécessaires, et pourvut en bonne partie à son entretien en donnant des leçons de langues anciennes, dans la connaissance desquelles il était plus versé que la plupart de ses condisciples. Ayant obtenu son diplôme de licencié en théologie, il travailla d'abord en France comme évangéliste, puis il se présenta plus tard pour le poste des Deux Roches, endroit perdu dans les montagnes, où sa mère le rejoignit peu après la mort de son mari. Elle amenait une ancienne domestique, française, qui lui était dévouée et se contenta des gages fort modestes que le jeune pasteur pouvait lui donner. M. Darvel le père n'avait pas laissé de fortune, et sa femme n'en avait jamais eu non plus. Le traitement de M. Edmond Darvel devait donc suffire aux dépenses du ménage, et à l'entretien de trois personnes. On comprend qu'il fallait y apporter une sévère économie. Heureusement Phébé, la domestique, était une personne intelligente, entendue aux soins d'une maison, et très capable de cultiver le jardin de la cure. Phébé était grande, blonde, avec des taches de rousseur, de belles dents encore, malgré ses quarante ans, et toujours un bonnet sur les cheveux. Elle avait dû être assez pimpante dans sa jeunesse, mais, depuis longtemps, elle ne pensait plus à se marier. Très droite de caractère, la fidélité même dans ses comptes, son bonheur était d'avoir une maison propre, où tout marchât bien et où ses maîtres aussi fussent heureux. Ceux-ci passaient dans son esprit et dans son cœur, bien avant les intérêts de la paroisse. M^{me} Darvel la mère avait au moins soixante

ans. D'une intelligence assez ordinaire, pas grande, assez forte de taille, elle jouissait d'une bonne santé et coulait d'heureux jours dans sa vieillesse, lorsqu'elle ne se faisait pas trop de soucis pour l'avenir ou la santé de son fils. Celui-ci venait d'entrer dans sa trente-septième année ; il était plutôt grand, maigre, brun et portant toute sa barbe. Mettant peu d'importance à la toilette, ses habits avaient parfois l'air de lui pendre sur le dos ; puis, au point de vue des affaires, il ne brillait pas par la pratique. Ses qualités, d'ailleurs très remarquables, étaient surtout d'ordre moral.

Les trois futurs habitants de la cure des Avaux y arrivèrent en char, un vendredi, dans la matinée. On était à la fin de la première semaine d'août. Les bagages seraient là un peu plus tard. Mais Phébé avait un panier contenant les provisions nécessaires pour le dîner et le repas du soir. Il fallait seulement allumer du feu et préparer une soupe, ce qui fut vite fait. Une petite provision de bois était au bûcher, et Phébé trouva pourtant au jardin quelques restes de légumes, bien qu'on n'y eût rien fait depuis plus d'un mois. Quand elle le vit en ce bel état, elle leva les bras au ciel, tenant un couteau, la lame en l'air, dans sa main droite, et ne put s'empêcher de dire à haute voix :

— Bon Dieu ! quel homme c'était donc, l'ancien pasteur ! Ah ! pour celui-là, il a bien fait de mourir, puisqu'il laissait son jardin dans un pareil désordre. Je pense qu'il ne soignait guère mieux la paroisse. Y'-aurait fallu que je fisse comme ça aux Deux Roches, alors monsieur et madame se seraient passés de légume cinq fois par semaine.

Lorsque les bagages furent arrivés, les voituriers commencèrent par mener leurs chevaux à l'auberge, où ils restèrent eux-mêmes assez longtemps. M. Darvel se mit à dénouer les cordes qui retenaient les meubles et se disposait à grimper sur le char pour descendre les premiers objets, lorsque Phébé lui dit :

— Permettez, monsieur. Est-ce que les voituriers, avec un homme quelconque du village, ne peuvent pas mettre ces meubles à terre, sans que monsieur monte là-haut ?

Au même instant un bourgeois des Avaux, garçon de bonne mine et l'air décidé, passa devant la cure ; il salua courtoisement le nouveau pasteur.

— Dites-moi un peu, lui dit Phébé sans plus de façon, où pourrait-on trouver un homme pour nous donner un coup de main ?

— Je vous aiderai avec plaisir, dit le passant.

— C'est bien de l'obligeance de votre part, répondit M. Darvel, mais je crains de vous déranger de vos occupations.

— Allons, reprit Phébé, puisque vous êtes porté de bonne volonté, grimpez sur le char et monsieur recevra les meubles en bas avec moi.

Le nouveau venu ôta son habit et fut bientôt à l'ouvrage. Les voituriers étant revenus, les meubles furent déchargés et rentrés en moins d'une heure. Quand ce fut fait, M. Darvel engagea son complaisant paroissien à s'asseoir, pendant qu'il déclouerait une caisse pour en tirer une bouteille de vin et lui en offrir un verre.

— Il ne faut pas que monsieur se donne la peine d'ouvrir la caisse, dit Phébé ; j'irai chercher un demi-pot à l'auberge : ça prendra moins de temps.

— Eh bien, allez vite, Phébé.

— Merci, monsieur, dit le garçon ; ne faites pas chercher de vin pour moi ; je n'en ai pas besoin. Puis-je vous être encore bon à quelque chose ?

— Si vous avez le temps, reprit Phébé, vous pourriez peut-être m'aider à remonter les lits ?

— Non, non, dit son maître. Nous ferons cela nous-mêmes. Rien ne presse d'ailleurs. Encore merci, monsieur. Êtes-vous de ce village ?

— Oui.

— Et vous vous nommez ?

— Louis Walther. Je demeure dans la maison du bout de la rue, celle qui a des *thymiers*² dans la cour.

— Très bien. J'irai vous faire une visite dans quelques jours, lorsque nous serons un peu installés.

— Vous me ferez plaisir.

— Êtes-vous marié ?

— Non ; je vis seul avec mes domestiques.

— Je crains vraiment d'avoir été bien indiscret en acceptant vos offres de service, puisque vous avez laissé vos propres affaires pour vous occuper des miennes. Je vous prie de m'excuser. À mon tour, je serais heureux de vous être utile dans l'occasion. Comment se nomme le syndic ? Il faudra que je lui remette nos actes d'origine et le permis de séjour de ma domestique.

— C'est moi qui suis le syndic ; vous me remettrez ces papiers à votre loisir.

— Puisque vous êtes le syndic, interrompit Phébé, je vous fais mes excuses de ce que je vous ai appelé devant la maison. Il fallait nous dire que vous étiez le maire de la commune ; alors, je me serais bien gardée de vous faire monter sur le char.

— Au contraire, ma brave fille ; je suis charmé que vous vous soyez adressée à moi.

— Et peut-être que vous êtes encore conseiller de paroisse ? fit-elle de nouveau en regardant le syndic.

— Non ; je n'ai aucune fonction d'église.

— Ma fi ! permettez-moi de vous dire que c'est dommage. Mais il faut que monsieur me laisse aller chercher une bouteille de vin, dit-elle à son maître, ou bien j'ouvrirai moi-même vite la caisse, pendant que vous causerez un moment.

— Eh bien, faites.

— Monsieur, dit le syndic, je reviendrai un autre jour. Voilà midi ; c'est le moment où mes hommes viennent dîner ; il faut que je rentre à la maison. Au revoir, monsieur. Votre serviteur, madame, dit-il à M^{me} Darvel qui venait d'entrer à la cuisine. Bonjour, la brave fille. Vous êtes Française, n'est-ce pas ?

— Oui, sans doute.

— Ma servante aussi est Française.

— Tiens ! Quelle chance ! Comment qu'elle se nomme ?

— Suzette Perlon.

— Ah ! bien, j'irai la voir. Adieu, monsieur le syndic. Tout de même, j'ai de la peine à me pardonner de vous avoir fait grimper sur le char.

Le pasteur tendit la main à son paroissien prêt à partir, et lui dit d'un ton affectueux et humble en même temps :

— Vous avez été bien aimable pour moi ; je vous en suis reconnaissant. Je serais heureux de rencontrer beaucoup d'hommes comme vous dans ma paroisse.

Remettant son habit laissé à la rue, Louis Walther s'en alla chez lui. Et lorsque les voituriers furent aussi partis, les trois habitants de la cure employèrent le reste de la journée à organiser les meubles dans la maison. Après le dîner, M^{me} Darvel s'était reposée sur un canapé au salon, pendant que Phébé arrangeait sa cuisine et suspendait à leurs places les casseroles et les divers ustensiles de fer-blanc. Elle visita soigneusement les rayons de son armoire, pour s'assurer qu'elle pouvait leur confier son linge et ses vêtements. M. Darvel s'était retiré dans son cabinet de travail, où il vaquait déjà au grand devoir de tout pasteur, comme de tout chrétien, je veux dire à la prière. Demander à Dieu de bénir son entrée dans cette maison dont la jouissance lui était accordée, et dans cette paroisse qui lui était confiée pour en être le directeur spirituel, le prédicateur de l'Évangile, le consolateur des affligés et des mourants, le soutien des pauvres, — tel fut son premier besoin, dès qu'il se trouva seul.

Au coucher du soleil, il se rendit chez deux conseillers de paroisse, auxquels il annonça son arrivée et leur fit une visite d'un quart d'heure. Il passa ensuite chez le syndic pour lui remettre ses papiers et ceux de Phébé. Il ne trouva que la servante, qui lui dit :

— Le maître z'-est à la vigne avec les domestiques. Si c'est quelque

chose qui presse, on pourrait l'envoyer quérir.

— Non, ce n'est pas nécessaire. Vous lui direz que je reviendrai une autre fois pour le dépôt de mes papiers.

— Comme est-ce que monsieur s'appelle ?

— Je suis le nouveau pasteur.

— Ah ! très bien, monsieur le ministre. Je lui ferai la commission.

En traversant le village pour revenir chez lui, M. Darvel rencontra un certain nombre d'hommes. Les uns venaient de l'ouvrage ; les autres conduisaient leur bétail aux fontaines et se bornaient à lui rendre son salut en portant la main au chapeau, mais sans se découvrir entièrement. L'arrivée d'un pasteur dans le village n'avait pas l'air de les intéresser excessivement. Peut-être étaient-ils plus soigneux de diriger leurs bêtes, que de penser à profiter des instructions chrétiennes de leur nouveau conducteur. Les enfants étaient pour le moins aussi indifférents ; mais sans doute que plusieurs d'entre eux ne savaient pas qui était cet homme en redingote noire, coiffé d'un chapeau de paille, noir aussi, et qui avait une épaisse barbe de même couleur. Plus curieuses, les femmes l'examinaient en passant ou se tenant debout devant la porte de leur maison. Quelques-unes lui faisaient une petite révérence silencieuse ; d'autres, plus allurées ou moins craintives, lui disaient : « Bonsoir, monsieur le pasteur. » Il y en eut même une qui crut bien faire d'ajouter le nom de famille à sa salutation. — À tout cela, M. Darvel répondait par des bonjours répétés à droite et à gauche, de la manière la plus cordiale. En se retrouvant à la cure, il en avait laissé en route une cinquantaine, sans savoir à qui ils étaient adressés.

CHAPITRE IV

LA FILLE AUX FRAISES



e lendemain, à peine le soleil venait de paraître au-dessus des Alpes, que déjà M. Darvel descendait à la rue. Devant sa porte, il trouva Phébé, venant de la fontaine, deux arrosoirs aux bras.

— Bonjour, Phébé, lui dit son maître. Déjà levée ?

— Bonjour, monsieur. Oui, voilà seulement cinq heures à l'horloge du village. Où est-ce que monsieur va de si grand matin ?

— Je vais me promener et travailler.

— Ah ! oui, c'est demain dimanche. Mais monsieur ne s'oubliera pas en chemin, comme cela lui est arrivé plus d'une fois. Le déjeuner sera prêt à sept heures.

— Je tâcherai bien d'être là. Cependant, si je n'étais pas de retour, ma mère prendra son café sans m'attendre.

— De quel côté est-ce que monsieur va ?

— Du côté de la montagne.

— Il faut prendre garde aux serpents, — on dit qu'il y en a, et d'une très mauvaise espèce. Et puis, ne pas aller trop près de la rivière qui bouillonne pas mal là-haut, à ce que vient de me dire une femme à la fontaine.

M. Darvel ne répondit pas. Il rentra pour prendre une canne et se mit en route.

La cure des Avaux, située à quelques pas de la rue, sur une légère élévation du sol, est à la distance d'un jet de pierre des maisons qui se continuent plus bas. De l'autre côté du village, elle est la dernière habitation. Le temple est devant, sur une esplanade ombragée par des érables et des tilleuls. De la maison du pasteur, la vue est masquée par ces arbres, mais c'est néanmoins un emplacement agréable, en été surtout. Ces masses de feuillages rafraîchissent l'air et sont habités

par des oiseaux chanteurs. Les fauvettes, les pinsons, le tarin, les joyeux merles y donnent des concerts dès le point du jour, pendant que les martinets décrivent leurs rondes autour de la flèche de l'église et poussent des cris fort peu harmonieux. Là-haut, ces voltigeurs en habit couleur de suie, comme les ramoneurs, font sans doute la critique des mélodies inférieures, auxquelles ils ne comprennent rien.

M. Darvel devait prêcher deux fois le lendemain ; il allait donc, tout en se promenant à la fraîcheur du matin, réfléchira ce qu'il dirait à ses paroissiens pour la première fois, aux Avaux et à Filliez. Les préoccupations relatives à son déménagement et la nécessité de faire bien des choses par lui-même, ne lui avaient pas permis de penser beaucoup à son sermon d'entrée. Étant doué d'une grande facilité d'élocution, ayant l'habitude de prêcher depuis douze ans, il n'écrivait plus ses discours. À peine prenait-il quelques notes qui lui servaient de jalons, sur une carte où nul autre que lui n'aurait rien compris. Une mémoire excellente et la faculté de classer nettement les idées dans son esprit, faisaient qu'il n'éprouvait jamais d'embarras, même momentanément, lorsqu'il était en chaire. De temps en temps cependant, et comme pour s'entretenir la main, il écrivait et même il copiait un sermon, après l'avoir longtemps travaillé dans sa tête. Tous les prédicateurs ne peuvent ou ne savent pas faire cela. Il en est qui parlent en public sans s'être convenablement préparés, débitant des lieux communs, cousant ensemble des idées qui ne se tiennent pas, et fatiguant ainsi des auditeurs déjà fort peu attentifs. D'autres, qui ont tout écrit, lisent avec emphase des discours pompeux, dont il ne reste absolument rien, lorsque les vingt pages sont terminées. D'autres, enfin, prononcent de fades sermons avec une monotonie désespérante.

Après un quart d'heure de marche à la montée, M. Darvel se retourna une fois pour considérer la vue qui se déroulait devant ses yeux. Encore humide de rosée matinale, la plaine resplendissait aux rayons du soleil ; sur le lac, une brume légère montait de là jusqu'aux Alpes et s'y élevait assez haut. La couronne des sommets se montrait seule au-dessus du voile qui cachait les pentes inférieures. Mais ces tours du ciel paraissaient encore plus fermes et plus hardies, bien qu'elles eussent quelque chose d'aérien, de léger, comme les espaces éthérés qu'elles habitent.

« J'élève mes yeux vers les montagnes d'où me vient le secours ; mon secours vient de l'Éternel, qui a fait les cieux et la terre. »

Tel fut le texte qui se présenta immédiatement à l'esprit de M. Darvel. Puis il se remit en marche, montant toujours et prenant un sentier qui, à travers champs, le conduisit à la lisière des bois.

Sans le savoir, il se trouvait à l'entrée du sentier montant des Avaux

à la clairière des Genêts, par une ligne diagonale dans la montagne. Mais ce n'est pas un chemin à char ; pour s'y rendre de cette manière, il faut passer par Filliez.

Comme il entrait dans la forêt, il se trouva tout à coup vers un enfoncement plane où coulait une jolie fontaine. Un tuyau de bois, sortant du sol supérieur, versait dans un bassin formé d'un arbre creux, le flot limpide et frais qui s'en échappait. À quelques pas, appuyé contre la paroi rocheuse, un banc rustique invitait le promeneur à s'asseoir. — M. Darvel pensa que celui à qui l'on devait la fontaine et cet arrangement si bien imaginé, devait être un homme bon et aimable, tout cela étant le fait, non de l'autorité municipale, mais d'un simple particulier possesseur du terrain. Il s'assit donc et s'absorba dans le développement des idées de son texte. De temps en temps, il prenait des notes sur la carte blanche posée dans sa Bible en regard du passage en question. Un bruit de pas, descendant le sentier au-dessus de la fontaine, lui fit lever la tête dans cette direction, et il vit alors, arrivant près du bassin, une fille qui portait à chaque bras un panier recouvert d'un linge blanc. Cette personne, jeune et belle, s'arrêta vers la fontaine, posa ses paniers sur le bord du bassin, et, mettant une main sous le goulot, elle but quelques gorgées. Puis elle se rafraîchit le visage et l'essuya avec un mouchoir. Ce fut seulement alors qu'elle vit M. Darvel, qui n'avait pas bougé de sa place un peu enfoncée. Comme elle se baissait pour reprendre ses paniers, M. Darvel se leva et, la saluant, il lui demanda où conduisait le sentier supérieur.

— Au hameau des Genêts, répondit-elle.

— Est-ce encore loin d'ici ?

— Non, monsieur ; il faut environ vingt minutes.

— En ce cas, c'est trop tard pour m'y rendre ce matin. Je vous remercie. Est-ce que vous habitez les Genêts ?

— Oui, monsieur.

— Puis-je savoir votre nom ?

— Nancy Mayor ; mon père se nomme Jean-Charles Mayor. Bonjour, monsieur.

— Votre serviteur, mademoiselle.

Leste et ferme sur ses jambes, la jeune fille descendit rapidement le sentier, malgré le poids de ses deux paniers, qui paraissaient assez lourds. C'était une personne d'une rare beauté, comme on en voit quelquefois dans ces hameaux solitaires, où le sang se conserve vigoureux et sain, loin du contact du monde, et surtout loin des excès qui souillent le corps, abrutissent l'intelligence et inoculent au principe de la vie des éléments morbides. — Les yeux bleus et les cheveux

châtain-clair, assez grande, la taille svelte, la démarche aisée, quelque chose en tout son être qui commandait l'admiration et le respect : telle était Nancy Mayor. Son vêtement consistait en une robe de cotonne qui lui allait fort bien ; sur ses cheveux tressés en arrière, un petit chapeau, sans le moindre colifichet d'ornement. Ce chapeau, sur une si belle tête, n'avait nul besoin de fleurs artificielles, et encore moins de plumes, comme de jeunes villageoises souvent fort laides se permettent maintenant d'en ajouter aux leurs. Si M. Darvel eût été un garçon campagnard, riche ou pauvre, peu importe, il n'eût pas manqué de profiter d'une si belle occasion pour descendre au village avec la jeune fille et lui offrir de porter au moins un de ses paniers. Mais, tout à son travail, il continua de méditer son texte, et ne rentra chez lui qu'après s'être mis en possession du discours qu'il devait prêcher le lendemain. Il était près de huit heures lorsqu'il se retrouva à la curé, où sa mère l'attendait pour le déjeuner.

— C'est bien dommage que monsieur ne soit pas revenu il y a une heure, lui dit Phébé qui le rencontra dans le corridor.

— Est-ce qu'on m'a demandé ?

— Non, — ce serait bien trop vite ; — mais il est venu la plus charmante fille que j'aie jamais vue, et avec ça qu'elle a un cœur d'or. — Elle apportait à monsieur, ou plutôt à madame la mère, je présume, un panier de fraises des bois, pour souhaiter la bienvenue : avouez que c'est joli ! et puis, elle a dit que lorsque monsieur pourra monter aux Genêts, — c'est un nom comme ça qu'elle a prononcé, — elle le prie de faire une visite à son père. Le pauvre homme est, paraît-il, menacé de perdre la vue d'un œuyé, et cela lui donne beaucoup de chagrin, ce qui est bien naturel. C'est moi qui l'ai reçue, madame n'étant pas encore prête. J'ai promis à cette aimable fille que monsieur irait voir son père dans quelques jours : je n'aurais pas su que lui dire d'autre. Si le café avait été prêt, je lui en aurais offert une tasse. Elle vendait aussi de petits fromages ; comme on n'en a pas à la maison, j'en ai acheté trois ; on verra s'ils sont bons. C'est du lait de chèvre et de vache mélangé, et c'est très proprement soigné.

— Très bien, Phébé. Savez-vous où cette fille est allée ?

— Elle portait aussi des fraises au château, de l'autre côté de la rivière ; mais pour les vendre, bien entendu. Quelle jolie et aimable fille, en vérité !

— Je l'ai vue aussi, au bord du bois, vers une fontaine où elle s'est reposée un moment.

— Monsieur l'a vue ! alors pourquoi ne pas le dire tout de suite ?

— Pour vous laisser le plaisir d'en parler.

— A-t-elle su que vous êtes le pasteur ?

— Non ; elle ne m'a fait aucune question ; d'ailleurs j'étais occupé à mon travail, et elle ne s'est pas arrêtée.

— C'est bien sûr qu'elle ne voulait pas entamer une conversation avec un étranger qu'elle voyait pour la première fois. Il faut que monsieur se dépêche d'aller déjeuner ; le café ne sera plus bien chaud, vu qu'il attend depuis demi-heure.

Après avoir quitté la cure, Nancy Mayor s'était, en effet, dirigée du côté du château. Dans le village, elle vendit des tommes et deux corbeilles de fraises. La dernière qui lui restait fut portée à M^{me} de Gourpens, qui l'acheta volontiers, et lui en donna deux francs, sans attendre de connaître le prix que Nancy en demandait.

La jolie marchande allait mettre l'argent dans sa bourse, lorsque, se ravisant, elle dit :

— Je n'ai vendu mes autres corbeilles qu'un franc cinquante centimes ; comme vous me donnez deux francs, j'ai cinquante centimes à rendre.

— Non, ma chère enfant, répondit la dame ; ne me rendez rien. Même à deux francs, vos fraises ne sont pas trop chères. Elles sont si propres, si bien cueillies, que je vous donne volontiers cinquante centimes de plus.

— Je vous remercie, madame. Il est vrai que je dois aller assez loin et assez haut pour les trouver. Hier, par exemple, j'ai quitté la maison à trois heures du matin, et je ne suis rentrée qu'à deux heures de l'après-midi.

— Et toute seule ?

— Oui, madame.

— Vous ne craignez pas de vous aventurer ainsi dans les bois, sans personne avec vous ?

— Non, madame : de quoi aurais-je peur ? Dieu me garde aussi bien dans les taillis et sur les rochers, que dans notre maison. Seulement, cela me peine de laisser mon père seul presque toute la journée. D'un autre côté, je suis bien reconnaissante de pouvoir gagner quelque argent par ma petite industrie.

— Vous n'avez pas peur des taureaux dans la montagne ?

— Non ; ils ne m'ont jamais fait de mal.

— Et les bergers ? Si vous rencontriez un malappris, et que vous fussiez toute seule ?

— Eh bien, il passerait son chemin et je continuerais le mien.

— Allons, je vois que vous êtes une fille courageuse, Nancy. Apportez-moi des framboises la semaine prochaine, si elles sont mûres.

— Elles commencent ; dans huit jours, on pourra en cueillir ; peut-

être faudra-t-il attendre un peu plus.

— Eh bien, encore une fois des fraises avant les framboises.

Nancy repartit de son pied léger. Quand elle eut quitté le château, la cuisinière de M^{me} de Courpens ne put s'empêcher de dire à sa maîtresse :

— Madame a tort de payer les fraises cinquante centimes de plus qu'on ne lui demande.

— Pourquoi, Barbe ?

— Parce que ça fait causer dans le village. Plus d'une fois déjà, on m'a dit que madame *gâte les prix* et engage ainsi les vendeurs à élever leurs prétentions. Il y a beaucoup de gens qui ne peuvent payer plus que le prix véritable. Ces personnes disent : « Oh ! si M^{me} de Courpens vous a donné cela, c'est la moitié de trop. Elle est libre de le faire, sans doute ; mais c'est un prix beaucoup trop élevé pour nous. » Il y a du vrai dans ce que ces gens pensent. Si, par exemple, Nancy va porter des fraises à la cure, croyez-vous qu'un pasteur pauvre pourra les payer comme madame ? C'est bien impossible. Alors, il devra s'en passer, et ce serait pourtant dur.

— Il se peut que vous ayez raison, Barbe ; à l'avenir, si je donne quelque chose de plus à Nancy, je lui dirai que c'est pour acheter une petite douceur à son père.

— Alors, comme cela, très bien. Madame aurait pu, par exemple, lui mettre une bouteille de vin vieux au fond de son panier.

— J'y avais pensé, et voilà que je l'ai oublié. Rappelez-le moi la prochaine fois, Barbe.

CHAPITRE V

LE SAMEDI AU SOIR



Dans la matinée, jusqu'à l'heure du dîner, M. Darvel s'occupa de l'arrangement de ses livres et de divers autres détails de maison. Si modeste que soit un mobilier, il devient toujours considérable quand il s'agit de le transporter ailleurs et de l'organiser de nouveau. Dans l'après-midi, toute réflexion faite, M. Darvel se décida à écrire en entier son discours pour le lendemain. Il lui vint tout à coup à la pensée qu'il devait cela à sa nouvelle paroisse, et dès lors il ne recula pas devant ce travail. À six heures du soir, les dix-huit pages étaient sur le papier, d'une écriture lisible, sans abréviations et presque sans ratures. Le premier venu eût pu lire ce cahier sans peine. À ce propos et comme en passant, qu'il nous soit permis de condamner, — non, de *déplorer*, — la mauvaise habitude des gens qui, ayant d'ailleurs une bonne écriture, se permettent de la dénaturer au point qu'elle en devient illisible et fait le tourment de quiconque est appelé à la déchiffrer. Ils ne peuvent écrire le moindre billet sans être horriblement pressés, et, leur signature mise au bas de huit ou dix lignes, les voilà qui n'ont plus rien à faire et vont se promener, ou trouvent le temps, les pieds sur les chenets, de fumer leur pipe ou leur cigare, si ce sont des hommes. On a beau dire qu'ils ne sauraient écrire autrement ; je maintiens que presque tous le peuvent, et que le temps n'y est pour rien. Certes, Vinet, — et bien d'autres écrivains célèbres, — étaient des hommes occupés, surchargés ; et cependant, pour ne parler que de notre illustre penseur, jamais il n'eût consenti à expédier une page, un simple petit billet, dont l'écriture pût être difficile à lire.

Son cahier terminé et cousu, M. Darvel écrivit le titre sur la couverture blanche :

LE SECOURS

Méditation sur Ps. CXXI, 1-2.

Cela fait, il prit son repas du soir avec sa mère et lui proposa ensuite de faire le tour du village avec lui. En même temps, ils entreraient chez le syndic pour y déposer les actes d'origine, et le remercier encore de son aide au moment de leur arrivée. Les gens commençaient à revenir des champs, la hotte sur le dos ou les outils à l'épaule. La semaine avait été belle ; chacun avait pu bien travailler. La moisson étant achevée, sauf celle des avoines tardives, il fallait s'occuper aux vignes, et bientôt faucher le regain d'esparcette. Tous ces braves cultivateurs avaient l'air fatigué ; ils devaient se réjouir à la pensée d'un dimanche de repos. En passant vers une fontaine, M^{me} Darvel et son fils virent un homme tout débraillé, déguenillé et fort sale, qui buvait au goulot. En se retournant, il les salua.

— Bonjour, monsieur pasteur.

— Bonjour, dit M. Darvel.

— A fait chaud, jourd'hui.

— Oui, c'est un beau temps.

— Ma foi oui, monsieur pasteur. Fait croître pommes-terre.

— Voilà un paroissien qui ne te fera guère honneur, dit M^{me} Darvel à son fils, quand ils furent un peu plus loin ; il a l'air d'un *dévorant*.

— C'est vrai ; mais il nous a salués le premier, et d'une manière convenable. Il faut lui en savoir gré.

La mère et le fils allèrent ainsi, tout en causant, jusqu'au pont ; mais ils ne s'engagèrent pas plus loin de l'autre côté. De là, on voyait bien la façade du château, éclairée par un dernier rayon de soleil dont la lumière arrivait d'un pli de la montagne.

— Il faudra que j'aille aussi là-haut sans trop tarder, dit M. Darvel ; cependant, je commencerai mes visites par les malades et les pauvres.

En ce moment une élégante voiture-corbeille arriva sur le pont. Elle était attelée de deux chevaux fringants, secouant leurs jolies têtes, et retenus au pas par le cocher. Dans la voiture, il y avait un monsieur, une dame, un garçon de huit ans et une jeune fille de quinze. M. Darvel ne les connaissait pas ; il supposa que c'étaient les propriétaires du château, et, pour ne manquer à aucun devoir de politesse, il ôta son chapeau, bien que les gens en voiture eussent dû saluer les premiers. M. de Courpens, car c'était bien lui, se découvrit aussi, mais en homme peu soucieux de savoir qui lui en veut de cette manière. Au bout du pont, il fit arrêter la voiture, mit pied à terre et revint sur ses pas.

— Pardon, monsieur, fit-il en se découvrant de nouveau, seriez-vous

peut-être monsieur le pasteur Darvel ?

— Oui, monsieur, répondit celui-ci.

— Veuillez m'excuser. Je suis monsieur de Courpens. Nous allions justement chez vous pour vous souhaiter la bienvenue, monsieur et madame.

— Ma mère....

— Madame, votre serviteur très humble, — pour vous souhaiter la bienvenue, et vous prier de nous faire le plaisir de venir dîner à la maison, après-demain, lundi, à cinq heures.

— Monsieur, je suis reconnaissant de votre aimable invitation ; si ma mère accepte, j'irai volontiers.

— Si je ne puis pas aller avec mon fils, dit la mère, vous lui permettez de venir seul.

— Parfaitement ; mais j'espère, madame, que nous aurons l'honneur de vous recevoir. C'est à cinq heures ; un tout petit dîner sans façons.

S'inclinant de nouveau, et donnant une poignée de main au pasteur, M. de Courpens remonta dans sa voiture, qui s'éloigna au trot des chevaux. À en juger par ce premier échantillon, M. et M^{me} Darvel pensèrent que c'était un homme aimable et prévenant, point imbu d'idées hautaines. En faisant cette supposition, certainement ils ne se trompaient pas.

Cette fois-ci, le jeune syndic Walther était chez lui. Il s'empressa de faire entrer ses visiteurs, quoiqu'ils prétendissent qu'on serait fort bien sur un banc, devant la maison. La soirée n'était pas encore fraîche ; mais Louis Walther insista, disant que, pour M^{me} Darvel, l'air humide, venant de la gorge de la montagne, pourrait avoir des effets fâcheux.

L'appartement était bien tenu, propre, soigné même pour une maison de paysan. *Suzon Perlette*, comme on l'appelait en retournant son nom, était une excellente domestique, malgré son langage encore bien savoyard.

Les papiers étant donnés au syndic, et celui-ci ayant fait les récépissés d'usage, il se mit à causer avec M. et M^{me} Darvel.

— Vous trouvez-vous bien à la cure ? demanda-t-il ?

— Mais oui, répondit la mère. Il faudra voir si la maison est bonne en hiver. Comme les chambres ne sont pas grandes, il sera facile de les chauffer.

— Le bois à brûler n'est pas encore très cher ici, reprit le syndic ; faites-en seulement une bonne provision. L'hiver est assez long chez nous ; il a parfois des retours en mars et en avril, même plus tard, et c'est alors qu'un bon feu de cheminée fait plaisir.

— Combien pensez-vous qu'il nous faille de moules ? demanda la

mère. Nous aurons à l'ordinaire deux feux, souvent trois, lorsque mon fils travaille dans son cabinet.

— Eh bien, madame, je pense que quatre moules et deux cents fascines vous suffiront.

— Mais c'est énorme, une telle provision. Et combien coûte le moule ?

— Le beau bois de hêtre, cinquante francs, cette année ; les fascines, quinze francs le cent.

— C'est à peu près le double de ce que nous payions aux Deux Roches, dit M. Darvel.

Sa mère, à ce propos, devint soucieuse.

— Il est sûr, dit-elle, que si tout était en proportion, la vie serait bien chère ici. Mais dites-moi, monsieur le syndic, quel est un homme assez singulier et malpropre, parlant un peu comme les nègres ? Il nous a salués vers la fontaine couverte.

— C'est probablement un pauvre garçon, qui n'a jamais pu apprendre à lire. Son nom est Hermin ; mais on le surnomme *Citron-noir*, à cause de son teint basané par le soleil et les intempéries.

— A-t-il des parents ? demanda le pasteur.

— Non ; il vit seul et travaille le moins qu'il peut. Sa commune l'assiste. — Vous allez donc prêcher ici demain pour la première fois. Il y aura, je suppose, bien du monde au temple ; mais il ne faudrait pas compter sur un auditoire aussi nombreux tous les dimanches.

— Est-ce que le culte est, en général, peu fréquenté ?

— Oui, très peu, malheureusement. Les hommes, surtout les hommes d'âge mûr, s'en dispensent volontiers. Quelques jeunes gens y vont encore, des femmes aussi, au moins une fois par mois. Mais, excepté les dimanches de communion et le jour du Jeûne, les trois quarts des habitants ne vont presque jamais à l'église. Je ne parle pas des enfants, qui sont tenus d'assister au culte avec le régent. — Cette triste habitude d'indifférence religieuse est venue chez nous à la longue. Puis, nous avons eu longtemps pour pasteur un homme usé, âgé, fatigué, dont la prédication ne pouvait guère nous réveiller. Chacun s'est endormi, et maintenant il faudra bien des efforts pour ramener la population au culte public, les hommes surtout.

— Je ne compte pas sur mes propres forces pour cela, bien que je sois décidé à faire tout ce qui dépendra de moi pour être utile à la paroisse : je compte, avant tout, sur le secours de Dieu. — L'église libre a-t-elle bien des membres dans votre commune ?

— Non, monsieur ; cinq ou six seulement, sur trois cent cinquante que nous sommes. Ce n'est pas l'église libre, ni les autres congrégations dissidentes, qui nous prennent notre monde. D'après ce qu'on

dit, l'église libre n'est pas beaucoup plus vaillante que nous.

— Où se réunit-elle ?

À Choûtens : c'est à quarante minutes, un peu plus, des Avaux. Il y a là un pasteur actif, un homme de bien. Aux Avaux, nous avons aussi deux ou trois dissidents, membres d'une assemblée particulière, qui se réunit assez loin d'ici. Ce sont des gens honorables, de bonne réputation, mais ils ne viennent jamais au culte de l'église nationale. Un de mes cousins, membre de l'assemblée dont je vous parle, ne fait pas même baptiser ses enfants.

— Il faut respecter les idées religieuses du prochain, dit M. Darvel, lors même qu'elles sont en contradiction avec les nôtres. C'est au cœur et non à la forme extérieure que Dieu regarde. Nous l'oublions souvent.

— C'est vrai, monsieur. Pour moi, je suis fort loin d'avoir une foi vivante et ferme. Je crois pourtant que nous devons nous efforcer de faire le bien et de fuir le mal. Pour tout le reste, vous aurez en moi un pauvre paroissien.

— J'espère bien que non. Je vois que vous aimez la franchise et la vérité. Le Dieu créateur et sauveur auquel vous croyez sans doute, est lui-même la vérité et la droiture, comme il est la sainteté. Si vous le permettez, je viendrai causer de cela et d'autres choses aussi avec vous, de temps en temps.

— Vous me ferez plaisir.

— Et à Filliez, va-t-on à l'église plus qu'ici ?

— Oui et non. Suivant l'époque de l'année, les ouvrages de la saison, le temps qu'il fait, etc., vous trouverez le temple rempli, ou presque vide. Il y a un mois, par exemple, il y avait pour tous auditeurs adultes, m'a-t-on assuré, un homme et une femme, plus le régent.

— C'est une désertion complète, dit en soupirant M^{me} Darvel.

— Madame, c'est simplement de l'indifférence, un manque de vie pour des choses que nos pères considéraient comme un privilège et un grand devoir. C'est l'indifférence qui nous tue.

— J'ai meilleure opinion de vous, monsieur le syndic. Viendrez-vous m'entendre demain ?

— Certainement. Votre installation officielle aura lieu dans huit jours ; le préfet m'en a prévenu.

— Oui, c'est M. Hollifax, pasteur à Choûtens, qui fera la prédication. Bonsoir, monsieur. Et merci encore, soit du bon coup de main que vous nous avez donné hier, soit de votre excellent accueil d'aujourd'hui.

Louis Walther accompagna ses visiteurs jusqu'au milieu du village, leur indiquant les noms des divers propriétaires de maisons, et leur

donnant des détails qui, pour un pasteur nouvellement arrivé, étaient certainement précieux. Il ne leur dit pourtant pas qu'il était possesseur d'excellents terrains et d'une fortune mobilière considérable pour un simple cultivateur.

CHAPITRE VI

PREMIÈRE PRÉDICATION



. Darvel prêcha d'abord aux Avaux, devant un auditoire d'environ cent vingt personnes. La famille du château y vint en voiture, comme elle le faisait presque tous les dimanches. Dès que ses maîtres étaient entrés au temple, le cocher retournait à la maison, puis il ramenait la voiture pour le moment de la sortie du culte. Il ne valait presque pas la peine de dételer ; mais M. de Courpens n'avait pas d'écurie au village, et il ne se souciait pas de mettre ses chevaux dans celle de l'auberge, parce qu'elle était froide et humide. Le cocher les ramenait donc vers la porte de l'église à la sortie du culte ; ils y piaffaient d'impatience ou pour chasser les mouches, lorsqu'ils devaient attendre un moment. Le bruit qu'ils faisaient de cette manière et en s'ébrouant, distrayait la partie de l'auditoire qui se trouvait rapprochée d'eux. Personne jusqu'ici n'avait dit au propriétaire un mot à ce sujet, tant l'influence de la fortune ou d'une position sociale se fait sentir, même en ces choses-là. Mais si quelque paysan éloigné d'une lieue eût amené au culte sa femme et ses enfants sur un char à bancs, et que la vieille jument eût henni de manière à troubler l'assistance, nul doute qu'on aurait invité Jean-David Piauffe à s'arranger pour que pareil bruit ne se renouvelât pas le dimanche suivant.

Dès que M. Darvel fut rentré à la cure, Phébé lui servit promptement une tasse de bouillon, puis il partit pour Filliez, où H devait prêcher à dix heures et demie. — Cette marche à pied, malgré la chaleur, le reposa plutôt que de le fatiguer. Il fait si bon parfois être seul en chemin, tout à ses pensées et sans avoir besoin de parler. La route était sèche, pas poudreuse, et le temps splendide.

En arrivant à Filliez, il ne vit presque personne devant les premières maisons. Mais à mesure qu'il se rapprochait de la petite église, placée,

comme on s'en souvient, tout au haut du village, il trouva bien des gens dans la rue, endimanchés et se dirigeant du même côté que lui. Amédée, sortant de sa maison, vint droit au pasteur et le salua cordialement. Puis, marchant à ses côtés, il ouvrit immédiatement la conversation.

— Nous sommes charmés de vous avoir dans la paroisse, monsieur le pasteur, lui dit-il. Monsieur se trouve-t-il bien à la cure ?

— Très bien, je vous remercie. Vous êtes de Filliez ?

— Oui ; voilà ma maison, à notre gauche. Amédée Behr est mon nom. J'ai un garçon qui sera prochainement catéchumène. Vous avez dû avoir bien chaud pour monter des Avaux ici : accepteriez-vous un verre de vin ou de sirop avant le culte ? Cela vous rafraîchirait ; nous avons le temps, puisque la dernière cloche ne sonne pas encore.

— Je vous suis très obligé ; mais je ne prends jamais rien avant de monter en chaire.

— Eh bien, après ?

— Merci ; pas aujourd'hui. Une autre fois, si j'en sens le besoin, j'accepterai avec plaisir.

— C'est de bon cœur, au moins, que je vous l'offre.

— J'en suis convaincu.

— Oui, oui, à en juger selon les apparences, il y aura bien du monde aujourd'hui à l'église. À revoir, monsieur le pasteur.

Celui-ci avait pris les devants pour aller mettre sa robe chez le régent. Il l'avait apportée sous son bras, dans une grande feuille de papier. Bientôt la petite cloche de Filliez, mise en branle à toute volée, fit entendre ses sons argentins, et appela les femmes en retard. De divers côtés, on en voyait sortir de leur maison, et aussi des hommes, pour monter au temple. Des Genêts, plusieurs personnes étaient venues. M. Darvel fut bien réjoui de voir tant de monde, les bancs garnis comme sans doute ils ne l'avaient pas été depuis longtemps. Même le menuisier Bouvet était là. Que, pour beaucoup, ce fût un besoin de curiosité qui les eût amenés, c'est fort, possible ; mais enfin cela valait mieux que d'être resté sous le tilleul ou dans la maison. M. Darvel fut écouté avec attention. Depuis des années, les gens de Filliez n'avaient entendu une prédication aussi simple et aussi bien dite. C'était une manière de parler absolument nouvelle pour eux. Peu de gestes, mais beaucoup de naturel dans le ton, un accent de conviction profonde, sans rien d'exagéré. Il semblait que chacun des auditeurs aurait dû comprendre et goûter des explications si claires, et des exhortations qui n'étaient autre chose que des encouragements à obéir à Dieu et à attendre de lui tout secours et toute délivrance.

Avant de descendre de la chaire, M. Darvel laissa écouler la foule.

Comme il sortait du temple, il trouva dans la rue quelques hommes restés là pour le voir passer. Amédée en était ; il se détacha du groupe et vint le saluer.

— Je tenais, monsieur le pasteur, dit-il à haute voix et comme portant la parole au nom des autres, à vous exprimer nos remerciements. Vous nous avez fait une prédication excellente ; c'est ce qu'on peut appeler du *numéro un*. Est-ce que votre discours a été écrit ?

— Oui.

— Ah ! si ce n'était pas une indiscretion, je vous prierais de me le prêter. Je voudrais le lire à ma femme, qui n'a pu assister au culte, et je le ferais copier à mon fils aîné.

— Je vous le prêterai très volontiers ; mais je ne l'ai pas avec moi. Il est à la cure. Dimanche prochain, je pourrai vous l'apporter.

— Je vous en serai infiniment reconnaissant. Et monsieur le pasteur peut prêcher comme cela, sans avoir son cahier sous les yeux ?

— Je ne m'en sers jamais.

— Alors, il faut que vous ayez une mémoire admirable. Votre serviteur, monsieur.

Ce petit colloque terminé, Amédée Behr reprit sa place vers les autres hommes :

— Eh bien, monsieur le menuisier, dit-il à Bouvet qui était aussi là, croyez-vous qu'on trouve des pasteurs pareils par demi-douzaines ? Oui, allez voir les chercher ! Que dites-vous de ce sermon ?

— Je dis que ce n'est pas un sermon ; M. Darvel ne prêche pas ; il a plutôt l'air de causer avec les gens qui l'écoutent. Il n'est pas éloquent comme le pasteur de Choûtens.

— Mon cher, vous n'y entendez rien. Il y a éloquence et éloquence. N'a-t-il pas une bonne voix, M. Darvel ? une voix nette et franche ? Pour moi, j'ai trouvé son discours excellent, et tout ce qu'il y a de plus naturel.

— Oui, ajouta un vieillard, il parle bien et pas trop vite. Notre ancien pasteur bredouillait bien tant que je ne comprenais pas la moitié des mots. On sait au moins ce que M. Darvel veut dire ; et puis, le prêche n'était pas trop long. Quand il fait comme ça si chaud, les longs sermons sont bien pénibles, surtout dans le milieu du jour. — On dirait que le temps va changer. S'il se mettait à la pluie, ce serait dommage : la vigne n'a pas encore besoin d'eau.

— Et moi qui n'ai pas *décuché* mon regain d'esparcette, dit Amédée. Il faut, parbleu, vite aller dîner, et l'ouvrir tout de suite après. Il n'y a pas de temps à perdre, si je veux rentrer mon regain vers les cinq heures.

Pour ces braves gens, était-ce donc là tout le profit retiré de la prédi-

cation qu'ils avaient si bien entendue ?

Pendant que le pasteur descendait de Filliez aux Avaux par la belle route qui serpente dans les champs et les prairies, Nancy Mayor remontait le sentier conduisant aux Genêts. Elle était venue au culte seule, et s'en retournait de même. La jeune fille était bien réconfortée dans son âme par ce qu'elle venait d'entendre à l'église, et pouvait mieux se confier en Dieu pour le secours dont elle éprouvait le besoin. Cette prédication si simple, partant d'une foi vivante, lui avait fait vraiment du bien. Dans sa position délicate et difficile, c'était un véritable secours que Dieu lui avait accordé. N'ayant plus sa mère, elle était chargée entièrement du ménage de son père, dont la vue s'affaiblissait graduellement. Atteint d'une atrophie du nerf optique de l'œil gauche, et ne voyant pas très distinctement de l'œil droit, il faudrait peut-être qu'il se résignât à devenir aveugle. Il n'avait pas de dettes, mais un petit bien de terre pouvant nourrir une vache, une chèvre et un mouton. Ils récoltaient aussi un peu de blé. Nancy cultivait le jardin, un champ de pommes de terre, et soignait le bétail, au moins en partie. Au moyen de sa petite industrie de fraises, de framboises et de myrtilles, combinée avec la vente des *tommes* qu'elle faisait, elle parvenait à se procurer largement le nécessaire. En hiver, elle filait le chanvre et le lin qu'elle avait aussi récoltés. Mais sa vie était souvent rude, fatigante ; et, se voyant seule, elle avait souvent bien des soucis. Malgré cette position difficile, Nancy était d'un caractère gai, prenant les choses par leur bon côté et disant volontiers : « À chaque jour suffit sa peine. »

Lorsqu'elle eut quitté la route et fut entrée dans le bois par le sentier, un garçon se trouva là pour monter avec elle ; assis sur une pierre qui avait roulé du talus, il se leva à son approche et lui dit :

— *Adieu*, Nancy ; je t'ai attendue.

— Pourquoi m'attendre ? tu aurais mieux fait de retourner seul chez vous. Tu sais bien que je tiens peu à ta compagnie.

— Mais c'est que je tiens beaucoup à la tienne. Pourquoi me faire toujours de vilains compliments ?

— Parce que tu les mérites. Crois-tu, par exemple, que je puisse avoir du plaisir à cheminer et à causer avec un garçon qui s'enivre une ou deux fois par semaine ?

— Si tu voulais m'aimer, je me corrigerais.

— Corrige-toi d'abord, ensuite nous verrons. Mais, non ; il vaut mieux te le dire tout de suite : nos caractères ne se conviendraient pas ; ainsi, ne pense à moi que pour nos rapports de bon voisinage. Ta mère, d'ailleurs, veut une belle-fille qui soit riche ; or, moi, je suis pauvre, et il vaut beaucoup mieux pour toi que tu

entres dans sa manière de voir.

— Je m'embarrasse fort peu de ce que pense ma mère. Si je veux épouser une fille sans fortune, cela me regarde. D'ailleurs, votre maison et votre terrain valent bien quelque chose. Mais ce n'est pas la question. Je prends une femme pour moi, et je la veux belle, jolie comme toi.

— Eh bien, cherche-la ; mais ne t'adresse pas à moi : c'est inutile. Je n'épouserai jamais un ivrogne.

— Tu es terriblement méchante aujourd'hui, sais-tu ? Et pourtant, tu viens de l'église, où tu as entendu le nouveau pasteur. Il paraît que tu as bien peu profité de la prédication. Quoi qu'il en soit, je ne désespère pas encore : je te supplierai tellement que tu finiras par comprendre que je veux faire ton bonheur.

Nancy s'arrêta. Le sentier devenant étroit, ils ne pouvaient plus marcher deux de front, et le bois était épais.

— Passe le premier, dit Nancy à son compagnon.

— Mais non, va, toi.

— Je te dis de passer, et vite encore.

— Diantre ! Il paraît que, dans l'occasion, tu sais commander ? Eh bien, je vais te montrer que je sais pourtant obéir.

Ayant dit cela, Jean Gollet, — c'était son nom, — passa devant, mais il marchait si lentement, que cela contrariait Nancy, impatiente d'arriver. Au bout d'un moment, voyant que son poursuivant y mettait de la malice, elle s'arrêta, lui laissant prendre cinquante pas d'avance sur elle ; puis, entrant dans le taillis moins épais en cette place, elle disparut avant que le garçon sût ce qu'elle était devenue. Il l'appela, essayant, mais en vain, de retrouver sa piste.

Nancy n'était plus qu'à une petite distance de sa maison, lorsque Jean Gollet, sortant du bois, l'aperçut qui se retournait une dernière fois du côté de la plaine. Il lui fit le poing de loin, comme pour lui dire : Tu t'es moquée de moi, mais je te retrouverai assez une autre fois.

Pour un amoureux, il est sûr qu'il se montrait aimable et s'y prenait de la bonne manière. Comment pouvait-il espérer de gagner le cœur de sa belle voisine des Genêts ?

CHAPITRE VII

VISITE AUX GENÊTS



ans la matinée du lundi, et comme elle levait la table du déjeuner de ses maîtres, Phébé dit qu'il faudrait bien songer au dîner du dimanche suivant, puisque l'installation officielle du pasteur devait avoir lieu ce jour-là.

— Comment madame et monsieur comptent-ils faire ? dit-elle. Naturellement, il faut s'y prendre de bonne heure, si tous ces messieurs doivent dîner à la maison.

M. Darvel répondit :

— Nous avons décidé, ma mère et moi, que je les recevrai à l'auberge. Cela vous donnerait bien du tracas ici, Phébé ; et ma mère en serait aussi trop fatiguée.

— Et puis, encore une autre chose, reprit vite la domestique : lorsque la maison sera propre et les planchers cirés, s'il faisait la pluie, ces messieurs les conseillers de paroisse qui viennent de l'autre village nous apporteraient pas mal de boue avec leurs gros souliers ferrés. Je trouve que monsieur fait bien de recevoir ce monde à l'auberge, quand même j'aurais volontiers préparé le dîner. Seulement, ça reviendra bien plus cher que si l'on cuisait la viande chez nous. Ça va faire une grosse dépense. Combien seront-ils à table ?

— Voyons, fit M. Darvel : monsieur le préfet, les quatre conseillers de paroisse, les deux syndics, les deux régents, le pasteur qui fait la prédication, M. de Courpens que j'ai l'intention d'inviter, et moi, cela fait douze personnes.

— Douze, dit Phébé : ça coûtera cinquante francs, pour le moins. C'est peut-être bien de l'argent. Est-ce que monsieur est absolument obligé d'inviter tout ce monde ?

— Absolument, non ; mais c'est l'usage et chose d'ailleurs convenable. Et puis, ce sera peut-être la dernière fois, pour ce qui

me concerne.

— Il faut bien l'espérer ; car ce ne serait pas agréable de quitter une bonne maison comme celle-ci, pour retourner s'établir dans la montagne. Monsieur et madame y ont été assez longtemps, et moi aussi. Peut-être que monsieur a l'intention de faire des visites aujourd'hui : il y a donc le père de la jeune fille qui a donné des fraises. Mais monsieur sait bien ce qu'il a à faire, dit-elle en emportant le plateau sur lequel étaient le pot du lait, la cafetière et les deux tasses.

Phébé avait son franc parler dans la maison ; ses maîtres la laissaient dire, parce qu'ils savaient qu'elle leur était sincèrement attachée et dévouée. Du reste, elle se soumettait toujours sans murmure aux ordres qu'elle recevait. Au fond, la liberté trop grande dont elle usait parfois valait mieux que la sécheresse de ton ou le mutisme réfléchi de bien des domestiques. Si Phébé s'avançait trop et parlait souvent de ce qui ne la regardait pas, au moins on était sûr qu'elle ne faisait aucune cachotterie et ne gardait rien par devers elle. M^{me} Darvel parlait aussi beaucoup, et c'était probablement à cause de cela que Phébé parlait encore davantage. Deux préoccupations habituelles s'emparaient de M^{me} Darvel : la santé de son fils, et son désir de le voir marié. Bonne mère, elle n'avait jamais été très active comme femme de pasteur ; puis, une grave maladie avait affaibli ses facultés. Et maintenant qu'elle entrait dans la vieillesse, le besoin de la tranquillité et du repos se faisait sentir encore plus vivement. À bien des égards, Phébé était donc la servante qu'il fallait à la cure, pour que la maîtresse de la maison ne se fatiguât pas. M. Darvel se mariant, la position serait alors différente : une jeune femme ne tolérerait pas si facilement la liberté de langage et les questions de la brave et fidèle domestique. — Celle-ci revint à la salle à manger, rapportant les tasses lavées ; M. Darvel prit la Bible et fit, comme tous les matins, une courte lecture suivie d'une prière. Ce culte de famille terminé, il se décida à faire quelques visites de malades.

— Il vaut mieux, dit-il, que j'aille maintenant, plutôt que dans l'après-midi, puisque nous devons être au château un peu avant cinq heures.

— Sans doute, répondit sa mère ; mais tu auras également bien chaud pour monter à ce lointain hameau des Genêts. Est-ce vraiment nécessaire d'aller visiter ce malade aujourd'hui ?

— Je ne le sais pas, ma mère ; mais puisque la fille désire que je voie son père, il faut m'y rendre sans hésiter. Une bonne promenade à travers bois me fera plaisir. À mon retour, passant devant l'auberge, je commanderai le dîner pour dimanche.

— Dis-moi, Edmond : je pense qu'il te reste fort peu d'argent de ton

dernier trimestre, après tous les frais du déménagement ?

— En effet, si le dîner coûte cinquante francs, il ne m'en restera pas davantage pour aller jusqu'au prochain quartier, dans six semaines. Nous vivrons d'économie.

— Ah ! c'est pourtant pénible d'être ainsi obligés de tout calculer, et de retourner un centime avant de le dépenser.

— Ma bonne mère, reprit avec douceur M. Darvel, tu sais bien que nous n'avons jamais manqué du nécessaire. Si nous sommes parfois un peu gênés, même assez à l'étroit, disons-nous que des milliers de gens sont bien plus pauvres que nous, peut-être dans une profonde misère, ou malades, sans bon logement et sans les secours du médecin.

— C'est vrai, mon cher enfant. — Tu devrais prendre un gilet de flanelle dans ta poche, pour en changer là-haut, après la montée. Attends, je vais le chercher.

— Non, merci ; je préfère n'avoir rien à porter. — Voilà huit heures ; il faut que je parte, si je veux être de retour à midi.

Ce fut dans cette disposition soumise et confiante, que M. Darvel se mit en route pour les Genêts. La matinée était déjà bien chaude, le soleil fixe et ardent, sans aucune ombre de nuage pour en amortir les rayons. À la mi-août, il a souvent ce caractère, dans un ciel pur et comme habitué depuis longtemps à la chaleur.

Son habit plié sur le bras gauche, et un bâton dans la main droite, le pasteur fut bientôt dans le sentier tracé en pleine forêt. En moins de quarante minutes, il atteignit la clairière où se montraient, çà et là, les demeures des habitants. Trois maisons n'étaient séparées que par des jardins peu considérables, en sorte que, de leurs fenêtres, les propriétaires pouvaient se parler et s'entendre facilement. Les autres maisons, au nombre de cinq, étaient isolées, mais non à une grande distance les unes des autres. Elles communiquaient presque toutes, par un sentier non dû, mais toléré et même vu avec plaisir. Celle de ces maisons qui se trouvait la plus rapprochée de la route descendant à Filliez, appartenait aux Gollet, dont la famille ne se composait plus que de la mère et du fils. C'était une grande maison, solidement bâtie, ayant des avant-toits prolongés, pour la garantir de la neige et des autans. M. Darvel vint heurter à sa porte. Une vieille femme ouvrit.

— Veuillez m'excuser, dit-il ; c'est la première fois que je viens aux Genêts. Auriez-vous la complaisance de m'indiquer la maison de M. Jean-Charles Mayor ?

— Le père de la Nancy ? oh ! pardine, c'est bien facile. Voyez ; vous n'avez qu'à suivre ce petit sentier dans le pré, jusqu'à cette maison là-haut, qui a deux grands *frânes* devant. C'est celle de Jean-Charles.

L'autre maison, plus à droite, dans le creux, est celle des Nicollet, qui sont ses cousins. — Vous avez eu bien chaud en montant; il vous faudrait entrer pour vous reposer un moment.

— Merci, madame; je vous ferai une visite une autre fois; aujourd'hui, je suis un peu pressé.

— Monsieur est peut-être le médecin?

— Non; je suis le nouveau pasteur de la paroisse.

— Oh! très bien; parfaitement. Mon fils a dit que vous aviez fait un si beau sermon, hier, à Filliez. Si ça pouvait l'aider à se corriger! Le voilà, ce matin, qui perd son temps on ne sait ni où ni à quoi: à boire, peut-être. Il vous faudra lui parler, quand vous le verrez. Excusez-moi de vous dire cela, monsieur le pasteur; mais je n'ai que ce garçon, et il n'a pas goût au travail. S'il voulait se bien conduire, nous serions dans une bonne position, car nous avons un joli bien: Tout ça par là autour de la maison nous appartient; mais vous pouvez voir que c'est mal cultivé.

— Comment vous appelez-vous, ma brave femme? dit le pasteur, surpris d'un tel abandon dans une première rencontre.

— Je suis la veuve de Salomon Gollet, la mère Gollet, comme on me dit ici. Mon fils se nomme Jean. La Nancy de là-haut est une bien charmante fille; mais ils ont du malheur avec cette maladie du père: on dit que c'est un mauvais mal, une *androphée*³ qui aura bien de la peine à se guérir. Si Jean-Charles ne pouvait bientôt plus voir assez pour travailler, tout retomberait sur le dos de la Nancy, qui a déjà bien assez à faire. — Mais si vous étiez pourtant venu vous asseoir un moment, monsieur le pasteur. Je vous aurais vite préparé un verre à boire. Nous avons de l'eau de cerises qui n'est pas mauvaise.

— Merci, madame Gollet. Je viendrai causer avec vous un jour de la semaine prochaine. Je vous salue.

Laissant la mère Gollet devant sa porte, M. Darvel prit le petit sentier, et fut en quelques minutes à côté de la maison Mayor. Il admira les deux immenses frênes, dont les tiges droites et élancées se divisaient à une grande hauteur en branches peu nombreuses. Celles-ci s'inclinaient en vastes parasols et retombaient gracieusement jusque devant les fenêtres de l'étage, sans cependant gêner la vue du côté de la plaine. Tout près et tout autour de la maison, les pruniers, les poiriers et les cerisiers avaient l'air de vivre en bonne harmonie. Sous l'ombrage de ces arbres, une douzaine de poules ayant à leur tête un superbe coq de race crève-cœur, se promenaient dans le gazon, attrapant les sauterelles et courant après les papillons. À la vue de l'arrivant, le coq poussa un cri d'avertissement, comme

3 - [NdÉ] Mauvaise prononciation du mot *atrophie*?

s'il n'était pas habitué aux visites à cette heure du jour ; puis, bientôt rassuré sur les intentions pacifiques de l'inconnu, il se mit à chanter, de façon à réveiller les échos du voisinage.

M. Darvel ne vit personne autour de la maison. Sauf le chant du coq et le gazouillement d'une fontaine basse, aucun bruit de vie ne se faisait entendre aux abords de cette demeure. Mais tout se trouvait en ordre et propre le long des murs et dans le jardin, sur lequel une fenêtre du rez-de-chaussée était ouverte. Des géraniums en fleur, étages à l'ombre sur un gradin placé près de la porte d'entrée, accusaient les soins d'une personne amie de ces végétaux exotiques, et entendue dans l'art de les cultiver.

M. Darvel mit la main sur le loquet, poussa un peu la porte et demanda à haute voix s'il y avait quelqu'un dans la maison.

— Entrez, lui répondit-on de l'intérieur.

Au fond d'un petit corridor se trouvait la cuisine. Le visiteur en ouvrit la porte et y trouva, mangeant un morceau de pain, le père Mayor. Celui-ci se leva, mit une main en guise d'abat-jour sur ses yeux, comme pour mieux voir le visiteur, qui venait de lui dire son nom et sa qualité de pasteur.

— Veuillez vous asseoir, monsieur ; voilà une chaise, dit-il en tâtonnant autour de lui. Excusez-moi. Dans la maison, et surtout dans cette cuisine qui est sombre, j'ai de la peine à distinguer les objets. Ma fille m'a bien dit qu'elle vous avait fait prier de monter aux Genêts. Elle s'inquiète à mon sujet, la chère enfant. Je vous suis reconnaissant d'être venu ; les visites de pasteur sont rares dans notre hameau. Il est vrai que nous sommes assez loin de la cure, et qu'il faut monter, des Aaux ici. Je regrette que ma fille soit à la montagne.

— Je regrette aussi de ne pas la voir, répondit M. Darvel ; mais je suis venu pour vous, monsieur Mayor. Votre vue s'est affaiblie ?

— Oui, monsieur. Déjà depuis longtemps, oh ! depuis des années, mais surtout depuis l'été dernier. Un docteur que nous avons consulté a dit que c'est une paralysie du nerf optique. Si c'est vraiment cela, il y a peu d'espoir pour mon œil. Mais il en sera ce qu'il plaira à Dieu. Seulement, si mon bon œil se perdait aussi, je serais un terrible embarras pour ma fille. Tel que j'y vois aujourd'hui, je puis encore aller et venir dans ma petite propriété, traire la vache et la soigner. Je vais de confiance à la grange et à l'écurie, même de nuit et sans lumière ; — à la fontaine aussi. Lorsque ma fille est avec moi, elle suffit à tout. Aujourd'hui, elle est allée cueillir des fraises, et des framboises si elle en trouve qui soient mûres ; elle aura dû aller assez loin et assez haut. Sans ma chère fille, je ne sais trop ce que je deviendrais.

La conversation continua encore de cette manière pendant quelques instants, après quoi M. Darvel proposa au père Mayor de lui lire une portion de la Bible et de prier avec lui, ce qui fut accepté avec reconnaissance. Comme il terminait ce culte à deux, et que le père disait amen à la prière du pasteur, Nancy arriva d'un pas ferme, deux paniers aux bras, le visage coloré par la marche à la descente. Partie à cinq heures du matin, il en était dix maintenant.

Ne supposant pas que son père eût une visite, elle entra tout droit, son chapeau à la main, les tresses de ses cheveux un peu dénouées et tombant sur le cou.

— Eh! pardon, monsieur, dit-elle en voyant M. Darvel; je ne vous savais pas ici. Je suis entrée brusquement, veuillez m'excuser.

Puis, laissant là ses paniers recouverts de fraîches feuilles, elle entra dans une chambre, d'où elle revint au bout de peu d'instant, parfaitement arrangée.

— M. le pasteur m'a fait une bonne lecture et une bien excellente prière, lui dit son père; il faudrait lui offrir quelque chose.

— Sans doute; je vais vite faire chauffer de l'eau. Vous prendrez bien une tasse de thé, monsieur? Voilà aussi des fraises et des framboises toutes fraîches. Acceptez-en une soucoupe.

— Je vous suis très obligé; si vous voulez me donner un verre d'eau de votre fontaine, c'est tout ce qu'il me faut.

Nancy s'empressa d'aller remplir une carafe, plaça un verre, du sucre et de l'eau de cerises sur la table, et pria M. Darvel de se servir.

Celui-ci ne prit que de l'eau pure, puis, se levant, il salua le père et la fille, et leur dit qu'il ne tarderait pas trop à revenir aux Genêts, son désir étant de visiter peu à peu tous ses paroissiens.

— Votre père a-t-il été à l'Asile des aveugles? demanda-t-il à Nancy.

— Non, monsieur; mais j'ai pensé bien souvent qu'il devrait faire un séjour dans l'hospice attaché à cet établissement. Peut-être serait-il possible de fortifier son œil malade.

— Si vous voulez, je vous offre d'écrire au directeur, pour lui demander s'il y a de la place.

— Merci, monsieur, pas à présent, répondit le père. Il fait encore trop chaud. Dans le mois de septembre, à la bonne heure. Nous en reparlerons une autre fois. Il y a bien des difficultés à ce que je quitte la maison, même pour peu de temps. Merci beaucoup de votre obligeance, et surtout de votre bonne visite.

M. Darvel n'insista pas. Il serra la main au père Mayor et à Nancy, sans oublier de la remercier pour son présent de fraises; puis, en quelques pas, il fut à l'entrée du sentier dans le pré.

CHAPITRE VIII

DES MALADES



En descendant des Genêts aux Avaux, M. Darvel réfléchissait à la vie si active et si difficile, à bien des égards, de Nancy Mayor. Seule avec un père presque aveugle dans cette maison isolée, elle devait tout voir, tout faire et penser à tout. Outre son ménage à soigner, il y avait le jardin à cultiver pour avoir les légumes nécessaires, les récoltes de foin et de blé, etc., à faire rentrer par un ou plusieurs ouvriers ; et Nancy trouvait encore le temps de cueillir des fraises pour augmenter leur petit revenu. Quelle différence avec l'emploi des journées d'une jeune fille riche, vivant à la ville, entourée de luxe et de tout le confort possible ! Et cependant, Nancy paraissait porter ses devoirs sans le moindre murmure, sans découragement et sans soupirs. Elle devait avoir l'âme forte, le cœur droit, l'esprit docile. C'était évidemment une perle de grand prix, sans parler même de son charmant extérieur. M. Darvel s'arrêta à cette conclusion sur Nancy Mayor. Qu'eût-il pensé de plus, s'il avait su que ce mauvais drôle de Jean Gollet lui faisait la cour, une de ces cours ennuyeuses, qui, vu la différence des sentiments et du caractère, appellent bien plus la froideur, même la répulsion, que le moindre retour affectueux ?

Il en était là de ses réflexions et se mettait à penser à deux autres visites qu'il voulait faire au village, lorsque Jean Gollet en personne se trouva devant lui à l'un des contours du sentier, non loin de la fontaine décrite dans un chapitre précédent.

— Bonjour, monsieur ! lui dit le jeune homme en se découvrant. Ne trouvez-vous pas que la chaleur est bien forte en ce moment ?

— Oui, mais il fait bon marcher, surtout à la descente.

— C'est vrai. Je vous remercie, monsieur le pasteur, de votre excellent sermon d'hier. J'en ai été bien édifié, et sans doute que

vous ramèneriez la population de Filliez au temple. Pour nous autres habitants des Genêts, c'est un peu différent. Nous sommes des espèces de sauvages enfermés dans les bois, et nous n'allons guère à l'église. Sauf Nancy Mayor et moi, vous ne verrez pas souvent nos voisins au culte.

— Comment vous appelez-vous ? demanda M. Darvel en remarquant l'air passablement aviné du garçon.

— Jean Gollet, monsieur. Si vous venez des Genêts, vous aurez vu une grande maison, presque au bord de la route : c'est la nôtre. Celle du père Mayor est un peu plus haut, dans un pré, et se voit très bien de chez nous.

— En effet, j'ai frappé à votre porte pour demander un renseignement, et c'est votre mère qui a eu l'obligeance de venir me répondre. Elle m'a aussi engagé à entrer chez elle pour me reposer et me rafraîchir.

— Une digne femme, monsieur le pasteur ; une mère comme il y en a peu, oui, en vérité, peu, très peu.

— Vous avez bien raison de louer votre mère, jeune homme, lui dit M. Darvel en posant une main sur son épaule ; mais alors, expliquez-moi comment il se fait que vous ne soyez pas toujours pour elle un bon fils.

— Comment, monsieur ! Est-ce que par hasard ma mère vous aurait fait des plaintes à mon sujet ?

— Une mère peut parler de ses enfants à son pasteur, lors même qu'elle le voit pour la première fois. Mais, dans ce moment, je juge par moi-même et je vois avec chagrin qu'au lieu d'employer la matinée au travail, vous l'avez probablement passée au cabaret. Si je me trompe, je suis prêt à vous en faire des excuses ; mais si j'ai dit la vérité, permettez-moi de vous engager sérieusement à mieux écouter les conseils de votre mère et la voix de votre conscience.

— Vous avez raison, monsieur le pasteur. Je reconnais mon tort. Une bonne poignée de main, et qu'on n'en parle plus.

— Pour qu'on n'en parle plus, — et certes j'en bénirais Dieu, — il faut que vous deveniez un bon fils, un homme honorable, un vrai chrétien. Le désirez-vous ?

— Certainement.

— Eh bien, au revoir, monsieur Gollet, et que Dieu vous fortifie dans cette bonne résolution.

M. Darvel continuait à descendre et l'autre à monter, lorsque Jean Gollet, se parlant à lui-même, dit à haute voix :

« Haulah oui ! ma mère n'a pu s'empêcher de lui dire du mal de moi. Comme si c'était un crime de s'être un peu amusé au village ! Les

vieilles gens ne comprennent rien aux besoins des jeunes ; et ce brave M. Darvel aura bien à faire s'il va s'accrocher à tous ses paroissiens comme il vient de le faire avec moi. »

De son côté, le pasteur faisait la réflexion suivante :

« Ce jeune homme n'a pas l'air vicieux, mais léger, aimant le plaisir, un verre de vin et la flânerie. Bien des garçons, à sa place, se seraient cru offensés par ce que je lui ai dit. Il m'a écouté avec déférence. Ai-je manqué de tact à son égard ? J'espère que non. Il me semblait entendre sa pauvre mère se lamenter à son sujet et me demander de lui parler. L'occasion s'étant présentée, aurais-je pu n'en pas profiter ? »

À cette question, il sembla au pasteur qu'une voix intérieure répondait : « Va toujours le droit chemin et fais ton devoir à l'égard des âmes qui te sont confiées. »

En arrivant au village, il se rendit chez un malade qu'il ne connaissait pas encore, mais dont Louis Walther lui avait parlé. Il eut quelque peine à trouver sa demeure, située assez près de la rivière, dans un recoin où les maisons agglomérées formaient une impasse. Là, tout au fond d'une cour sombre et humide, dans un local où pénétrait à peine un rayon de soleil par la fenêtre ouverte, il trouva un vieillard dont les membres nerveux accusaient encore une grande force physique, mais dont le visage était dévoré par un mal épouvantable, qui le reléguait dans cette solitude comme un véritable lépreux. M. Darvel avait déjà vu de près bien des maladies extérieures, mais jamais aucune qui eût un aspect aussi effrayant. À une ficelle tendue devant la fenêtre, séchaient, suspendus, de misérables lambeaux de linge, dont l'infortuné se servait pour ses pansements. Un essaim de mouches avides bourdonnaient dans la chambre et se posaient sur le malade, comme des vampires acharnés. M. Darvel avait assez à faire, par moment, à se débarrasser lui-même de ces odieux parasites. — En voyant cet homme dans un pareil état, seul, sans personne pour l'aider à porter le poids du jour et de la souffrance, le pasteur fut ému d'une profonde compassion. Il lui parla de Jésus, le grand Médecin, l'Ami de tous les affligés. — Oui, monsieur, articula le pauvre malheureux, c'est bien à lui que je m'adresse ; mais je me demande ce que j'ai donc fait, quel crime j'ai pu commettre à ses yeux, pour qu'il m'afflige d'une si affreuse manière. Je vois des hommes tout aussi mauvais que moi, pires peut-être, jouir d'une bonne santé, pendant que je suis dévoré jour et nuit par un mal incurable.

M. Darvel ne répondit pas à ces amères paroles, du moins pas directement. Il est des cas où l'homme doit s'abstenir, soit de chercher à pénétrer dans le conseil secret de Dieu, soit surtout de juger la conduite de ses frères. Il se borna donc à citer deux passages :

« Les souffrances du temps présent ne sont point à comparer avec la gloire à venir, qui doit être manifestée en nous ; » — et « l'épreuve de votre foi produit la patience, et la patience l'espérance ; or, l'espérance ne confond point. » — Il pria ensuite pour le soulagement du corps et de l'âme de cet affligé, et lui tendit la main. Celui-ci la prit et dit en pleurant :

— Il n'y a plus que deux hommes qui osent encore me visiter : le pasteur de l'église libre et notre bon syndic. Au nom de Dieu, monsieur, ne m'abandonnez pas.

— Je vous le promets, et je reviendrai dès que cela me sera possible. Êtes-vous au moins nourri convenablement ?

— Oui ; on ne me laisse manquer de rien.

En sortant de cette espèce de sombre caverne, où se voyait ce qu'il y a peut-être de plus digne de compassion sur la terre, M. Darvel se retrouva avec bonheur à l'air pur et au soleil. « Encore un sujet de prière, se dit-il, et quel mystère qu'une existence pareille ! »

Bientôt il arriva dans un quartier du village où les maisons, au lieu d'être enchevêtrées les unes dans les autres comme l'endroit d'où il sortait, sont, au contraire, bien espacées, l'une au milieu d'un petit verger, l'autre à côté d'un jardin, une troisième sur une pente agréable avec une petite terrasse devant. « Il doit faire bon vivre ici, se dit M. Darvel, et pourtant la maladie s'y est aussi établie. » Comme il heurtait à la porte d'une de ces jolies habitations, une femme d'environ cinquante ans vint ouvrir.

— Est-ce bien ici chez M^{me} Herbois ? demanda-t-il.

— Oui, monsieur, je suis la veuve de Samuel Herbois. C'est à monsieur le pasteur que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, madame. J'ai appris que votre fille est malade ; je venais m'informer de ses nouvelles.

— Vous avez bien de la bonté ; entrez, monsieur. Oui, ma pauvre enfant est très faible ; elle ne souffre pas beaucoup, mais je crois que Dieu va me la reprendre, — et je n'ai plus qu'elle. Oh ! je suis dans une cruelle affliction.

Et d'abondantes larmes coulaient sur les joues creuses de cette mère, à mesure que les paroles sortaient de sa bouche. — De la cuisine où ils entrèrent, elle fit passer M. Darvel par la grange, au fond de laquelle était un rapide escalier, vieux et branlant. La femme y monta la première, ouvrit une porte sur la plate-forme de l'escalier, et fit entrer le pasteur dans une bonne chambre, éclairée par une grande fenêtre au levant. Cette chambre était proprement arrangée : un lit, dans lequel était la malade presque assise, le dos appuyé à des coussins ; — un autre lit, plus petit, où couchait sa mère ; — sur une table,

près de la jeune fille, était un vase garni de roses et d'œillets venant du jardin. Ces fleurs embaumaient l'appartement.

La malade avait dû être bien belle, et l'était encore, malgré sa maigreur. Son expression était douce, résignée; mais, par moment, ses grands yeux lançaient des éclairs. Une profusion de cheveux châains tombaient sur son cou et sur ses épaules. Malgré la fenêtre ouverte, il faisait bien chaud dans la chambre, car il était près de midi.

— M. Darvel n'adressa pas de questions directes à cette enfant sur son état d'âme; il lui exprima l'intérêt chrétien qu'elle lui inspirait, et son désir que le Seigneur lui fit du bien.

— Oh! monsieur, répondit-elle d'une voix très douce, vous pouvez être sûr qu'il m'en fait chaque jour. Ne craignez pas de me dire tout ce qu'il vous mettra au coeur pour moi. Je sais que je vais bientôt quitter ce monde, et puisque c'est la volonté de Dieu, que son saint nom soit béni! La véritable vie est au ciel, je le sens déjà. Et pourtant, dit-elle en essuyant une larme, j'aime bien ma mère, et nous aurions pu être heureuses encore longtemps. Je vous la recommande, monsieur, quand je ne serai plus là. — D'après ce qu'elle m'a raconté de votre prédication d'hier, je sais que vous êtes un pasteur évangélique, et c'est une grande consolation pour moi.

Tout cela avait été dit lentement, avec des arrêts pendant lesquels Juliette Herbois aspirait l'air nécessaire pour pouvoir continuer.

— Ma chère enfant, lui dit M. Darvel, je rends grâces à Dieu de vous trouver dans une disposition d'âme aussi réjouissante. Que le Seigneur vous fortifie et vous augmente de jour en jour sa paix.

— Mes jours sont comptés et leur nombre est petit, reprit-elle. Cependant, s'il le veut, Dieu peut encore me guérir. Je ne souffre que d'un état de faiblesse, et je ne tousse pas beaucoup. — Si vous pouvez prier avec nous et pour nous, cher monsieur, je vous en serai reconnaissante.

Le pasteur répandit son âme devant le trône des miséricordes. Il exprima toute sa gratitude envers Dieu, pour l'œuvre admirable de foi qu'il avait sous les yeux, et le supplia pour que la jeune malade ne fût troublée dans son âme, ni par les attaques de Satan ni par les faiblesses du coeur humain.

— Merci, dit Juliette, quand il eut fini. Je serai heureuse lorsque vous pourrez revenir, toutefois sans que je prenne le temps dû à vos autres malades. Ah! je pense surtout à ce pauvre infortuné Ritché, qui se meurt d'un affreux mal au visage. En avez-vous entendu parler?

— Je viens de le voir.

— Vous avez osé entrer dans sa chambre? on dit que c'est effrayant. Moi, j'ai le bonheur d'être bien soignée et de n'avoir aucun mal exté-

rieur. Que Dieu ait pitié de lui, de son corps et de son âme.

Visiblement fatiguée, la jeune fille laissa aller sa tête sur les cousins ; elle tendit une main au pasteur, lui fit un gracieux sourire et ajouta tout bas :

— J'espère vous revoir, s'il plaît à Dieu.

— N'est-ce pas, dit la mère, quand ils furent seuls devant la maison, vous la trouvez bien malade ?

— Oui, sans doute ; mais le Seigneur est tout-puissant. Votre chère fille m'a fait plus de bien par sa foi, par sa vraie piété, que je ne pourrai jamais lui en faire par mes visites. Je ne tarderai pas à revenir.

— S'il vous plaît, monsieur, et merci.

CHAPITRE IX

CAUSERIE À TABLE



a cloche du village sonnait midi, lorsque M. Darvel rentrait à la cure. Il trouva la soupe sur la table, et Phébé impatiente de savoir s'il avait commandé le dîner à l'auberge. À la question qu'elle lui fit sur ce point, il répondit qu'il n'avait pas voulu déranger l'hôte en ce moment-là, et qu'il

passerait chez lui en allant au château.

— C'est que, reprit la brave fille, si monsieur renvoie ainsi d'un jour à l'autre, ça pourrait bien amener des difficultés.

— Quelles difficultés ?

— Mais, par exemple, si le cabaretier voulait sortir dimanche avec sa femme ? Je conseille à monsieur de traiter cela au plus vite.

— Je vous dis, Phébé, que j'irai cette après-midi. Ne vous inquiétez pas à ce sujet.

— Si je m'inquiète, c'est à cause de monsieur et de madame. Pour ce qui me concerne, je suis prête à faire le dîner, dans le cas où le prix de l'aubergiste serait trop élevé.

— Merci, Phébé ; n'en parlons plus.

— Je vois que monsieur est bien fatigué ou qu'il a eu des choses pénibles dans la matinée : j'aurais mieux fait de ne rien dire.

En effet, M. Darvel avait eu, pour commencer les devoirs de son ministère dans les familles, des émotions vives et de natures très diverses. Le père Mayor et sa fille l'avaient fort intéressé par leur position qui menaçait de devenir bien difficile ; puis la mère Gollet et son fils au cœur léger l'intriguaient ; l'infortuné dans son antre l'oppressait ; enfin, la jeune malade qui se mourait d'une consommation⁴ rapide,

4 - [NdÉ] Amaigrissement et diminution lente et progressive des forces de toutes les parties molles du corps dans certaines maladies, en particulier la tuberculose.

— tout cela ramenait sa pensée aux pieds du grand Consolateur.

Il est des personnes, d'ailleurs bien intentionnées, qui se demandent parfois à quoi servent les pasteurs. En voyant le peu de vie religieuse qui se montre dans les paroisses, il semblerait presque, aux yeux des gens dont nous parlons, que les postes et les fonctions des ministres de l'Évangile pourraient être supprimés, sans que l'état moral du monde en fût changé ou en souffrît. C'est là une grande erreur. On ne verrait rien, aucun fruit absolument de la présence d'un pasteur dans une localité, que nul n'aurait le droit de dire que cet homme de Dieu n'est pas un messenger de paix pour bien des âmes, une aide pour beaucoup d'autres, un ami précieux pour un grand nombre d'affligés. Il en est souvent de l'œuvre d'un évangéliste, comme de ce qui est dit du Saint-Esprit : « Nul ne sait d'où il vient ni où il va, » mais sa trace est bénie ; elle est agissante comme celle d'un vent doux et subtil ; et là où les hommes ne voient rien, là où tout leur semble mort et stérile, il peut y avoir une vie cachée qui réjouit les anges de Dieu. Ne jugeons pas avant le temps. Ce qu'il faut souhaiter, ce à quoi il faut s'efforcer de tendre, c'est que chacun soit trouvé fidèle dans l'exercice de ses devoirs envers Dieu et le prochain. « Tu aimeras Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de toute ta pensée, et ton prochain comme toi-même, » sera toujours le grand commandement.

M. Darvel ne prit qu'un peu de soupe à son repas de midi, puisqu'il fallait dîner au château à cinq heures. Sa mère ne lui fit aucune question sur les gens qu'il avait vus dans la matinée, mais elle s'informa soigneusement de son état de transpiration en arrivant aux Genêts, et s'il avait pris garde de ne pas s'exposer à des courants d'air. La bonne dame était, semblait-il, plus anxieuse de la santé de son fils que de tout le reste. Hélas ! cela se comprend, au moins jusqu'à un certain point : il était son unique soutien ici-bas.

À quatre heures, la mère et le fils traversaient le village pour se rendre au château.

— Bonjour, monsieur-madame, leur dit Citron-noir qu'ils trouvèrent devant l'auberge, les mains dans ses poches, et fumant à pleines bouffées un tabac dont tout le voisinage était saturé.

— Bonjour, répondit M. Darvel.

— Fait bien chaud, monsieur pasteur.

— Oui.

— Boirais bien une chopine.

— Il ne faudrait pas fumer du tabac aussi fort.

— Ah ! bon, tabac ! fameux. Du Griesbach. Monsieur syndic donné trente centimes.

— Je vous en donnerai aussi un paquet, une autre fois.

— Fera bien plaisir, monsieur ministre.

Ce dernier entra dans l'auberge ; sa mère l'attendit sous un gros noyer qui se trouvait en plein village, et dont l'énorme pourtour était garni de noix déjà bien formées. — L'hôte prenait son café au lait, dans la cuisine. M. Darvel lui expliqua en peu de mots ce qu'il désirait.

— Parfaitement, monsieur le pasteur, parfaitement. Deux viandes, deux légumes, un dessert, une bouteille de vin vieux par personne ; — douze convives. — Nous ferons de notre mieux pour vous contenter.

— Quel sera votre prix ?

— Eh bien, monsieur, il ne faut pas que le prix vous inquiète. Je mettrai le tout au plus bas. Vous ne voulez pas quelques bouteilles de vin de France, Beaujolais ou Bourgogne, pour le dessert ? J'ai du Corton 1870, qui est une perfection, et pas cher pour ce qu'il vaut. Je puis vous en remettre à cinq francs la bouteille, tandis que dans les hôtels des villes, on le paye sept francs. J'en ai fait venir directement, d'un propriétaire que je connais, deux petites pièces, une pour M. de Courpens, et l'autre pour moi, afin d'en avoir dans les occasions importantes.

— Je vous remercie ; mais ce vin serait du luxe. Du reste, s'il faut du vin de dessert, je vous le dirai dimanche.

— Parfaitement. Ce sera prêt pour midi, dans la salle de la municipalité. Malheureusement, nous n'avons pas de couverts d'argent. Il faudra que ces messieurs se contentent de cuillers et de fourchettes en métal blanc.

— Je pourrai vous prêter ce qui sera nécessaire.

— Parfaitement. Je vous salue, monsieur le pasteur. Prenez garde à l'escalier en descendant ; il y a une marche qui branle, vers le milieu. L'autre jour, un homme de Vernoye qui avait pris un verre de trop, s'est à moitié exterminé en tombant sur sa tête, à cette même place. Il y a tant de gens imprudents ! Au revoir, monsieur.

M^{me} Darvel trouva la montée du château bien raide ; elle avait de l'oppression en arrivant, mais cela passa au bout d'un instant de repos. — M. de Courpens présenta ses invités à la famille. Une demoiselle anglaise, miss Crookendon, remplissait les fonctions d'institutrice auprès des enfants. Enfin, il y avait aussi au château, mais en visite seulement, une sœur de M^{me} de Courpens, M^{lle} Aricie de l'Asse.

La salle à manger ouvrait sa grande porte vitrée sur la terrasse. De la table même, on voyait le village, situé presque en entier de l'autre côté du ruisseau. Les maisons, avec leurs jardins rapprochés, la cure et l'esplanade placée devant, puis la pente supérieure et la vallée plus bas, tout cela formait un tableau gracieux, reposant et paisible. Le château lui-même, malgré ses restes de tourelles féodales, n'avait

plus le caractère seigneurial et dominateur que ces sortes de constructions revêtaient au siècle passé.

Le dîner était simple, mais parfaitement servi ; les hôtes aimables. Au dessert, M. Darvel dut faire connaissance avec le fameux Corton dont l'aubergiste lui avait parlé. C'était un vin de Bourgogne chaud et capiteux, comme les vins rouges de cette partie de la France.

M^{me} de Courpens questionna M. Darvel sur son ancienne paroisse et lui demanda s'il avait déjà fait quelques connaissances dans la nouvelle.

— Avez-vous été aux Genêts, monsieur le pasteur ? lui demanda-t-elle au bout d'un moment de conversation. C'est peu probable, puisque vous êtes ici depuis quatre jours seulement.

— Madame, j'y suis allé ce matin.

— Peut-être visiter le père Mayor ?

— Précisément. C'est un homme intéressant, qui porte avec soumission son épreuve.

— Sa fille, qui est charmante et me vend des fruits de la montagne, m'a dit qu'il est menacé de perdre la vue. Est-ce qu'il n'y a rien à faire dans son état ?

— Je l'ai engagé à aller passer quelque temps à l'Asile des aveugles, pour y recevoir les soins d'un habile docteur. Il se décidera peut-être à faire cela le mois prochain.

— Ce serait une bonne chose à essayer. Mais alors, que deviendra la jeune fille en l'absence de son père ? On dit qu'un de ses voisins, fils unique d'une veuve et assez ivrogne, lui fait la cour. J'espère bien que Nancy ne l'écoute pas. J'ai appris ce détail par ma cuisinière, car je ne suis jamais allée aux Genêts. On dit que c'est un joli endroit.

— La position est tout à fait idyllique, dit M. de Courpens. J'y vais souvent chasser la bécasse en automne.

— Alors, mon cher ami, reprit M^{me} de Courpens, pourquoi ne nous y avez-vous jamais menés ? Est-ce qu'on peut y monter en voiture ?

— Sans doute, madame, reprit M. Darvel ; mais il faut passer par Filliez. Des Avaux, par les sentiers et à pied, on ne met guère que quarante minutes. Je suppose que c'est plus long par la route de Filliez.

— Dites-moi, monsieur, pour parler d'autre chose, continua M^{me} de Courpens, voici ma fille Isabelle, qui aura quinze ans dans trois mois. Est-ce que vous aurez l'extrême obligeance de faire son instruction religieuse ?

— Certainement.

— Seriez-vous assez bon pour venir donner le cours à la maison ? Naturellement, nous ne tenons pas à ce que ma fille prenne les leçons

à la cure, avec les autres catéchumènes de la paroisse.

— Je tâcherai, répondit M. Darvel, après un moment de réflexion, de m'arranger pour venir deux fois par semaine. En hiver, ce ne sera pas toujours facile, toutefois j'y mettrai la bonne volonté nécessaire.

— Nous vous en serons infiniment reconnaissants. Lorsqu'il fera mauvais temps, nous vous enverrons la voiture.

— Merci, madame. Je ne voudrais pas causer de dérangement. J'ai l'habitude de faire toutes mes courses à pied.

— Nous pourrons, en tout cas, vous reconduire en char. Pour quelle époque serait-ce ?

— Fixez-la vous-même. Je suis à votre disposition dès maintenant, le mardi et le jeudi, de deux à trois heures.

— Parfaitement. Nous déciderons la chose et nous irons nous entendre avec vous.

M^{lle} Aricie de l'Asse fit, à son tour, quelques questions au pasteur, qui se trouvait son voisin de gauche à table. C'était une petite brune de trente-cinq à trente-huit ans, aux yeux réfléchis, à la démarche posée, la parole nette et accentuée. Elle demanda s'il y avait des malades en ce moment aux Avaux. Comme étrangère en séjour au château, elle n'était pas au courant des nouvelles du village, et sa sœur n'avait pas l'air de se faire beaucoup de souci à cet égard. Quant à M. de Courpens, il se tenait à l'écart des affaires de la commune, dont il n'était pas bourgeois, mais simple habitant. Il chassait au printemps et en automne et n'aimait pas à être dérangé de ses occupations. Son domaine était considérable ; il le faisait valoir, comme on dit, à sa *main*. — En répondant à M^{lle} de l'Asse, M. Darvel sut intéresser la société. Il parla de la jeune malade qu'il avait visitée le matin même, et de la piété vivante qui la soutenait, la réjouissait au bord du tombeau.

— Je tâcherai d'aller la voir, dit M^{lle} Aricie. Quant au pauvre malheureux caché à tous les yeux, délaissé par ses voisins et ses connaissances, M. Darvel ne voulut pas, dans une première visite et surtout à table, en entretenir ses hôtes. Mais il se promit de faire son possible, une autre fois, pour les intéresser à son triste sort.

M^{lle} de l'Asse s'informa ensuite des écoles du dimanche.

— Il n'y en a point encore, ni aux Avaux, ni à Filliez, dit le pasteur ; et je ne sais trop comment il serait possible d'en établir. Ma mère est trop âgée pour en prendre la direction ; à Filliez, je ne connais personne, excepté un M. Amédée Behr.

— Un grand discoureur, dit M. de Courpens.

— Peut-être. Mais après mes deux services chaque dimanche, je me sens trop fatigué pour tenir une école dans l'après-midi.

— Cela se comprend, dit M^{lle} de l'Asse. Si mon séjour ici devait se prolonger un peu plus, je vous offrirais d'essayer aux Avaux. J'ai eu autrefois une école du dimanche sous ma direction.

— Si cela pouvait avoir lieu, j'en serais heureux et reconnaissant, dit M. Darvel ; peut-être serait-il possible de découvrir au village une personne capable et qui fût disposée à nous aider. Je suis ici depuis peu de jours ; mon installation officielle aura lieu seulement dimanche prochain.

— Nous irons tous, dit madame ; ce sera intéressant. Qui fera la prédication ?

— Le pasteur de Choûtens, M. Hollifax.

— Ce M. Hollifax allait à la chasse, il y a quelques années, dit M. de Courpens. Je l'ai rencontré plusieurs fois dans les bois. Un très aimable homme, gai et jovial. Maintenant il ne chasse plus. Dans la contrée, c'est un concurrent de moins pour moi.

— Monsieur, dit M. Darvel en s'adressant au maître de la maison, puis-je espérer que vous me ferez l'honneur d'assister au dîner d'installation, dimanche prochain ? Vous me feriez un vif plaisir, et vous y rencontreriez M. Hollifax.

— Mais certainement. J'accepte avec reconnaissance, toutefois sauf empêchement imprévu.

— Vous trouverez aussi là monsieur le préfet. Ce sera à l'auberge, après le culte, c'est-à-dire à midi. Il n'était guère possible de recevoir à la cure une douzaine de messieurs ; nous ne sommes, pour le moment, pas en mesure, même en faisant les choses le plus simplement possible.

— On dit, reprit M. de Courpens, que madame l'aubergiste est une fine cuisinière.

— Tant mieux, monsieur ; mais ne vous attendez pas à un festin. Ce sera un repas excessivement simple. Les autres invités sont messieurs les syndics, les membres du conseil de paroisse et les deux régents.

M. de Courpens ne fit aucune remarque sur la composition d'une telle réunion ; il se dit sans doute que M. Darvel se conformait à l'usage établi à cet égard dans les paroisses. Il proposa de se rendre sur la terrasse et offrit un bon cigare à son hôte, pour le fumer de compagnie avec lui, tout en se promenant et causant. M. Darvel le refusa, ayant renoncé à fumer depuis cinq ans et n'en éprouvant maintenant aucune privation.

À la nuit, il rentra à la cure avec sa mère. Celle-ci naturellement dut répondre aux questions de Phébé, sur les hôtes du château et sur le dîner.

CHAPITRE X

À L'ACUBERGE



L'installation d'un pasteur est toujours une cérémonie intéressante, soit en elle-même, soit pour la paroisse. Elle est, en tout cas, bien sérieuse pour celui qui, entrant en fonctions, prend devant Dieu et devant les hommes, l'engagement de prêcher l'Évangile dans sa pureté, puis d'être, dans la mesure de sa force, le soutien des pauvres, le consolateur des affligés, le chercheur véritable des égarés. Il faut qu'il soit une sentinelle vigilante, ferme et courageuse dans son poste. Pour tout cela, le ministre de Jésus-Christ a besoin continuellement du secours de son divin Maître, sans quoi il serait incapable de remplir les devoirs de sa charge.

De fait, M. Darvel était en fonctions depuis huit jours ; mais, étant pasteur national, il fallait qu'il fût présenté à sa paroisse par le préfet, délégué du Conseil d'état pour l'installer d'une manière publique et définitive.

Cette cérémonie eut donc lieu dans le temple des Avaux, le second dimanche après l'arrivée de M. Darvel à la cure. Ce jour-là, il n'y eut qu'un seul culte pour la paroisse entière. Les habitants de Filliez vinrent en assez bon nombre à l'église, et quelques-uns aussi descendirent des Genêts. Nancy ne se mit en route qu'après avoir vu Jean Gollet quitter sa maison et prendre le sentier dans les bois. Elle était bien aise de ne pas se trouver de nouveau seule avec lui dans la montagne. Partant de bonne heure, Jean Gollet se proposait sans doute de faire une petite station au cabaret, avant de se rendre au temple.

M. Hollifax, le pasteur chargé de la prédication, était un ancien condisciple de M. Darvel, mais de quelques années plus âgé que lui. Marié, père de famille, il se trouvait bien dans sa cure de Choûtens.

Ses paroissiens lui témoignaient une considération affectueuse. Ayant de l'entregent, une sorte de tact populaire, il savait dire un mot à propos, au besoin même en patois, si ce mot allait mieux à son adresse dans l'idiome romand de la contrée que dans un français correct sans doute, mais dont l'accent tenait fortement du terroir. Au point de vue de la doctrine, M. Hollifax s'était peut-être placé *entre les frontières*, comme Issachar ; mais ce n'était point un âne ossu, ressemblant au fils de Jacob ; au contraire, le pasteur de Choûtens était un homme aimable, ne se faisant pas de souci pour les choses de ce monde, et peut-être pas beaucoup non plus pour celles du monde à venir. Ceci soit dit sans porter atteinte aux qualités excellentes qu'il possédait.

Lorsque la première prière fut dite, et le chant d'un cantique exécuté par les écoles réunies, le préfet, officiant en écharpe verte et blanche, lut l'acte de nomination du nouveau pasteur. Il ajouta quelques mots très bien appropriés à la circonstance, soit pour le conducteur du troupeau, soit pour les paroissiens. M. Darvel y répondit par quelques paroles émues, et ensuite M. Hollifax prêcha sur ce texte : « Il faut que le serviteur du Seigneur soit propre à enseigner. » (2 Tim. II, 24.)

Il y eut encore un chant et des prières, puis, le culte étant terminé, l'assemblée se retira. Les délégués des communes, les conseillers de paroisse et les régents vinrent serrer la main à M. Darvel, et bientôt, midi sonnait à l'horloge, les invités se réunirent à l'auberge pour le dîner d'installation.

Dans l'église libre, les choses se passent encore plus simplement. Un délégué de la commission synodale présente le nouveau pasteur et, s'il est ministre lui-même, il fait une prédication. Ensuite, les membres du conseil d'église et les simples fidèles peuvent, s'ils le désirent, ajouter quelque chose à ce qui a été dit. Ici, c'est l'assemblée elle-même qui agit selon qu'elle l'a jugé bon ; l'état n'a rien à y voir, rien à commander, et rien à payer, ce qui est pour lui une très bonne affaire. — D'un dîner d'installation, j'ignore s'il est question.

M. de Courpens arriva l'un des derniers à l'auberge, avec son domestique portant un panier couvert, lequel panier fut remis à l'hôte, après une petite conversation à voix basse entre lui et M. de Courpens, dans la cuisine, où se trouvaient deux ou trois hommes, entre autres Jean Gollet. Celui-ci avait l'air bien intrigué par le contenu du mystérieux panier ; aussi, lorsque M. de Courpens eut pénétré dans la salle du conseil, devenue pour l'heure salle à manger, le garçon des Genêts demanda-t-il à l'aubergiste de leur montrer ce qu'il y avait sous le couvercle du panier.

— Ça doit être une fine goutte, ou je suis bien trompé, dit-il.

— C'est... *ce que c'est*, répondit l'hôte ; tu es trop curieux, monsieur Jean. Cela ne nous regarde pas.

Puis il emporta le panier dans une chambre particulière et revint à l'instant.

— Parbleu ! reprit Jean, je crois bien que cela ne nous regarde pas ; et surtout que nous n'en goûterons pas. Dites-moi, monsieur Kobez, je ne suis pas invité à ce dîner, par hasard ?

— Non, mon pauvre ami. Ni par hasard, ni autrement. Tu n'y serais pas à ta place.

— Eh bien, ça ne fait rien. Vous me servirez des mêmes plats qu'à ces messieurs, car je veux fêter aussi l'installation du pasteur à ma manière. Et s'il est possible d'avoir du même vin ?...

— Du mien, oui.

— Du vôtre ? donc c'est du leur qui est dans le panier.

L'aubergiste ne répondit pas ; il se contenta de dire à Jean Gollet qu'il serait servi selon son désir, mais dans la chambre ordinaire des buveurs.

À l'autre salle, les invités de M. Darvel faisaient honneur aux énormes pièces de viande qui figuraient sur la table. M. de Courpens causait de chasse avec le préfet et M. Hollifax, pendant que M. Darvel entretenait les conseillers des affaires de la paroisse, et les régents de leurs écoles.

Lorsque le dessert fut placé sur la table, l'hôte apporta quatre bouteilles devant M. de Courpens, avec les verres nécessaires.

— Messieurs, dit ce dernier, je me suis accordé le plaisir de vous offrir un verre de Champagne, pour fêter l'installation de notre digne pasteur. Puisse-t-il être heureux parmi nous et y rester longtemps !

Les bouchons sautèrent ; les verres se remplirent et se vidèrent. L'un des conseillers qui buvait de ce vin pour la première fois, le déclara supérieur à celui de sa vigne du Bourneau, lequel avait aussi la propriété de mousser un peu au moment du transvasage.

Divers toasts furent portés :

Par le préfet : À la bonne harmonie entre le pasteur et les paroissiens ; au bien matériel, moral et religieux des deux communes des Avaux et de Filliez.

Par M. Hollifax : Au Conseil d'état et à la prospérité de l'église nationale unie à l'état.

Par M. Darvel : Au développement de la vie religieuse, de la vraie foi chrétienne dans notre cher pays et sur toute la terre.

Par le syndic Walther : Au respect des opinions. À la liberté religieuse.

Par l'un des régents : Au progrès de l'instruction primaire et d'une

bonne éducation des enfants dans la paroisse.

— Messieurs, veuillez m'excuser si je dis ici la pure vérité ; mais les enfants sont en général très mal élevés par les parents, et, tant qu'il en est ainsi, tout ce que l'instituteur essaye de faire pour l'éducation de la jeunesse, est neutralisé par l'influence qu'elle reçoit dans la famille. Nous avons besoin d'être encouragés, et, bien souvent, au contraire, on détruit le peu de bien que nous avons obtenu à grand peine.

M. Pyrame Brou, conseiller de paroisse, répondit comme suit à ce petit discours :

— Messieurs, je porte la santé des instituteurs de la jeunesse. Leur tâche est souvent lourde, ingrate ; leur position matérielle difficile ; mais elle sera améliorée prochainement : ce ne sera que justice. Puissent-ils être tous à la hauteur de leurs fonctions, et donner toujours le bon exemple à la jeunesse qui leur est confiée !

Chacun de ces discours étant accompagné d'une rasade, les quatre bouteilles furent vidées en peu de temps. Bientôt les invités quittèrent l'auberge, dans laquelle on entendait Jean Gollet chanter, au milieu des habitués attablés autour de lui.

Le lendemain, M. Kobez apporta la note à M. Darvel, qui l'avait demandée. En voici le détail :

Viande achetée	fr. 32 —
Légumes	» 6 —
Pain	» 4 —
Vin, douze bouteilles	» 10 —
Café	» 6 —
Frais et service	» <u>10 —</u>
	fr. 68 —

— C'est cher, dit M. Darvel, en voyant le chiffre de l'addition. Cela revient presque à six francs par tête.

— Monsieur, je ne mets que 10 francs pour nos frais et notre temps. Trouvez-vous que ce soit trop ?

— Non ; mais nous n'avons pas mangé la moitié de ce que vous nous avez servi.

— Était-ce mal préparé ?

— Non, c'était très bien apprêté, mais il y avait beaucoup trop pour douze personnes.

— Eh bien, monsieur le pasteur, pour faire un compte rond, nous mettrons 65 fr. au lieu de 68.

M. Darvel donna les treize écus à l'hôte, qui s'en alla sans doute fort

satisfait. Lui et sa famille pourraient bien vivre une semaine des reliefs du festin, sans parler de ce qui avait été vendu, le jour même, aux consommateurs, à commencer par Jean Gollet.

— Combien qu'il a fait payer ? demanda la brave Phébé, quand elle eut refermé la porte sur l'aubergiste.

— Assez cher, répondit son maître. Comme c'est réglé, il n'y a plus à s'en occuper.

— Je parie qu'il a demandé plus de 50 fr. à monsieur.

— Oui.

— J'en étais sûre. Ce qui me console, c'est qu'il ne nous y reprendra plus. Une autre fois, qui sans doute n'aura pas lieu, s'il plaît à Dieu, c'est moi qui ferai la soupe, et certainement que ça coûterait la moitié moins. — Pendant que monsieur était sorti, il est venu deux fiancés pour écrire leurs promesses de mariage ; et un homme de Filliez qui veut vous parler. Je leur ai dit de revenir plus tard. Sans doute ils seront là bientôt.

DEUXIÈME
PARTIE

CHAPITRE XI

UN TRAIT DE CARACTÈRE



ien que M. Darvel ne se laissât pas envahir l'âme et l'esprit par les soucis d'une position temporelle souvent difficile, il était impossible qu'il n'eût pas, de temps en temps, des préoccupations à cet égard. Pour toute fortune, il ne possédait qu'un chétif mobilier et son traitement de pasteur, lequel était d'environ 2500 francs. Avec cette somme, il fallait donc fournir aux dépenses du ménage, payer les gages de la domestique, les impôts, les vêtements de sa mère et les siens, puis encore prélever 200 francs chaque année pour venir en aide à une vieille parente infirme. Enfin, quelque pauvre qu'il soit lui-même, un pasteur de campagne est appelé souvent à partager son pain avec de plus pauvres que lui. Et quand je dis son pain, cela s'entend du peu d'argent qu'il a dans sa bourse. Lorsqu'il est nouvellement arrivé dans une paroisse, il ne connaît pas encore assez les gens riches de la contrée, pour oser s'adresser à eux et leur proposer de l'aider dans cette partie impérieuse de sa tâche. La position des pasteurs de l'église libre est bien plus difficile encore, puisque leur traitement n'est que de 2000 fr.⁵, et que la plupart d'entre eux doivent se procurer un appartement et le payer. Les pasteurs nationaux sont au moins logés, et, en général, dans de bonnes et spacieuses maisons, qu'ils peuvent utiliser comme bon leur semble.

M. Darvel ne faisait pas de fausses dépenses ; il ne fumait pas et ne s'accordait pas la satisfaction d'acheter bien des livres qui lui eussent été utiles. Si, par exemple, le grand dictionnaire de Littré avait paru en cette année-là, — celle où il vint s'établir à la cure des Avaux, — il est certain que le pauvre pasteur n'eût pas songé à le posséder, quelque envie qu'il en eût pu avoir. Son départ du poste qu'il occupait dans la

5 - Depuis 1876, il sera porté à 2200 fr., si l'état de la caisse le permet.

montagne, son déménagement, l'habitude qu'il avait prise de tout payer comptant, et les frais du dîner d'installation, avaient vidé sa légère bourse. Après avoir réglé avec l'aubergiste, il lui restait 32 francs pour toute chose, et il fallait attendre encore six semaines, avant de toucher le prochain quartier chez le receveur de l'état. Au bout de huit jours, il n'avait plus que cinq francs.

Comme il rentrait à la cure, ce matin-là, préoccupé de l'état des malades qu'il venait de visiter, bien plus que de sa propre situation financière, il trouva chez lui Amédée Behr. Amédée rapportait à M. Darvel son sermon, prêché le premier dimanche dans la paroisse.

— Ah! monsieur, lui dit ce brave paroissien, quel admirable talent vous a été départi! Sans mentir, on peut dire que vous connaissez le cœur humain, comme si vous y lisiez à livre ouvert, sans lunettes. Ma femme et moi, nous avons fondu en larmes, en lisant ce beau discours. Il me semblait vous l'entendre prononcer une seconde fois, accompagné de gestes si naturels. Mille fois merci, monsieur le pasteur. On ne peut assez féliciter la paroisse du choix qu'elle a fait en vous nommant. Oui, monsieur, c'est la pure vérité.

— Je suis bien aise, répondit M. Darvel, que cette méditation vous ait intéressé. Nous sommes assurés de ne pas nous tromper, chaque fois que nous plaçons notre confiance en Dieu pour en obtenir du secours, dans toutes les circonstances difficiles de la vie. — Que pourrais-je vous offrir, monsieur Behr? Un verre de vin?

— Un verre ne se refuse pas, surtout pour le prendre avec vous.

M. Darvel ne s'en versa qu'un demi-doigt, et seulement pour trinquer avec son visiteur. Ce dernier, tout en savourant le liquide et le vantant d'une manière exagérée, dit tout à coup :

— Vous me trouverez peut-être bien indiscret, monsieur le pasteur, mais, en venant ici, je me suis décidé à vous ouvrir mon cœur. Me le permettez-vous?

— Parlez seulement; je suis heureux lorsque mes paroissiens me témoignent de la confiance.

— J'en étais sûr, mon cher monsieur. Voici donc ce que c'est : Dieu soit loué, je suis dans une bonne position; j'ai passablement de bien au soleil, et aussi quelques charges peu considérables. Mais, dans ce moment, je me trouve à court d'argent, par suite de diverses circonstances, et j'aurais l'occasion de faire un bon marché. Pour cela, il me faudrait 200 francs qui me manquent. Auriez-vous l'obligeance de me les prêter? dans trois mois, au plus, je serai en mesure de vous les rendre.

En écoutant Amédée lui ouvrir son cœur de cette manière, M. Darvel comprit à quelle espèce d'homme il avait à faire. Il rougit et

sourit en même temps ; puis, avec une candeur imprudente sans doute, mais bien remarquable dans sa position, il tira son porte-monnaie et le tint un moment dans sa main avant de l'ouvrir. Amédée s'attendait à en voir sortir les dix pièces de vingt francs, et remerciait déjà d'avance, protestant de son exactitude à les rendre au terme fixé, lorsque le pasteur lui dit :

— Monsieur Behr, si je le pouvais et s'il s'agissait vraiment de vous rendre service, je vous prêteraï avec plaisir les 200 francs que vous me demandez. Voyez vous-même si je puis le faire : en ce moment, voilà tout l'argent que je possède, et je n'ai rien à recevoir avant le 25 septembre. Il faut que je me tire d'affaire avec cette pièce de cinq francs pendant six semaines : c'est donc moi, bien plus que vous, qui aurais besoin d'emprunter 200 francs.

— Est-ce possible, monsieur le pasteur ?

— Eh oui ! et ce n'est pas la première fois que cela m'arrive.

— Alors, je vous plains. C'est une dure situation.

— Peut-être. Mais je regarde aux « montagnes d'où nous vient le secours. »

— Excusez-moi, monsieur, d'avoir été importun à ce point, et croyez que je voudrais pouvoir vous aider.

— Je vous remercie.

— À revoir, monsieur. Nous aurons le plaisir de vous entendre dimanche : sur quel sujet ?

— Je ne le sais pas encore. Bonjour, monsieur Behr.

Celui-ci quitta la cure et se dirigea, d'un pas indécis, du côté de la maison Walther. C'était l'heure du dîner. Le syndic, ses deux valets et la servante allaient se mettre à table, lorsque le visiteur vint frapper à la porte et l'ouvrir sans façon.

— Ah ! diantre, fit-il, j'aurais bien dû penser que c'était un mauvais moment pour vous voir, ami Louis ; quand pourrai-je revenir ? j'ai quelque chose à vous dire.

— Plutôt que de revenir, répondit le syndic, entrez et dînez avec nous. Cela nous prendra moins de temps, et vous n'aurez pas besoin d'aller à l'auberge.

— C'est bien de l'obligeance de votre part, ami Louis, mais je crains d'être indiscret.

— Allons donc ! — Suzette, mettez ce qu'il faut pour M. Behr. — Nous n'avons pas grand'chose à vous offrir. Voilà des choux et du saucisson. Servez-vous. Amédée dîna de bon appétit et amusa bien les domestiques de Louis Walther, en racontant toutes sortes de choses drolatiques sur les gens de Filliez. — Quand les valets furent partis et Suzon occupée ailleurs, Amédée raconta aussi la démarche

qu'il venait de faire chez le pasteur et ce qu'il y avait appris. Mais il demanda au syndic de lui jurer ses grands dieux qu'il n'en dirait mot à âme qui vive.

— Je n'ai pas besoin de jurer quoi que ce soit à cet égard, répondit Louis Walther ; mais vous, Amédée, promettez-moi que vous n'en parlerez plus. Il n'y a aucun déshonneur à ne posséder que cinq francs ; mais, si vous en causiez davantage, cela pourrait nuire à M. Darvel dans l'opinion de bien des personnes.

— Vous avez parfaitement raison, ami Louis. Maintenant, est-ce que vous me rendez le service en question ? je vous en aurai une obligation éternelle.

— Quel service ?

— Me prêter les 200 francs.

— Qu'en voulez-vous faire ?

— Un bon marché. Je peux acheter pour 300 francs un joli char qui en vaut 400, même davantage. Mais il faut payer comptant.

— Ce char vous est-il absolument nécessaire ?

— Non ; j'en ai un. C'est pour spéculer.

— Vous ferez beaucoup mieux de ne pas l'acheter, puisque vous n'avez pas assez d'argent.

— Mais si je gagne 100 francs en le revendant ?

— Si, comme vous dites. Ce n'est pas une chose sûre. Ce qui l'est, c'est qu'il vous faudra rendre les 200 francs empruntés, et en payer l'intérêt.

— Comme de juste, ami Louis.

— Je suis bien fâché, mais je ne prête pas de l'argent pour cela.

— Pourtant !

— Non, c'est une chose décidée. Maintenant, je dois rejoindre mes gens, et vous allez aussi retourner chez vous.

— Quel diable d'homme vous êtes, ami Louis !

— Eh bien, oui. Je suis fait comme cela. Ainsi, bonjour.

Amédée Behr en fut donc pour ses belles phrases avec l'intraitable Louis Walther. Il renonça au char en question et n'eut pas à s'en repentir, car, en l'examinant de plus près, il vit que le carrossier à qui il appartenait avait su dissimuler plus d'un défaut d'usure assez grave.

Le même jour, dans l'après-midi, M. Darvel passait devant la maison du syndic ; il venait de donner une leçon de religion à Isabelle de Courpens. Louis Walther sortait de sa grange et le salua, puis vint lui serrer la main et l'engager à s'asseoir un moment sur son banc.

— Vous êtes occupé, répondit le pasteur ; je ne voudrais pas vous déranger.

— Pendant que mes bêtes mangent, je puis très bien causer un

moment ; j'ai d'ailleurs un petit service à vous demander.

Ces derniers mots décidèrent M. Darvel à s'asseoir. Louis Walther reprit :

— Vous avez eu, comme moi, une visite ce matin. Amédée Behr est venu ici en sortant de la cure. Est-il vrai qu'il vous ait demandé de lui prêter 200 francs ?

— Oui.

— Vrai aussi que vous lui ayez affirmé ne posséder en ce moment que cinq francs ?

— Parfaitement vrai.

— Je suis au moins content qu'il ne m'ait pas fait une histoire en l'air. Il m'a demandé la même chose qu'à vous, et j'ai refusé de lui prêter la petite somme en question, lorsque j'ai su l'usage qu'il en voulait faire. Il s'agissait de l'achat d'un char dont il n'a nul besoin.

— Il me semble que vous avez agi sagement, pour vous et pour lui.

— C'est possible. Mais il m'est resté de tout cela quelque chose sur le cœur.

— Quoi donc, monsieur Walther ?

— Oui, cher monsieur, et voici ce que c'est : Pourquoi ne pas vous adresser à moi quand vous avez besoin d'argent ? dit-il à voix très basse. Vous ne refuserez pas les 200 francs que je n'ai pas voulu prêter à Behr. Quand vous n'en aurez plus besoin, vous me les rendrez. Je me proposais d'écrire pour vous les offrir, mais il vaut mieux vous les remettre tout de suite. Les voici donc, dit-il en les prenant dans son porte-monnaie et les plaçant dans la main de M. Darvel.

— J'accepte avec reconnaissance, mon cher monsieur, dit celui-ci assez ému. Ce que vous faites est une preuve de plus de la sollicitude de Dieu à mon égard. J'étais fort embarrassé, je l'avoue, — ne connaissant presque personne dans la contrée, — pour savoir où me procurer l'argent dont j'ai besoin avant mon prochain quartier, et je le reçois d'une manière bien inattendue, mais qui me touche infiniment. Puissé-je, à mon tour, être assez heureux pour vous rendre quelque service.

— Merci, monsieur. Maintenant, n'en parlons plus. Voilà une de mes vaches qui brame ; il faut que j'aille m'en occuper.

En arrivant chez lui, M. Darvel mit les 200 francs dans sa caisse vide, puis, fermant à clef la porte de son cabinet, il fléchit les genoux devant le Père céleste pour lui rendre grâces et demander sa bénédiction sur tous ses paroissiens, particulièrement sur les deux hommes dont il s'était servi pour lui tendre secours.

Au château, peu après son départ, on s'était entretenu de son

air préoccupé.

— Qu'est-ce qu'il avait donc, ce brave pasteur ? disait M. de Courpens à sa femme.

— Je l'ignore, répondit celle-ci ; il est peut-être disposé au noir, à la tristesse.

— Non, ajouta M^{lle} Aricie ; sa paroisse, et surtout les malades, lui donnent probablement du souci. La jeune fille dont il nous a parlé va mourir, et c'est ce qui le préoccupe si vivement.

— Et puis, reprit M. de Courpens, entre nous, je le crois très pauvre. Il paraît qu'il ne possède que son traitement de pasteur.

— Il conviendra donc de lui faire un présent quand il aura terminé le cours d'instruction religieuse d'Isabelle, dit madame.

— Sans doute ; nous verrons cela dans un an.

— Faudra-t-il lui donner de l'argent, ou lui acheter un objet de maison ?

— Nous avons tout le temps d'y penser. Laisse-moi donc à mes chiffres ; tu vois que je fais une addition.

— Mais, mon cher, c'est toi qui as commencé à nous parler de M. Darvel. Dis-moi encore une chose avant de reprendre tes comptes : Est-ce que son nom s'écrit avec un petit d et une apostrophe ?

— Non ; ce n'est qu'un seul mot.

— C'est dommage, dit M^{me} de Courpens, en manière de conclusion.

CHAPITRE XII

CONNAISSANCES NOUVELLES



Pendant la seconde quinzaine d'août, M. Darvel fit de nombreuses visites dans la paroisse, soit aux Avaux, soit à Filliez. Il entrait dans les maisons, disant qu'il venait faire connaissance avec la famille, s'entretenir un moment avec les personnes âgées qui ne pouvaient plus, ou presque plus, fréquenter le culte public. Il s'informait aussi des enfants. Aux uns et aux autres il témoignait de la cordialité, une sincère affection chrétienne. Parfois il arrivait qu'on ne comprenait pas ses véritables intentions, son prédécesseur n'ayant pas habitué les ouailles à une confiance des plus intimes. Celui-ci se bornait, par exemple, lorsqu'il venait à Filliez, à demander au régent s'il y avait des malades dans la commune. Les Genêts étaient trop loin et trop haut perchés pour qu'il s'y rendit, à moins d'un cas de mort, et même, en hiver, s'abstenait-il de s'y présenter.

En voyant M. Darvel les saluer et s'informer de leur santé, les gens de Filliez paraissaient étonnés.

— Monsieur le pasteur fait une promenade pour se distraire ? lui disaient-ils ; il vous faut entrer. C'est bien sûr que c'est *ennuyant* de rester toujours à la maison, surtout quand il fait beau temps. Et madame la mère se porte bien ?

— Oui, je vous remercie.

— Tant mieux, tant mieux. Mais c'est trop loin pour qu'elle puisse venir par ici ? On aimerait pourtant bien la voir. On dit que c'est une si bonne dame.

— En effet, ma mère ne pourrait pas m'accompagner à pied. Elle est âgée et a éprouvé bien de la fatigue dans sa vie.

— Parce que monsieur le père était déjà ministre en France ?

— Oui, dans une contrée où il fallait se donner beaucoup de peine.

— Alors, pourquoi ne pas planter là cette France et venir dans une bonne cure du canton de Vaud ? Mais vous devriez avoir un cheval et un cabriolet pour promener madame la mère et faire vos tournées dans la paroisse. Ça vous serait bien plus commode. N'y a-t-il pas une écurie et une *remise* à la cure ?

— Oui, mais je ne suis pas en position de tenir un cheval, et d'ailleurs je fais très bien mes courses à pied.

— Ah ! bac ! c'est pour rire que vous dites cela. L'état n'a-t-il pas bon moyen ? Dianstre ! on lui paye assez d'impôts de toutes sortes, pour qu'il donne un bon traitement aux ministres. Il faut réclamer. Mais entrez pour prendre un verre en passant. Que croyez-vous du temps, monsieur le pasteur ? Le baromètre baisse-t-il ?

— Je ne l'ai pas regardé aujourd'hui. Quant au temps, il me paraît bien établi au beau. Mais le temps présent est court, dit la Parole de Dieu, et il faut nous préparer pour l'éternité qui s'approche.

— Vous dites bien, monsieur le pasteur ; pas moins, il faut prendre les récoltes au bon moment, et semer le blé pendant que la terre va bien. Par les Avaux, ont-ils déjà commencé à semer ?

Entre dans les maisons, messenger du Dieu vivant. Le sol est dur, coriace. Il faudra labourer profond et casser bien des mottes, avant que la terre reçoive la semence divine et qu'elle produise quelques bons grains. Ne compte pas sur tes propres efforts, mais sur l'action puissante de l'Esprit de vie.

Cependant la visite de M. Darvel était parfois reçue avec bonheur dans plus d'une famille. C'était surtout le cas chez la jeune fille atteinte d'une maladie de langueur, et chez l'infortuné dont les jours se passaient dans l'isolement et la souffrance. Et aussi aux Genêts chez le père Mayor. M. Darvel était retourné deux fois dans ce hameau solitaire ; il avait fait bonne connaissance avec les deux habitants de la jolie maison. La même foi chrétienne animait leur vie et leur donnait les mêmes espérances pour le ciel.

M. Darvel était entré dans toutes les maisons des Genêts ; il avait pu s'entretenir avec Jean Gollet et lui donner de bons conseils, écoutés avec déférence, mais aussitôt oubliés. Sa mère s'y prenait mal avec lui ; au lieu de chercher à le ramener par la douceur à ses devoirs l'activité du travail, elle lui rendait la vie ennuyeuse dans la maison, par de continuels reproches sur sa conduite, assaisonnant le tout de mots piquants et de paraboles mordantes. Au lieu de rentrer dans la bonne voie, le garçon s'emportait et allait dépenser son argent dans les cabarets de Filliez ou des Avaux. Nancy lui laissait voir nettement qu'il perdait son temps à lui faire la cour, tant qu'il se conduirait de la

même manière ; et, au lieu de se rendre à ses bonnes raisons, il se *déviait* toujours plus. Évidemment cela finirait mal pour lui et pour sa mère. Mais nul n'y pouvait rien.

Dans la seconde quinzaine de septembre, M. Darvel monta aux Genêts, par une belle après-midi. Les bois étaient encore bien verts ; çà et là cependant, quelque hêtre planté en terre sèche, commençait à brunir sa feuille. La sève ne circulait plus entre l'écorce et le bois, et les rosées de la nuit devenaient froides ou trop abondantes. Encore deux ou trois semaines, et les feuillages suspendus au-dessus du sentier seraient brillants de pourpre et d'or. Les petits genêts sauvages qui croissent en abondance au bord des talus graveleux, montraient encore quelques fleurs tardives, d'un jaune pâle. Déjà les lièvres de la montagne broutaient leurs branches, qu'ils aiment beaucoup.

Ce jour-là, M. Darvel trouva le père Mayor et sa fille assez anxieux. La vue du vieillard avait encore diminué depuis un mois, et il fallait absolument se décider à essayer d'un traitement régulier à Lausanne. Que deviendrait Nancy en l'absence de son père ? Elle ne craignait point de rester seule dans la maison, mais cela ne se pouvait pas, pour toutes sortes de raisons. Où aller ? Ils n'avaient pas le moyen d'être placés, l'un à l'établissement ophthalmique, l'autre en pension à Lausanne. Et puis, que faire de la vache, de la chèvre et des autres bestioles ? Quel dommage que Nancy ne fût pas mariée ! Mais il ne fallait pas penser à cela, puisque nul garçon ne l'avait demandée, excepté ce vaurien de Jean Gollet. — M. Darvel se creusait la tête pour trouver une bonne solution à la difficulté, lorsque Nancy dit tout à coup :

— Il nous faut tâcher de vendre ou de louer la vache, demander aux Nicollet de recevoir chez eux la chèvre et le mouton, puis de soigner les poules matin et soir, et j'irai travailler chez M^{me} de Courpens comme couturière. Elle m'a demandé de lui procurer une fille qui sache bien raccommoder le linge, faire au besoin une robe, pendant que sa femme de chambre a un panaris à la main droite. Cela durera peut-être un mois ou six semaines, après quoi mon père reviendra de Lausanne, et je le rejoindrai ici. Mais il faut premièrement nous défaire de la vache. Qu'en penses-tu, père ?

— Oui, c'est une idée ; mais je regretterais la Blanchonne et aussi nos autres animaux.

— Eh bien, je resterai seule ici avec eux. Dieu me gardera. J'ai confiance en lui.

— Ma chère enfant, dit M. Darvel, nous ne devons jamais, de nous-mêmes, nous placer dans une situation dangereuse, si nous pouvons l'éviter. Il est bon d'avoir en Dieu une parfaite confiance ;

mais une jeune fille dans votre position, ne peut demeurer seule, surtout dans un lieu aussi solitaire que celui-ci. Laissez-moi y réfléchir un jour ou deux, et je viendrai vous dire ensuite ce que je pense. En attendant, je vais écrire dès aujourd'hui au directeur de l'Hospice, pour lui exposer le cas de votre père et demander son admission. Est-ce convenu ?

— Oui, monsieur, dit le père ; nous vous sommes bien obligés.

M. Darvel redescendit au village et raconta à sa mère ce qui se passait aux Genêts chez les Mayor. Comme elle avait une pièce de toile destinée à des chemises pour son fils, M^{me} Darvel dit que Nancy pourrait venir les faire à la cure, pendant que son père serait à Lausanne. C'était une bonne occasion dont il fallait profiter pour eux tous. L'argent du quartier échu étant venu, les 200 francs remboursés à Louis Walther, il restait suffisamment pour une bouche de plus. M^{me} Darvel voulait aussi faire tourner des draps de lit, qui s'usaient trop du même côté. Il y avait certainement de l'ouvrage pour six semaines. Nancy n'exigerait pas un prix trop élevé, puisque cet arrangement l'obligeait aussi. Ce point résolu, restait la question du bétail. À cet égard, Phébé fut consultée.

— Eh ben donc, c'est pas difficile. Nancy fera soigner ses poules par une voisine. Quant à la vache, il faudrait que M. Walther voulût l'acheter, et aussi la chèvre et le mouton. Qui sait même, comme il est si obligeant, s'il ne consentirait pas à prendre chez lui ces bêtes en pension, pour quelque temps. Il faut aller lui parler. — Maintenant, si la fille vient chez nous, mangera-t-elle avec moi ou avec madame et monsieur ? J'avoue que je préfère être libre dans ma cuisine, manger ma soupe sur une chaise ou debout vers la fenêtre, et le reste en allant et venant. Ça me prendrait du temps s'il me fallait faire un repas en règle, assise à table. Il me semble que Nancy peut bien manger à la chambre.

— Pourquoi pas ? dit M^{me} Darvel. Nous verrons à décider cela, qui a très peu d'importance. Mais peut-être ferais-tu bien, Edmond, d'aller chez M. Walther.

— J'irai ce soir, quand il sera de retour du labourage. Je vais d'abord écrire à Lausanne.

— Il y a aussi, dit Phébé, des papiers apportés par un homme de Filliez, qui est allé au cabaret en attendant le retour de monsieur. Je les ai mis sur la table à écrire.

Le soir venu, M. Darvel se rendit chez Louis Walther, qu'il trouva disposé, soit à acheter la vache et le mouton, soit à les prendre en pension pour le temps nécessaire. Quant à la chèvre, il n'en voulait pas dans son étable ; mais il pensait qu'il serait facile de la laisser dans

une maison du hameau.

La réponse de Lausanne étant arrivée le surlendemain avec une carte d'admission immédiate, M. Darvel retourna aux Genêts. Le père et la fille acceptèrent avec reconnaissance l'arrangement proposé, et il fut décidé que M. Darvel accompagnerait le père à Lausanne, aussitôt que celui-ci serait d'accord avec Louis Walther sur l'affaire du bétail. Cela prendrait plusieurs jours encore, pendant lesquels Nancy préparerait les vêtements et le linge de son père, et achèverait quelques petits travaux de campagne, autour de la maison.

CHAPITRE XIII

LA VACHE DU PÈRE MAYOR



Les parents de Louis Walther étaient morts à peu de distance l'un de l'autre, lorsque leur fils venait d'atteindre sa majorité. Il y avait de cela cinq ans. Une épidémie de fièvre pernicieuse emmena bien des personnes de la commune des Avaux, cette année-là. Louis avait une sœur aînée, alors déjà mariée à Choûtens, avec un des plus riches particuliers de ce grand village. Sa part à la fortune de la famille avait été fixée à quatre-vingt mille francs, par le testament du père et de la mère ; le reste, bien plus considérable encore, devint la propriété de Louis. Ils n'étaient que deux enfants. Au lieu de songer à se marier tout de suite, Louis Walther dut s'occuper des affaires de la commune, ayant été nommé secrétaire municipal d'abord, puis, à vingt-six ans, syndic ou maire. Chacun lui reconnaissait une fermeté de caractère bien remarquable à cet âge, et précieuse pour les fonctions difficiles de sa nouvelle charge. Sans rechercher la popularité, il savait être affable avec tous ses combourgeois, riches ou pauvres. Aussi l'aimait-on beaucoup aux Avaux. Sa position indépendante y faisait bien aussi quelque chose, car toute distinction, surtout celle de la fortune, flatte le campagnard encore plus que le citadin. Mais, parfois cette distinction, cette place à part des autres, n'excite pas moins l'envie et la jalousie, qu'il s'agisse de richesse matérielle ou de dons intellectuels, peu importe. Les passions mauvaises sont partout les mêmes. — Quoi qu'il en soit, Louis Walther était aimé et considéré aux Avaux. On trouvait seulement dommage qu'il ne s'adressât pas à quelque riche héritière des environs, pour en faire sa compagne. Quand on lui en parlait, il faisait la sourde oreille ou répondait : « Je vous remercie de votre intérêt amical, mais rien ne presse. Quand on se marie, il faut bien savoir ce qu'on fait, et dans ce moment je suis occupé d'autre

chose. Cela viendra probablement une fois, et alors je serai tout de suite décidé.» Sa sœur n'était pas fâchée qu'il ne se pressât pas, car elle lui gardait une cousine, jeune fille de dix-sept à dix-huit ans, orpheline et riche, qui vivait chez eux. Mais, avec des traits d'ailleurs agréables, cette Hélène Perthusy restait petite, au lieu de prendre une taille élancée. Elle aurait eu plutôt la disposition de se développer en largeur, comme les raves. La sœur de Louis Walther avait beau lui acheter des bottines à hauts talons, et lui poser sur la tête un semblant de chapeau pointu à fond élevé, rien n'y faisait. Hélène Perthusy était toujours la petite Hélène.

— En vérité, lui disait sa cousine, je ne sais pas à quoi tu penses : quand veux-tu donc grandir ?

— Je fais ce que je peux pour cela, lui répondait la brave fillette. Est-ce que je n'ai pas bon appétit ?

— Oui, tu manges bien assez, trop peut-être. C'est ce qui te fait grossir au lieu de t'allonger. Il ne faut pas avoir peur de te serrer un peu la taille, et de t'étirer les bras. Jamais tu ne te maries, si tu ne grandis pas davantage.

— Eh bien, tant pis. Je n'en serai peut-être pas plus malheureuse pour tout cela. Il y a bien des femmes mariées qui voudraient maintenant être de vieilles filles, au lieu d'avoir un gros ménage à diriger, un mari grognon ou buveur, et des enfants qui lui font des chagrins.

Ainsi qu'on le voit, cette petite Hélène ne manquait ni de moyens ni de bon sens. Quant à Louis Walther, il en avait certainement beaucoup, avec un cœur droit, de la bonté naturelle et une sorte d'initiative charitable dont peu de campagnards sont doués au même point. Son défaut était d'être sujet à des emportements passagers, lorsque les choses, chez lui ou dans la commune, ne marchaient pas comme il l'entendait ; puis, il avait aussi un sentiment de fierté, qui le poussait à se raidir dans son opinion, lorsqu'il était trop vivement contrarié. Au point de vue religieux, il admettait le christianisme comme la seule religion vraie, la seule digne de Dieu, et il prenait l'Évangile pour la règle suprême de tout homme qui désire vivre en paix et garder ses pas de chute. De telles individualités sont rares partout : le village des Awaux en possédait une, dont il pouvait être fier à bien des égards.

Ainsi qu'il l'avait promis à M. Darvel, Louis Walther monta aux Genêts le lendemain du jour où il avait été question qu'il achetât la vache du père Mayor, ou qu'il la louât pour quelque temps. Il connaissait bien le hameau, mais il n'avait jamais été chez Nancy, et ne l'avait jamais vue de près, bien qu'il l'eût rencontrée plusieurs fois dans la rue sans lui parler. Il savait que c'était une fille dont on disait du bien, d'un bel extérieur, une vaillante cueilleuse de fraises, mais c'était là

tout. En arrivant près de la maison Gollet, il rencontra Jean, une fourche de fer à la main, allant étendre du fumier au champ. Ils étaient à peu près du même âge et se tutoyaient.

— Eh ! quel miracle ! dit Jean. C'est vraiment la première fois que je te vois dans nos parages. Où t'en vas-tu comme ça ?

— Chez un de tes voisins : là, dit-il en montrant la maison.

— Chez Mayor ?

— Oui.

— Est-ce qu'il te doit de l'argent, par hasard ?

— Non.

— Que diantre vas-tu faire chez lui ?

— Une commission.

— On ne passe pas comme ça sans prendre un verre. Entre.

— Je te remercie : je n'ai ni faim ni soif.

— Qu'est-ce que ça fait ? entre toujours ; tu prendras bien un verre en passant.

— Non, merci ; je ne compte pas m'arrêter, car je veux aller semer du froment après midi. Tu sèmes aussi ?

— Oui, il faut bien *s'escommacher* à gratter la terre, si l'on veut ne pas périr de faim.

— Eh bien, au revoir !

— Dis-moi un peu : cette commission que tu vas faire, est-elle pour le père ou pour la fille ?

— Peu t'importe.

— Peu m'importe ! Sais-tu, ami Walther, que cela peut m'importer beaucoup ? On doit savoir aux Avaux, et si tu ne le sais pas je te l'apprends, que Nancy Mayor ne m'est pas indifférente. Je suis bien aise de te le dire, ici où nous ne sommes que nous deux. En qualité de voisin, je la connais depuis sa naissance.

— Je t'en félicite. On dit que c'est une aimable fille. Moi, je ne la connais pas du tout, et ce n'est pas d'elle dont il est question dans ce que je vais dire à son père.

— À la bonne heure. Touche-là, et le secret sur ce que je t'ai dit. Tu comprends que je dois veiller à mes intérêts ?

— Parfaitement. Mais tu ferais bien de ne plus te griser comme le dimanche de l'installation du pasteur. Je t'ai vu traverser le village dans un bel état. Comment peux-tu boire au point d'être relevé par les passants ?

— Je n'avais pourtant pas bu autant de Champagne que vous autres messieurs. À peine si Kobez a pu m'en faire goûter un doigt, resté au fond d'une bouteille. Ce jour-là, aucun de vous n'avait de reproches à m'adresser.

— Aucun de nous, cependant, n'avait pris du vin plus que de raison.

— Je n'ai pas compté les verres. Il est possible, au reste, que vous le portiez mieux que moi.

— Allons, Jean, je vois très bien une chose : tu ne veux pas te corriger, puisque tu ne reconnais pas ton tort. N'en parlons donc plus. Adieu.

Sur ce dernier mot de Louis Walther, les deux garçons se séparèrent.

Voyant arriver l'étranger, le beau coq de Nancy fit entendre un joyeux kikeriki, après avoir réuni autour de lui ses poules. Évidemment les visiteurs étaient rares dans cette maison, et les animaux domestiques peu accoutumés aux nouveaux visages.

Nancy était à la fontaine, occupée à savonner du linge. Elle s'empressa d'accourir, essuyant ses mains à son tablier, et ses bras sur lesquels elle redescendit les manches relevées. Fraîche comme une églantine de la montagne, elle s'avança pour répondre à la salutation de Louis Walther et le prier d'entrer.

— Je viens, dit-il, de la part de M. le pasteur Darvel, pour une vache qui est à vendre ou à louer.

— Oui, monsieur. Veuillez entrer ; vous parlerez de cela avec mon père. Vous savez peut-être qu'il doit aller à Lausanne, pour ses yeux dont la vue s'affaiblit. Mais veuillez entrer, je vous prie.

— Je vous suivrai.

Nancy ouvrit la porte de la cuisine, où son père s'occupait à égrener des haricots dans un panier qu'il tenait entre ses genoux.

— Ne vous levez pas, monsieur Mayor, dit Louis Walther. Je suis bien peiné d'apprendre que vous souffrez des yeux. Un séjour à Lausanne et de bons soins aideront à la guérison. — M. Darvel m'a parlé de vos intentions au sujet de votre bétail, et je suis venu pour vous entendre à ce sujet. Si la vache me convient, je l'achèterai volontiers ; si vous préférez la reprendre à votre retour, je vous la rendrai. Mais je désire préalablement la voir.

— Nous irons à l'écurie dans un moment ; il te faudrait, Nancy, offrir quelque chose à boire à M. Walther.

— Merci ; je n'ai besoin de rien. Il fait bon marcher, et je n'ai pas eu trop chaud en montant.

— Ça ne fait rien ; vous ne refuserez pas à ma fille un verre d'eau fraîche avec un peu d'eau de cerises. Pour du vin, nous n'en avons pas.

Nancy revint bientôt de la fontaine avec une carafe ruisselante de fraîcheur. L'eau de cerises, le sucre et deux verres furent placés en un clin d'œil sur une petite table, entre les deux hommes.

Louis Walther comprit qu'il désobligerait le père Mayor s'il refusait

ce qu'on lui offrait si gracieusement. Il tendit son verre à Nancy, et se servit d'eau de cerises très modérément. Nancy prépara aussi un verre à son père, qui se mit à causer de sa vache avec leur hôte, pendant qu'ils prenaient leur boisson rafraîchissante.

Un quart d'heure après, ils se rendirent les trois à l'étable, Louis examinant la bête en connaisseur, et le père lui faisant des caresses avec une main, sans presque la voir, car l'endroit était sombre. Nancy ne disait rien.

— C'est une bonne et jolie vache, dit Louis : elle a quatre ans. C'est vous qui l'avez élevée ?

— Oui.

— Quel prix en demandez-vous ?

— Elle doit le veau pour le 20 février et donne encore huit pots de lait par jour, dit le père. Je pense qu'elle vaut 480 francs.

— Et le mouton ?

— Nous pouvons mettre le mouton et la chèvre en pension chez nos voisins Nicollet, dit Nancy. Cela s'est arrangé hier. Ils auraient bien pris aussi la vache, mais ils n'ont pas assez de fourrage.

— Très bien ; cela m'arrange encore mieux que de m'en charger. Mais 480 francs n'est pas le prix de cette vache, du moins pas à mon avis.

— On nous a pourtant assuré qu'elle vaut cela, reprit le père. Combien faudrait-il en ôter, monsieur Walther ?

— Combien pensez-vous, mademoiselle ? dit Louis en s'adressant à Nancy, et souriant d'un air un peu malicieux.

— Je ne puis pas trancher une question pareille, répondit-elle ; mon père décidera. Mais si vous rendez la vache dans un mois, par exemple, ce sera à quelle condition ?

— Voici ce que je vous propose, dit Louis, cette fois avec la franchise qui lui était habituelle : d'abord, la bête vaut plus de 480 francs. Si je la garde, je vous la payerai 520, et j'y trouverai encore mon compte ; si je dois vous la rendre, je vous payerai la moitié de la valeur du lait qu'elle donnera. Cela vous convient-il ? Il y a longtemps, sans doute, que vous n'avez ni vendu ni acheté de bétail, et je vois que vous n'êtes pas au courant des prix.

— Heureusement que vous êtes un honnête homme, dit le père. Tu vois, Nancy, comme nous aurions pu être trompés par un autre acheteur. Je vous remercie, monsieur Walther. Emmenez la vache ; vous réglerez pour le prix comme il vous conviendra ; je me fie à vous, soit que la Blanchonne reste dans votre écurie, soit qu'elle revienne dans celle-ci.

— Et vous, mademoiselle, vous en rapportez-vous aussi à moi ?

Nancy ne répondit pas ; une larme perlait dans ses yeux limpides.

— La prenez-vous déjà aujourd'hui ? demandât-elle d'une voix émue.

— Oui, si cela vous convient. Je n'aurai pas besoin de revenir. Monsieur Mayor, voici 50 francs à compte.

— Ce n'est pas nécessaire ; nous réglerons à mon retour.

— Non, ce sont des arrhes ; prenez-les.

— Donnez-les à ma fille ; c'est elle qui tient la bourse, et qui, je dois le dire, la remplit plus souvent que moi.

Louis compta les pièces d'or dans la main de Nancy, puis il demanda si l'on pouvait lui prêter une corde pour la passer aux cornes de la vache.

Quand ce fut fait, la Blanchonne sortit à la rue ; Louis Walther serra la main au père Mayor et lui souhaita une prompte guérison de ses yeux.

— Allons, Blanchonne, viens avec moi, dit-il ; tu ne seras pas malheureuse aux Avaux.

Nancy fit quelques pas derrière la vache pour s'assurer qu'elle suivrait bien son nouveau maître. Quand elle fut au milieu du pré, Louis s'arrêta.

— Ne venez pas plus loin, lui dit-il ; ce n'est pas nécessaire. Mais je voudrais aussi vous serrer la main, si vous le permettez ?

— De bien bon cœur, répondit-elle.

Et, s'approchant de Louis Walther, elle lui tendit sa main droite avec la plus entière confiance ; car elle avait le sentiment qu'elle et son père venaient de faire la connaissance d'un honnête homme, incapable de les tromper.

Du champ où il travaillait, Jean Gollet vit distinctement cette poignée de main donnée de part et d'autre, et la vache suivant Louis Walther dans le sentier, sans la moindre hésitation. Cela lui fit faire toutes sortes de réflexions plus ou moins désagréables.

CHAPITRE XIV

JEAN-CÉLESTIN ERICK



ien que M. Darvel eût visité déjà bien des familles, surtout au village des Avaux, il était fort loin encore de connaître individuellement tous ses paroissiens. Il n'y avait, au reste, pas plus de deux mois qu'il était en fonctions. Pour faire une visite pastorale dans toutes les maisons, il faudrait au moins une année, et y mettre une certaine activité. C'est là un des côtés fâcheux des églises nationales. Le pasteur est officiellement le conducteur spirituel de tous, et, de fait, il ne peut l'être que d'un petit nombre. Malheur à celui qui, acceptant un tel poste, se borne à attendre qu'on vienne le demander, au lieu de s'enquérir lui-même des besoins des âmes qui lui sont confiées. Dans toute paroisse, il y a des brebis égarées qu'il faut aller chercher par les montagnes ou dans les lieux déserts. et tâcher de les ramener au bercail, fallût-il même les rapporter sur ses épaules. Mais le pasteur officiel ne peut suffire à tout; la moisson est trop grande pour un seul ouvrier; la tâche au-dessus de ses forces. — Dans les églises libres, c'est à peu près la même chose, parce que le champ de l'évangélisation s'étend bien au delà des limites du troupeau. Maintenant que la loi nouvelle de l'état civil a ôté aux pasteurs nationaux la tenue des registres de naissance, de baptême, de mariage et de décès, ils auront plus de temps pour s'occuper de leurs paroissiens. Ce sera un bien, dans un certain sens, et peut-être un acheminement à la séparation complète du civil et du religieux. Mais qui nous garantira que les charges des pasteurs ne seront pas augmentées d'une autre manière? Les états sont habiles en fait de combinaisons relatives à leurs administrés.

Pendant que Louis Walther allait s'entendre avec le père Mayor pour la vache de celui-ci, M. Darvel recevait la visite d'un homme qu'il avait rencontré plusieurs fois dans la rue, mais sans le connaître,

et chez lequel il n'était pas encore entré. Cet homme, du reste, n'avait jamais paru au culte public. M. Darvel avait seulement remarqué un jour son enseigne, sur la maison qu'il habitait : *Jean-Célestin Erick, horloger*. Étranger au village, M. Erick s'y était établi comme rhabilleur de montres, nettoyeur de pendules et pour faire, en général, tous les ouvrages de son métier. Il travaillait aussi pour une maison d'horlogerie. Marié et père de famille, il pouvait avoir environ trente-quatre ans.

Portant la tête haute, le regard assuré, la parole nette, l'horloger dit qu'il venait pour l'inscription d'un enfant qui lui était né la veille, — une fille. M. Darvel le fit entrer, lui offrit une chaise et l'engagea à s'asseoir, pendant qu'il écrivait le nom de l'enfant et ceux du père et de la mère.

— Merci, monsieur, répondit l'homme ; ne faites pas attention ; je puis très bien rester debout, car je travaille toujours assis.

— Quel nom donnez-vous à votre enfant ?

— *Madeleine* ; c'est un nom de pécheresse, au dire de la légende, mais cela nous est égal. Je m'appelle Jean-Célestin Erick, de la commune des *Plantins*, canton de Neuchâtel ; ma femme, Susanne Erick, née Crosset.

L'inscription étant faite, M. Darvel la présenta au père, pour que celui-ci vît si les noms étaient écrits régulièrement. Erick dit qu'oui ; puis il ajouta d'un air dédaigneux :

— La page destinée à l'inscription du baptême restera en blanc. Je ne fais pas baptiser mes enfants.

— Vous avez toute liberté à cet égard, dit le pasteur. Êtes-vous peut-être membre d'une église baptiste ?

— Oh ! pour ça non ! fit l'horloger, haussant les épaules : ni baptiste, ni pédobaptiste⁶, ni quoi que ce soit en fait de superstition religieuse. Je suis un homme libre à l'égard de tout ce qu'on fait croire au peuple sur l'âme et la destinée future.

M. Darvel, toujours sa plume à la main, regardait en silence celui qui tenait un pareil langage, et il allait essayer de lui dire un mot sérieux, lorsque l'horloger ajouta, avec un sourire de satisfaction :

— Oui, monsieur ; c'est bien comme vous pensez : je n'admets pas plus le christianisme que le mahométisme, le bouddhisme et tout ce que vous voudrez.

— Cette conviction, ou plutôt cette absence de convictions, vous rend-elle heureux ? demanda M. Darvel.

— Pourquoi pas ? tout aussi heureux que si j'étais assez imbécile

6 - [NdÉ] Ceux, comme les catholiques, anglicains et luthériens, qui baptisent les enfants avant l'âge de la raison.

pour....

— Permettez, monsieur Erick, interrompt M. Darvel sans se fâcher ; vous n'avez pourtant pas l'intention de me dire des grossièretés chez moi ?

— Des grossièretés ! quelles grossièretés ! Nous causons ; voilà tout.

— Vous me dites que je suis un imbécile, tandis que je vous parle comme à un homme raisonnable : mais passons. Votre femme a-t-elle la même croyance ou non-croyance que vous ?

— Certainement ; nous avons les mêmes idées.

— Vous aurez soin de les inculquer à vos enfants, à mesure qu'ils grandiront.

— Nous n'y manquerons pas, soyez tranquille.

— Ainsi, vous leur direz que le commandement de Dieu : « Honore ton père et ta mère, » est fait pour des imbéciles seulement, et non pour des créatures intelligentes et responsables. De même pour tous les autres préceptes moraux, soit de l'Ancien soit du Nouveau Testament ?

— Le commandement dont vous parlez est dans la nature, dans le cœur humain ; il n'a rien à faire avec la croyance chrétienne.

— Il est dans la Bible, monsieur Erick, et, rejetant l'autorité morale et religieuse de la Bible, vous n'avez pas le droit d'imposer ce commandement à vos enfants. Est-ce aussi la nature qui vous commande d'aimer Dieu de tout votre cœur et votre prochain comme vous-même ?

— Mais, monsieur, vous me placez sur un terrain où je refuse de marcher. Je ne crois, ni en Dieu, ni surtout pas en Jésus-Christ.

— Je le vois, hélas ! trop bien ; mais alors en qui, en *quoi* plutôt, croyez-vous ? car un homme croit toujours en quelque chose ou à quelque chose ; il ne peut se passer de foi.

— Je crois, — oui, je crois à ce qui est, à ce que je vois, à ce que je comprends, à ce qui me tombe sous les sens, à ce qui s'accorde avec ma raison. Dieu, le Christ, le diable, l'âme, la vie future, heureuse ou malheureuse, les esprits, etc., je tiens tout cela pour néant et superstition.

— Votre enfant, dont nous avons inscrit le nom il y a un moment, n'est donc à vos yeux qu'un simple animal ?

— Oui, monsieur, une *petite bête*, rien de plus.

— Monsieur Erick, vous me donnez une haute idée de la nature humaine ! Au reste, quand on nie Dieu, il faut nécessairement tout nier. Si j'avais le malheur de penser comme vous, ou plutôt comme vous vous efforcez de penser, je n'aurais pas une minute de tranquillité d'esprit et de paix intérieure.

— Et pourquoi, je vous prie ? vous voyez bien que j'en ai, de la tranquillité d'esprit.

— Non, monsieur, vous n'en avez pas ; ce que vous prenez pour de la tranquillité et de la paix n'est qu'une tromperie de votre cœur incrédule. Vous parlez de tranquillité d'*esprit* ; mais, sans Dieu dans l'univers, vous n'avez aucun souffle de vie de l'esprit, vous n'êtes que de la matière. Si je croyais cela, je préférerais n'être pas né.

— Et qui vous dit que je sois si content d'être au monde ?

— Ah ! vous en convenez : la vie est donc aussi pour vous un combat, une charge, une souffrance. Et savez-vous pourquoi ? Parce que votre être moral n'est pas dans l'ordre ; parce que vous êtes, comme moi et comme tout homme, un révolté contre le Créateur, votre Père céleste ; en un mot, un *pécheur*. Niez tout ce que vous voudrez, ne croyez qu'à la force de la matière, rejetez la Bible et tout ce qu'elle enseigne, vous ne parviendrez pas à arracher de votre cœur l'aiguillon du péché, qui vous blesse douloureusement. Pourquoi, puisque vous êtes un honnête homme, ne faites-vous pas toujours uniquement ce que votre conscience approuve ? Pourquoi désobéissez-vous à la loi morale qui est au-dedans de vous ? C'est que, par vous-même, vous êtes impuissant à détruire le mal dont vous souffrez. Je fais appel à votre conscience, monsieur Erick : vous approuve-t-elle en tout et partout ?

— Vous sortez de la question, monsieur le pasteur. Nous avons parlé des superstitions religieuses qu'on enseigne aux peuples.

— Mais moi je vous parle de Dieu et de la conscience ; je vous parle du bien et du mal.

— Si je pouvais croire en Dieu, tout serait dit ; ma raison me dit qu'il n'y a point de Dieu.

— Non pas votre raison, mon cher monsieur, mais votre orgueil naturel, et ce que la Bible appelle une folie : « L'insensé a dit en son cœur : il n'y a point de Dieu. » Et Jésus a ajouté : « Comment pouvez-vous croire, puisque vous cherchez la gloire qui vient des hommes et non celle qui vient de Dieu seul ? »

— Jésus-Christ, lui aussi, s'est fameusement trompé.

— En quoi ? je vous prie.

— Eh oui ! au lieu de se laisser crucifier, ne devait-il pas pousser le peuple à chasser toutes ces canailles de pharisiens, cette hiérarchie de prêtres fanatiques, et établir un état démocratique en conformité avec ses enseignements ? À quoi sa mort pouvait-elle être utile ?

— J'espère que vous le comprendrez un jour, monsieur Erick. Lorsque Jésus-Christ sera devenu pour vous ce qu'il est pour tout pécheur repentant qui met en lui sa confiance, vous le bénirez de ce

qu'il a donné sa vie de cette manière. — Pour aujourd'hui, nous avons assez discuté. Je ne vous connaissais pas, et vous avez bien fait de me parler avec franchise. Il me sera plus facile de prier pour que Dieu vous éclaire et vous rende vraiment heureux.

Ayant terminé l'entretien de cette manière, M. Darvel tendit la main à son paroissien, et serra la sienne. Il ne s'était pas attendu à trouver dans le village une incrédulité aussi nette et aussi prononcée ; mais, tout en la déplorant, il se dit qu'un homme de cette trempe était peut-être, au fond, plus accessible à l'Évangile que les indifférents dont il est impossible de rien obtenir en fait de convictions.

Triste et abattu à la pensée de tout ce qu'il avait à faire, il se dirigea du côté de la maison du vieux malade atteint d'un ulcère au visage. Depuis une semaine il ne l'avait pas visité.

À sa porte, il trouva le pasteur de l'église libre de Choûtens, M. Albert Emmerlin, un de ses anciens condisciples à l'académie, lequel venait aussi visiter le vieillard. On leur dit qu'il était mort dans la nuit. Une hémorragie subite l'avait enfin délivré du supplice qu'il subissait depuis si longtemps. — Les deux pasteurs obtinrent quelques détails consolants sur les dispositions intérieures de ce nouveau Lazare ; puis M. Darvel engagea M. Emmerlin à venir se reposer un moment à la cure, ce qui fut accepté de grand cœur. Ils passèrent là une bonne heure à causer de leurs années d'étudiants et de leur tâche actuelle. M. Darvel promit d'aller voir M. Emmerlin à Choûtens et de renouer ainsi des relations qui pouvaient leur être utiles et agréables. M. Emmerlin était marié depuis huit ans ; sa femme ne pouvait guère l'accompagner dans ses nombreuses courses pastorales, car elle avait de jeunes enfants à élever. N'ayant pas de centre principal, l'église libre se recrutait dans les villages de la contrée, un peu ci, un peu là. C'était, pour M. Emmerlin, un poste d'évangéliste plutôt que de pasteur proprement dit.

CHAPITRE XV

DEUX JEUNES GENS SAGES



Les événements racontés dans les deux chapitres précédents avaient eu lieu un jeudi. L'enterrement du vieillard fut fixé au samedi, et le départ du père Mayor pour Lausanne, au lundi suivant. Nancy avait encore bien des choses à mettre en ordre chez elle avant de quitter la maison ; elle s'en occupa d'une manière active, aidée en cela par un des Nicollet, vieux cousin demeurant dans le voisinage des Mayor. Il fallait arracher le reste des pommes de terre et les apporter dans la cave, cueillir quelques fruits d'automne, enfin, ne rien laisser qui ne fût à sa place autour de l'habitation. On décida que les poules resteraient et seraient soignées par la femme Nicollet, laquelle viendrait coucher chaque soir dans la chambre de Nancy. Avant de partir, le matin, elle ouvrirait aux bestioles et leur donnerait du grain. La nuit venue, elle fermerait le guichet du poulailler. Il avait été un peu question de descendre ces poules à la cure, au grand plaisir de Phébé qui s'était réjouie d'avoir des œufs tout frais pour ses maîtres ; mais, vu la saison déjà un peu avancée, Nancy trouva préférable de ne pas les amener au village. Elles commençaient d'ailleurs à se déplumer.

— Puisqu'on n'amène pas les poules de Nancy chez nous, dit Phébé à M^{me} Darvel, il faut que monsieur m'autorise à en acheter une demi-douzaine avec un joli coq. Nous pouvons très bien les nourrir des débris de la cuisine, d'un peu de son et de légume. Une mesure d'avoine, de temps en temps, n'est pas une affaire. On aurait au moins des œufs pondus le jour même, tandis que ceux qu'on achète au village sont souvent vieux de plus d'une semaine. Peut-être que Nancy nous vendrait la moitié de ses poules : à douze, elle en a trop.

M^{me} Darvel approuva beaucoup l'idée de la domestique.

Le lendemain, chose qu'on n'avait pas encore vue au village des

Avaux, un grand chariot surmonté de cages remplies de jeunes poulettes, s'arrêta précisément devant la cure. Ces volailles venaient de France et étaient à vendre. Phébé en choisit six et un coq, ce dernier tout noir. Ses compagnes étaient de couleurs variées, mais ayant toutes des chaperons huppés. Malheureusement ces poules ne faisaient pas encore des œufs, mais le marchand assura que la ponte ne tarderait pas au delà de quelques semaines.

À l'enterrement de Ritché, le culte mortuaire fut fait par les deux pasteurs qui l'avaient visité. M. Darvel se chargea de la lecture de la Bible et d'une allocution aux parents ; M. Emmerlin, de la prière dans la maison et de quelques mots sur le cimetière.

Le dimanche, Nancy ne vint pas au culte à Filliez. Elle avait trop de choses qui la retenaient au logis, et elle était d'ailleurs bien aise de rester avec son père, ce jour-là. Dans la matinée, Jean Gollet se présenta chez eux. En qualité de voisin, il se permettait de fréquentes visites et entrait même parfois sans heurter, bien que Nancy l'eût averti que cela n'était pas convenable. Il vint donc, demandant s'il était permis d'entrer, et ouvrant presque en même temps la porte. Nancy lisait un chapitre de la Bible à son père. Elle s'interrompit un instant, indiqua du doigt une chaise au visiteur et reprit sa lecture, absolument comme si Jean Gollet n'eût pas été là. Puis, quand elle eut fini de lire, elle arrangea le feu et se tint debout, attendant ce que voulait son poursuivant.

— J'ai appris par Nicollet, dit-il au père, que vous allez demain à Lausanne pour vos yeux, et je suis venu vous offrir mes services pendant votre absence. Vous savez combien je m'intéresse à vous et à Nancy.

— Je te remercie, répondit Mayor. Nos ouvrages sont terminés ; la cousine Nicollet viendra soigner les poules et coucher ici ; de jour, la maison restera fermée.

— Et Nancy, où va-t-elle ?

— Je vais travailler à la cure, pendant que mon père sera à Lausanne.

— À la cure ? C'est bien dommage ; je croyais que tu serais restée ici.

— Oui, seule, n'est-ce pas ? Je te remercie.

— Nous t'aurions bien gardée, ma mère et moi.

— Je n'en doute pas ; mais M^{me} Darvel a de l'ouvrage de couture et j'ai accepté.

— Est-ce que j'oserai te faire une visite ou deux à la cure ?

— Non. Je t'ai dit depuis longtemps que nous ne nous convenons pas. Pourquoi me le fais-tu répéter encore ici, devant mon père ? Tu

sais fort bien que je ne t'ai jamais rien promis. Si tu avais voulu te corriger, renoncer à ton horrible ivrognerie, on aurait pu voir ; tel que tu as préféré rester, tel que tu te montres encore si souvent, surtout le dimanche, il m'est absolument impossible de t'écouter. Jamais je n'épouserai un garçon qui boit, eût-il des millions à m'offrir.

— Une fois mariés, tu me corrigerais.

— Oui, comme cela se voit tous les jours, n'est-ce pas ? Comme, par exemple, Jeannette Cluz a corrigé son mari ? Et tant d'autres ! Non, vois-tu, Jean, il n'y a qu'une chose qui puisse te faire renoncer à la boisson : c'est quand tu comprendras, quand tu sentiras que tu pêches contre Dieu en t'enivrant. Quand tu te verras devant lui comme un malheureux qui l'offense et qui perd son corps et son âme, alors il est possible que tu aies la force de changer. Jusque-là, toutes tes belles paroles ne signifient rien. Maintenant tu vas retourner chez vous. Nous n'avons plus qu'aujourd'hui, mon père et moi, pour être un peu ensemble.

Jean se leva, poussa un gros soupir et se disposait à sortir, lorsque, se ravisant, il dit tout à coup :

— A propos, vous avez vendu votre vache au syndic des Avaux ?

— Nous ne savons pas encore si elle est vendue, dit Nancy.

— Il l'a pourtant emmenée jeudi ?

— Qu'est-ce que ça fait ? Il nous la ramènera peut-être quand nous serons de retour.

— Je l'aurais bien prise en pension, si vous m'en aviez parlé ; mais vous avez préféré la remettre à un homme riche qui en retirera du profit. Au reste, cela ne me regarde pas. Que faites-vous de la chèvre et du mouton ?

— Ils sont déjà chez Nicollet.

— Allons, tant mieux. Je vois que vous ne vous souciez pas de moi pour quoi que ce soit. Cela ne m'empêchera pas de penser à toi, Nancy, et de t'aimer quand même.

— Adieu, Jean. Pense à ce que je t'ai dit ; cela vaudra beaucoup mieux.

Lorsque le poursuivant fut parti, le père dit à sa fille :

— Tu es donc bien décidée à refuser toutes ses avances ? Ce serait pourtant commode de t'établir si près d'ici, et même de rester chez nous. Quel dommage que ce garçon se soit comme ça mis à boire.

— C'est surtout triste pour lui et sa mère. Lors même qu'il n'aurait pas eu cet horrible vice, — car c'est un vice et non pas seulement un défaut, — je ne crois pas que j'eusse pu m'attacher à lui. Il n'est pas travailleur et manque de caractère. C'est un *bon enfant*, comme on dit, mais sans énergie. Le vin l'a déjà ramolli.

Nancy espérait bien n'avoir plus de visites dans la journée ; toutefois il lui en vint encore une, sur laquelle ni son père ni elle n'avaient compté.

Vers deux heures de l'après-midi, Louis Walther arriva, rasé de frais, en tenue simple, mais propre et de bon goût pour un garçon de village. Chapeau de paille blanche avec large ruban noir, paletot brun et pantalon clair, chaîne d'argent à gros anneaux se balançant sur le gilet, tout son extérieur avait quelque chose de soigné, de bien ordonné, qui faisait contraste avec les vêtements et la tournure de Jean Gollet. Et pourtant celui-ci était certainement plus joli garçon que l'autre, eu égard à l'ensemble des traits du visage.

Louis Walther s'excusa de prendre quelques instants au père Mayor et à sa fille, dans le jour qui précédait leur départ. Mais il avait, dit-il, pensé leur faire plaisir en venant leur dire qu'il était bien content de la vache. Puis il rapportait la corde prêtée. Enfin, il avait une grande faveur à leur demander.

— Nous ne sommes guère bien placés pour vous être utiles, dit Nancy ; mais si nous pouvons vous rendre quelque service, nous le ferons certainement avec plaisir.

— Je vous en suis bien reconnaissant, répondit Louis. Je vais donc m'expliquer ; et si je suis présomptueux, peut-être même téméraire, vous me le pardonnerez. — Depuis jeudi dernier, c'est-à-dire depuis ma première visite ici, j'ai été constamment préoccupé d'une pensée, celle de faire plus ample connaissance avec vous, mademoiselle, si vous voulez bien me le permettre. Cette permission, je viens la demander comme une immense faveur. Si vous n'avez d'engagement avec personne, je serai assez hardi pour me présenter d'une manière positive, lorsque vous me connaîtrez et que j'aurai pu gagner votre confiance. J'ai le bon espoir que nos caractères se conviendraient mutuellement ; mais cependant il faut se bien connaître. La vie à deux, jusqu'à la mort, est une chose trop sérieuse pour la traiter avec précipitation, je ne dis pas même avec légèreté. — J'ai vingt-sept ans et demi, une position indépendante, le désir de rendre ma femme heureuse. Voilà ce que je pourrais offrir à la personne qui consentirait à devenir ma compagne.

— Je suis bien étonné de ce que je viens d'entendre, dit le père Mayor. Certes, je ne m'y attendais guère, dans ma position de vieillard menacé d'une terrible infirmité et n'ayant pour ma fille et pour moi qu'un très petit avoir, comparé au vôtre. Dans aucun cas, je n'imposerai ma volonté à ma fille. Elle vous répondra elle-même. Je puis toutefois vous dire qu'à ma connaissance, elle n'a contracté aucun engagement. Elle est recherchée par quelqu'un qu'elle a refusé

aujourd'hui même. Nancy, tu es donc libre de répondre à M. Walther comme tu le jugeras à propos.

À la place de Nancy Mayor, plus d'une jeune fille eût été bien embarrassée, ou terriblement heureuse.

Car ce n'était pas peu de chose que de voir un garçon tel que Louis Walther se déclarer aussi franchement et aussi sagement, dans une position de fortune si différente de la sienne. La *filles aux fraises*, comme on l'appelait aux Avaux, devenir un jour la femme du syndic, — avoir une bonne maison, des domestiques, un troupeau de gros bétail, tout ce qui constitue la richesse au village ; — avoir pour mari un homme bon, intelligent, d'un caractère élevé, d'une réputation sans tache et d'ailleurs bien fait de sa personne, — il y avait là de quoi faire tourner la tête à bien des jeunes filles de vingt ans, et par conséquent à les faire balbutier, au lieu de donner une réponse nette et catégorique.

Nancy, je dois le dire à sa louange, fut assez forte pour ne point perdre sa présence d'esprit. Au reste, son caractère était certainement à la hauteur de celui de Louis Walther. Elle lui dit donc :

— Monsieur Walther, comme mon père, je suis dans le plus grand étonnement de ce que vous venez de nous dire. Excusez-moi si je ne sais pas vous répondre comme il le faudrait. D'abord, je suis très touchée de l'honneur que vous me faites. Vous avez une position élevée dans votre commune ; moi je suis une fille presque sans fortune, ayant mon père à soigner et une bonne partie de notre pain à gagner par mon travail. Entre vous et moi, sur ce point, la différence est déjà bien grande. Mais ce n'est pas à mes yeux le point essentiel. Comme vous le dites, il faut se connaître avant de prendre un engagement duquel dépend le bonheur ou le malheur de toute la vie ; il faut pouvoir se comprendre, et, je le dis sans détour, il faut pouvoir s'aimer. Puisque mon père m'y autorise, je consens à recevoir vos visites, mais seulement lorsque nous serons de retour ici. À la cure, où je vais aller passer quelque temps, ces visites ne pourraient avoir lieu. Ce sera donc ici que nous nous reverrons, s'il plaît à Dieu.

Telle fut la réponse de Nancy à l'ouverture de Louis Walther. Ce dernier objecta que pourtant il lui semblait qu'il pourrait bien aller la voir deux ou trois fois à la cure, sans compromettre personne ; elle persista dans un refus positif.

— Tout ce que je puis vous accorder, dit-elle avec un charmant sourire et la rougeur au visage, c'est d'aller moi-même faire une visite à notre vache, avec la domestique de M^{me} Darvel.

— Je vous en serai bien reconnaissant, dit-il en se levant. Maintenant, adieu. Croyez que je trouverai le temps terriblement long.

Si je n'y puis pas tenir, me permettrez-vous de vous écrire ?

— Je ne sais pas, dit-elle en souriant de nouveau.

— Allons, fit à son tour Louis d'un air radieux : je vois que je ne me suis pas trompé sur votre compte. C'est étonnant comme je vous connais déjà, et comme je sens que je vous aime.

Nancy ne répondit pas. Elle mit sa main dans celle qui lui était tendue, puis Louis ayant serré celle du père et lui ayant exprimé ses vœux, il revint au sentier de la descente, en homme qui a le sentiment d'avoir fait une bonne et heureuse journée.

Quand il fut loin, Nancy se rendit dans sa chambre où elle pleura abondamment. L'émotion à laquelle elle avait résisté durant leur entretien la maîtrisait maintenant. Mais ses larmes étaient loin d'être amères. Elle put ensuite s'agenouiller pour demander à Dieu son Esprit de sagesse, dans les circonstances difficiles où elle allait se trouver.

CHAPITRE XVI

PREMIÈRE JOURNÉE À LA CURE



Le lundi matin, un char à bancs descendit le père Mayor aux Avaux. M. Darvel prit place à côté de lui ; une demi-heure après ils arrivaient à la gare et entraient dans un wagon. Avant midi, le directeur de l'Hospice faisait bon accueil au malade. Examiné par le docteur, il fut ensuite conduit dans une chambre, où il put se reposer en attendant le dîner. M. Darvel alla à ses affaires, et ne tarda pas à se remettre en route pour les Avaux, où il arriva comme la nuit se faisait.

Peu après le départ de son père, Nancy arrangea diverses choses dans la maison ; elle éteignit le feu, ferma les portes à clef et se trouva ainsi à la rue, en face de l'habitation déserte. Quelque forte de caractère qu'elle fût, elle éprouva néanmoins un vif sentiment de tristesse à la pensée de son isolement. Puis, ce père si tendre et si vénérable qui venait de partir, comment supporterait-il son séjour à Lausanne et le traitement, peut-être même les opérations nécessaires pour l'état de son œil malade ? Enfin, elle était maintenant bien troublée par ce que lui avait dit Louis Walther le jour précédent, et par la position toute nouvelle que cela lui faisait, soit à la cure, soit au village. Si la chose venait à s'ébruiter on ne sait comment, ne l'accuserait-on pas d'avoir cherché à gagner le cœur du jeune homme, tandis que c'était le contraire absolument qui avait eu lieu. Toutes ces diverses pensées agitaient son âme. Seule, ses clefs à la main, et le sac contenant ses effets déposé sur le banc, elle s'assit un instant comme pour reprendre des forces avant de se mettre en route. Au lieu de s'abandonner à la rêverie, elle ouvrit un petit livre de passages de la Bible et lut la parole du jour : « Assure-toi en l'Éternel et fais ce qui est bien. » Puis, levant les yeux vers le ciel, si doux et si pur ce matin-là, elle s'assura vraiment en Dieu par un acte de foi véritable, et se sentit fortifiée pour

aller au-devant de la vie.

— Adieu, mes poulettes, dit-elle au joyeux troupeau qui venait *cocoter* à ses pieds et manger dans sa main. Prenez garde à l'oiseau de proie et au renard. — Adieu, maison de mon père et de ma mère !

Il lui sembla que sa mère la voyait du ciel et lui disait aussi : — Ma fille, va en paix et fais ce qui est bien.

En passant chez les Nicolle, elle donna les clefs à sa cousine, puis elle rejoignit le sentier et descendit rapidement aux Avaux. Peu d'instants après son arrivée à la cure, elle était installée vers une fenêtre de la salle à manger, ayant près d'elle une table sur laquelle était la toile déjà préparée par M^{me} Darvel. À dix-huit ans, Nancy avait passé un hiver à Genève, chez une parente qui était tailleur. Sous sa direction, elle apprit à exécuter des ouvrages de couture que la plupart des jeunes filles de la campagne ne connaissent pas. C'était elle qui faisait ses robes, et en général tous ses vêtements. Sans la mort de sa mère, son père à soigner et la nécessité de s'occuper de leur petite propriété, elle aurait pu exercer bien facilement le métier de couturière. Mais elle était plus heureuse de travailler en plein air et d'aller cueillir des fraises pour les vendre, que de tirer l'aiguille chaque jour du matin au soir, pour gagner un chétif salaire, sans parler même de la nécessité de faire souvent une lieue à pied pour se rendre chez les pratiques, et autant le soir pour revenir chez soi, de nuit, après la journée finie. Encore si ces ouvrières étaient toujours bien accueillies ! Mais combien reçoivent un accueil froid, entendent des paroles aigres ou des reproches, alors même qu'elles se sont levées avant le jour pour être prêtes à l'heure fixée. Il en est qui sont fort sottes, c'est évident ; mais il en est de bien recommandables et qui méritent qu'on leur témoigne un intérêt affectueux.

M^{me} Darvel n'avait rien de froid ni de hautain dans le ton ou les manières ; on aurait presque pu lui trouver les défauts contraires, c'est-à-dire qu'elle était un peu commère et aimait à causer avec les personnes d'une condition plutôt inférieure à la sienne que plus élevée. Elle avait pris cette habitude en France, avec les paroissiens de son mari, gens simples et en général peu cultivés. L'âge venant par là-dessus, et la solitude relative où elle se trouvait depuis son veuvage, contribuèrent à augmenter cette disposition que Phébé, avec sa loquacité habituelle, se prêtait merveilleusement à entretenir.

Nancy fut reçue avec amitié par la domestique et par la maîtresse. On lui demanda tout de suite si elle avait déjeuné, et, sur sa réponse affirmative, on lui offrit de manger quelque chose de solide avant de se mettre à l'ouvrage. Nancy remercia et dit qu'elle ne prenait jamais de nourriture entre les repas.

— Eh bien, moi, dit Phébé, je ne serais pas à mon aise si je n'avais pas un morceau de pain et demi-verre de vin à dix heures. Il est vrai que je ne mange pas au déjeuner ; je bois seulement ma tasse de café. Alors, madame, c'est donc décidé que M^{lle} Nancy reste à la chambre pour les repas ?

— Oui, sans doute.

— Mais je puis très bien dîner à la cuisine, dit Nancy ; je prie qu'on ne fasse aucun dérangement pour moi.

— On ne dérange rien, ma chère, reprit M^{me} Darvel. Puis, quand Phébé fut rentrée dans son domaine, elle ajouta :

— Phébé préfère manger seule, en allant et venant dans sa cuisine ; vous la gênez, tandis que, restant à la chambre, nous aurons le plaisir de causer un peu plus avec vous. J'ai aperçu votre père un instant ce matin, lorsque mon fils est monté sur le char.

— Avait-il l'air bien éprouvé ?

— Non, il paraissait, au contraire, plutôt gai que triste. Nous aurons de ses nouvelles ce soir par mon fils. Voici donc la toile pour les chemises, et un modèle.

— Très bien, madame. Faut-il suivre la même forme exactement pour les cols ? Celui du modèle est plus haut et moins échancré qu'on ne les fait maintenant pour les messieurs.

— Mon fils dit que ceux-là vont bien. Au reste, il n'y met aucune importance. Mais puisque vous trouvez celui-ci trop haut, nous pouvons attendre à demain pour couper les cols. Ce soir, nous prendrons l'avis de mon fils.

Nancy se mit donc en devoir de couper les *corps*, les *manches*, les *devants*, etc., pendant que M^{me} Darvel causait et tricotait en face d'elle, sur une vieille chaise rembourrée, à haut dossier penché en arrière. Ses lunettes sur le nez, elle s'était placée de manière à voir travailler Nancy, et en même temps les gens qui passaient à la rue.

— Phébé m'a dit que vous faites vos robes vous-même : est-ce vrai ?

— Oui, madame.

— Celle que vous avez aujourd'hui va très bien ; on voit que vous avez du goût. C'est presque dommage que vous ne soyez pas tout de bon tailleur. Pendant que vous serez chez nous, vous devriez bien me faire une robe.

— Très volontiers ; quand vous voudrez.

— Il faut d'abord faire les chemises de mon fils. Mais je vais chercher l'étoffe de la robe, pour que vous me disiez s'il y en a suffisamment.

M^{me} Darvel revint bientôt avec un paquet à la main.

— C'est pour l'hiver, comme vous voyez, dit-elle. Pourvu que je l'aie à la fin d'octobre, ce sera assez tôt.

Nancy examina le tissu, dit que c'était une bonne étoffe et demanda combien il y avait de mètres.

— Huit, ma chère demoiselle.

— Pour une robe tout à fait simple, vous avez assez ; mais si vous voulez des garnitures, il faut deux mètres de plus.

— Je me passe parfaitement de garnitures.

— En ce cas, vous avez amplement. Mais appelez-moi simplement Nancy, madame ; cela me mettra plus à l'aise.

— Eh bien, va pour Nancy tout court, dit en riant la bonne dame ; et pour que ce soit bien entendu, je veux d'abord vous embrasser. Ah ! quelles bonnes joues fraîches ! — Quel âge avez-vous exactement ?

— J'aurai vingt-deux ans à la fin de décembre, si je vis jusque-là.

— Mais, s'il plaît à Dieu, vous vivrez de longues années. Votre père a, comme moi, près de soixante ?

— Oui, madame, soixante et un.

— C'est déjà un grand bout. Quel âge donneriez-vous à mon fils ?

— Je ne sais pas bien. Monsieur le pasteur a-t-il trente-quatre ans ?

— Et bientôt trois de plus, ma chère. Je crains toujours qu'il ne se fatigue trop. Il prend ses devoirs tellement à cœur, qu'il est dans un souci continu pour sa paroisse.

— Nous sommes bien heureux de le posséder. On l'aime beaucoup.

— Ça n'empêche pas que peu de gens fréquentent le culte, au moins aux Avaux. À Filliez, il y a un peu plus de monde à l'église, quoique le village soit moins peuplé. Je ne parle pas du jour du Jeûne, parce qu'alors les temples sont pleins le matin, et les cabarets tout aussi pleins l'après-midi. Mais tout ça est bien décourageant pour un pasteur qui se donne autant de peine. Hier, par exemple, pourriez-vous croire qu'il n'y avait pas dix hommes à l'église, et peut-être quinze femmes avec les enfants et le régent ? Toute la matinée, on a vu des chars de fumier passer dans le village pour être transportés dans les champs. C'est un véritable scandale. Mon fils en a parlé à quelques personnes ; on lui a dit que ce fumier était chargé de la veille et appartenait à des gens qui n'ont pas d'attelage à eux. Ces hommes profitent des bœufs et des chevaux de leurs voisins le jour du repos, et ainsi les pauvres animaux n'ont pas même le dimanche tranquille. À entendre ces gens, il semble qu'ils n'auront jamais le temps de semer leur blé.

— Est-ce que monsieur le syndic fait aussi travailler ses domestiques et son bétail le dimanche ? demanda Nancy.

— Oh ! non. Car il s'est fâché hier contre un de ses voisins qui attelait des bœufs ; il lui a même dit des mots assez vifs. L'autre n'a rien répondu, mais n'en a pas moins continué à *joindre* ses bœufs. —

C'est un bien excellent homme, ce jeune syndic, un grand cœur. Il sait se montrer dans l'occasion et rendre un service. C'est seulement dommage qu'il ne se marie pas. Il est très riche, à ce qu'on dit. Phébé a fait la connaissance de sa servante, qui est aussi Française mais Savoyarde, et elle lui a dit que probablement son maître épousera une cousine qui possède une grande fortune. C'est ce qui arrive ordinairement : les hommes riches épousent des femmes riches. — Voilà justement M. Walther qui passe à la rue : le connaissez-vous ?

— Oui, un peu, dit Nancy d'une voix tremblante et regardant à la fenêtre.

— Ah ! mais, c'est clair, vous devez le connaître, puisque c'est lui qui a maintenant votre vache. Il faudra venir me la montrer un jour, en vous promenant après le dîner. Vous aurez besoin de marcher un peu, de temps en temps, car vous n'êtes pas habituée à rester toujours sur une chaise.

— Oui, cela me fera plaisir, dit Nancy qui retrouva aussitôt toute son assurance, et se mit à tirer l'aiguille avec acharnement.

M^{me} Darvel continua encore assez longtemps sur ce ton familier. Elle était ravie d'avoir à qui causer et en usait largement dans cette première matinée. À la longue, ce flot sautillant de paroles finit par se calmer. Le ruisseau coulait sans bruit, au lieu de faire entendre un incessant babil. Il y avait si longtemps que M^{me} Darvel se taisait à la cure, qu'on peut bien lui passer le besoin de se détendre l'esprit à son aise, avec une gentille ouvrière, disposée à l'écouter et à lui répondre, tout en travaillant.

M. Darvel arriva donc à la nuit, comme je l'ai dit plus haut. Étant venu à pied de la gare, il prit son repas du soir de bon appétit, car il n'avait pas dîné à Lausanne. Un pain de deux sous, voilà tout ce qu'il s'était accordé.

L'opinion du docteur, à une première et rapide inspection de l'œil, n'était pas très rassurante. Toutefois, M. Darvel ne voulut pas effrayer Nancy. Il dit qu'on allait essayer d'un traitement dont on espérait un bon résultat. Le père Mayor avait très bien supporté le voyage. On lui donnait pour compagnon de chambre un homme des environs de Bex, atteint du même mal et avec lequel il pourrait causer pour se distraire, et aussi se promener sur la terrasse de la maison.

Pendant le goûter, M. Darvel raconta diverses particularités relatives à Lausanne. Il dit qu'une compagnie venait de s'y former dans le double but d'y amener les eaux du lac de Bret, puis aussi de construire un chemin de fer partant d'Ouchy et aboutissant par un tunnel au bas du Grand Pont.

— Ah ! dit M^{me} Darvel, passera bien qui voudra dans cette galerie de

taupe ; mais certes on ne m'y fera pas entrer.

Les quatre habitants de la cure, étant un peu fatigués, ne tardèrent pas à se retirer chacun chez soi, pour se livrer au sommeil. À la fin de septembre, les tailleuses ne *veillent* pas encore, lorsqu'elles sont en journée.

CHAPITRE XVII

PRÉOCCUPATIONS



Ce que M^{me} Darvel avait dit à Nancy sur le peu d'empressement que les gens des Aaux montraient pour le culte public, était malheureusement vrai. Depuis quelques dimanches, le nombre des assistants au service divin avait bien diminué. Cela tenait à deux causes principales : à la saison des semailles d'automne qui occupaient les cultivateurs, et surtout à l'indifférence, au manque de besoins religieux de la population. Nous avons déjà dit que le pasteur précédent n'avait pas d'activité extérieure ; il manquait aussi, comme les paroissiens, de la foi qui stimule le zèle et donne faim pour la nourriture spirituelle. À la longue, la paroisse des Aaux et Filliez s'était assoupie, endormie d'un sommeil dont le nouveau messenger de Dieu n'avait pu la réveiller. La curiosité avait attiré les auditeurs aux premières prédications de M. Darvel, mais, pour peu que la désertion qui s'était dès lors produite augmentât, le temple menaçait de ne plus voir que les enfants et quelques femmes le dimanche. Le souci de travailler pour la nourriture qui périclète, absorbait complètement le temps et les pensées de chacun, comme si l'homme pouvait vivre de pain seulement, et n'avait pas besoin de « toute parole sortant de la bouche de Dieu. » Cela faisait beaucoup de peine à M. Darvel, qui ne savait comment s'y prendre pour attirer les gens au culte. Ce n'était pas le moment d'essayer des visites dans les maisons. Dans la journée, tous étaient aux champs ; le soir, fatigués d'un labeur incessant, hommes et femmes se couchaient de bonne heure, ou devaient préparer les travaux du lendemain.

À Filliez, c'était la même chose à peu près ; mais pourtant, comme le pasteur prenait la peine d'y venir à pied chaque dimanche, les habitants se faisaient davantage une obligation de ne pas le laisser prêcher

aux bancs vides seulement. Mais, au fond, ils n'étaient pas vraiment plus religieux que ceux des Avaux. Dans son poste précédent, M. Darvel avait à l'ordinaire un auditoire nombreux, comme cela a lieu assez généralement dans les paroisses de montagne. Les maisons isolées fournissaient aussi toujours leur bonne part de la congrégation. On lui témoignait de la confiance; les paroissiens venaient volontiers s'entretenir avec lui à la cure, et le recevaient toujours chez eux avec affection. Depuis qu'il avait quitté les Deux Roches pour s'établir aux Avaux, il n'avait reçu aucune visite, excepté celle d'Amédée Behr et celle de l'horloger Érick, lesquelles n'étaient certes pas de nature à l'encourager. M. Darvel sentait qu'il avait affaire à une population profondément terrienne, pour qui les intérêts de ce monde étaient la grande, on peut même dire l'unique préoccupation. Intelligents et actifs, ayant une certaine dose d'instruction élémentaire, les habitants de la paroisse des Avaux et Filliez restaient dans une apathie religieuse dont rien ne pouvait les sortir. Plusieurs, sans doute, croyaient rendre service à Dieu et au pasteur, en allant au culte deux ou trois fois par an. M. Darvel se proposait de parler de tout cela aux conseillers de paroisse, et aussi à Louis Walther, qui, comme syndic, aurait peut-être une bonne influence dans la commune.

Un jour, pendant le dîner, il amena la conversation sur ce sujet. C'était pendant la première semaine du séjour de Nancy à la cure. M^{me} Darvel dit qu'il ne fallait pas trop se tourmenter à cet égard; que sans doute les gens reviendraient à l'église quand ils auraient terminé leurs semailles, et que finalement on ne pouvait les forcer le dimanche à remplir leur devoir de chrétiens.

— Quelle opinion avez-vous sur ce point? demanda M. Darvel à Nancy.

— Monsieur, répondit-elle, je pense que le mal est très grand et profondément enraciné. Il y a longtemps qu'on n'éprouve plus le besoin du culte. Après la formation de l'église libre, il y eut, à ce que m'a dit mon père, — car c'est un temps que je n'ai pas connu, — il y eut un beau zèle parmi les campagnards. Ceux qui n'avaient pas suivi les pasteurs démissionnaires mettaient une sorte de point d'honneur à remplir leurs devoirs religieux. Mais cela ne dura pas. C'était un feu de paille, sans aliment véritable et sérieux. Le même fait se produisit, dit encore mon père, dans les assemblées de l'église libre. Beaucoup de gens qui les avaient suivies au commencement par imitation, ou pour faire opposition à l'ordre de choses officiel, ne tardèrent pas à les abandonner et ne firent dès lors, pendant longtemps, partie d'aucune église. Il est possible que ces personnes aient contribué par leur exemple, à l'indifférence qui nous a dès lors envahis. Quand vous

pourrez visiter les familles, peut-être serez vous mieux écouté. En tout cas, soyez assuré que vous êtes aimé et considéré dans la paroisse.

— Cette Nancy, dit M^{me} Darvel, aurait dû être un prédicateur. Elle parle avec une facilité étonnante, ne trouves-tu pas ?

— Je trouve, répondit M. Darvel, qu'elle voit les choses comme elles sont. Votre père, ajouta-t-il en se tournant de son côté, a-t-il été membre de l'église libre ?

— Non ; personne aux Genêts ne s'y est joint. À Filliez, quelques personnes, mortes dès lors. Le père et la mère de M. Amédée Behr en étaient. Lui-même a reçu l'instruction religieuse d'un pasteur libre.

— C'est ce beau parleur, qui....

— Oui, ma mère, interrompit aussitôt M. Darvel.

— Ça ne lui a guère profité, reprit la vieille dame.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à M. Darvel, pour voir que Nancy Mayor était douée d'une piété vraie et d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne des filles de sa condition. La culture de son esprit s'était développée par de bonnes lectures qu'elle faisait à son père, durant les longues soirées de l'hiver. À cet égard son séjour à Genève lui avait été très utile, sa parente étant une personne distinguée, avec laquelle Nancy avait continué des rapports affectueux, par correspondance essentiellement. — Quand M. Darvel avait un moment libre, il en profitait pour venir à la salle à manger où travaillaient les deux dames, et il causait là avec elle. Il était souvent étonné de tout ce que la jeune fille savait, et de la manière claire et nette dont elle s'exprimait. Cela donnait un charme de plus à son extérieur déjà si attrayant.

Ayant rencontré un matin Louis Walther dans la rue, celui-ci demanda au pasteur si l'on avait des nouvelles du père Mayor. M. Darvel dit que non. Puis la conversation s'engageant entre eux sur Nancy, M. Darvel fit part au syndic de ses observations sur le caractère et les moyens de la jeune montagnarde. Il répéta ce qu'elle avait dit à propos des absences au culte, et Louis Walther affirma qu'elle voyait juste sur ce point ; que c'était là une chose désolante, mais qu'on n'y pouvait rien.

— Nous sommes figés dans une indifférence d'où Dieu seul peut tirer notre population, dit-il. Comment cela est-il venu ? Pour trouver une des causes principales, il faut, m'ont assuré bien des personnes plus âgées que moi, remonter jusqu'à la révolution de 1845. L'esprit de cette révolution, ou plutôt de ceux qui la dirigèrent, ayant, peu à peu, pénétré dans la masse du peuple, les besoins religieux furent mis de côté et même déconsidérés. La foi de nos pères ne fut plus pour le grand nombre qu'une antiquaille sans valeur. Les pasteurs

devinrent, aux yeux de la loi, bien plus des fonctionnaires de l'état, que des ministres de l'Évangile. Plus tard, quand on reconnut le mal fait, et l'erreur dans laquelle on était tombé, on essaya d'y remédier. Mais on ne trouva plus dans les populations la sève religieuse nécessaire. L'indifférence, même une sorte d'hostilité en avaient pris possession. Aujourd'hui l'arbre n'est pas mort, mais il végète sans le suc nourricier qui donne la vie. Voilà ce qui me frappe dans notre commune en particulier, et ce que j'ai entendu raconter à des vieillards ayant connu le temps dont nous parlons. Mais il faut, sans doute, avant tout, accuser l'incrédulité naturelle de l'homme et son attachement aux biens de la terre, attachement qui l'éloigné de Dieu. — Peut-être, ajouta Louis Walther en finissant, faudrait-il abandonner le genre sermon et parler directement aux auditeurs de leur manque de convictions ; leur montrer qu'à bien des égards ils sont des demi-païens.

— J'y ai déjà pensé, dit M. Darvel. Merci de votre franchise. Avez-vous fait votre instruction religieuse avec mon prédécesseur ?

— Non, monsieur, heureusement pas. Mon père m'avait placé pour deux hivers à l'autre bout du canton, où je suivais les cours d'une école moyenne. C'est monsieur le pasteur X., un bien excellent chrétien, mort dernièrement, qui nous recevait à ses catéchismes, une vingtaine que nous étions.

— Alors je comprends, dit M. Darvel, que vous soyez mieux placé que d'autres, pour juger la situation actuelle de la paroisse. C'est bien comme vous le dites : le mal n'est pas venu tout d'un coup, mais à la longue et peu à peu.

Comment se faisait-il qu'une fille aussi distinguée que Nancy Mayor, consentît au genre de vie qu'elle avait aux Genêts ? C'était là pour M. Darvel une espèce d'énigme. En effet, n'était-elle pas douée pour toute autre chose que pour les soins d'un petit ménage et les travaux agricoles de leur propriété ? Et même, les fraises et les framboises qu'elle allait cueillir dans les bois pour les vendre ; ces *tommes* dont elle faisait aussi quelque argent, était-ce là des occupations en rapport avec ses moyens et ses besoins intellectuels ?

Pourquoi pas ? répondrons-nous. Tout travail est honorable en soi, et il l'est encore davantage, si celui qui s'y livre a un but élevé, moral, dans le produit de son industrie. Nancy avait une forte santé ; son premier devoir était de soulager son père dans sa vieillesse ; et quant aux fraises, c'était un plaisir pour elle, — sauf la fatigue, — d'aller dans la montagne pour les cueillir. Elle ne voyait aucune humiliation à les porter ensuite au village. Je veux bien qu'à sa place, une fille aussi belle et aussi distinguée eût tâché de faire autre chose : par

exemple, occuper une place de première femme de chambre ou de première bonne à l'étranger ; mais certes, de cette manière, elle eût été beaucoup moins libre et, en tout cas, beaucoup moins heureuse que dans son humble et simple vie des Genêts.

C'était un jeudi que M. Darvel et Louis Walther avaient causé dans la rue. Le vendredi matin, Nancy reçut une lettre contenant ce qui suit :

« Très chère mademoiselle,

» C'est plus fort que moi ; je n'y puis plus tenir. Il faut absolument que vous me permettiez de vous voir, de vous entendre et de vous parler, ne fût-ce qu'un instant. Vous ne pouvez vous représenter ce que j'éprouve. Je ressens parfois une inquiétude poignante, car la démarche que j'ai faite auprès de vous est tout ce qu'il y a de plus sérieux. Je me suis décidé très promptement, vous le savez, mais cette décision de me donner à vous n'a fait que se fortifier depuis que vous en êtes instruite. Avez-vous pensé à moi quelquefois, à ce que je vous ai dit, à cette ardente affection que je voudrais pouvoir vous témoigner ? Pour moi, je vis continuellement avec vous, même au milieu de mes occupations. — Il est probable que je devrai aller à Lausanne pour les affaires de la commune. Lorsque je connaîtrai le jour, je vous en informerai, afin que vous puissiez me donner une lettre ou ce que vous voudrez pour votre père. Recevez, très chère mademoiselle, l'expression du sentiment d'amour véritable que vous m'avez inspiré.

» LOUIS WALTHER. »

Cette lettre avait été écrite peu d'instants après la rencontre de Louis Walther et de M. Darvel. Les paroles de celui-ci avaient certainement pesé sur la décision du premier et déteignaient dans la lettre qu'on vient de lire. Louis Walther redoutait-il les éloges sortis de la bouche de M. Darvel en faveur de Nancy Mayor ? C'est possible ; un véritable amoureux est si vite jaloux ! Quoi qu'il en soit, il est de fait qu'il prit la plume tout de suite après la conversation dont nous n'avons rapporté qu'une partie.

Ce même vendredi, vers le milieu du jour, la domestique de Louis Walther arriva à la cure et entra dans la cuisine, presque sans avoir heurté. Elle y trouva Phébé, dressant la soupe du dîner de ses maîtres.

— Bonjour ! fit la Suzon en entrant.

— Bonjour, mademoiselle, répondit Phébé en accentuant sur ce dernier mot, comme pour donner une leçon de politesse à la Savoyarde.

— Est-ce que la Nancy Mayor est chez vous ?

— Oui, *mademoiselle* Nancy est à la chambre, où elle travaille ; mais on va dîner.

— Dites-lui voir que je la *demande*. Mon maître m'a donné une commission pour elle.

— Est-ce quelque chose que je puisse lui dire, pour ne pas la déranger ?

— Oui ; mon maître va demain à Lausanne ; si la Nancy a quelque chose à lui remettre pour son père, il s'en chargera. Il faudrait le lui envoyer ce soir.

Phébé transmet la commission dans les termes employées par Suzette, — ce qui fit bien rire M^{me} Darvel.

— J'ai justement, dit Nancy, une paire de bas de laine que j'ai achevés ce matin avant déjeuner ; si M. Walther voulait s'en charger, ce serait une bonne occasion.

— Il s'en chargera certainement, reprit M^{me} Darvel ; nous irons, si vous voulez, la lui porter ce soir, et voir en même temps votre vache.

— Dites à la fille que nous irons entre cinq et six heures.

— Je vais lui rendre la réponse, dit Nancy.

— Bonjour ! lui dit la Suzon en la voyant entrer à la cuisine.

— Bonjour. Vous remercieriez bien M. Walther de sa complaisance, et vous lui direz que j'irai ce soir, avec M^{me} Darvel, lui remettre un petit paquet pour mon père.

— C'est ça. Bien le bonjour à tous !

— C'est une espèce de sauvagesse, dit Phébé en riant. On ne croirait pas qu'elle est Française, car on passe, en général, pour être poli dans mon pays. Mais voilà, il n'y a pas si longtemps que la Savoie est annexée à la France. Par exemple, cette annexion ne nous a guère profité, car on dit que les Allemands n'ont jamais pardonné à notre ancien empereur d'avoir pris Nice et la Savoie ; et c'est peut-être ce qui nous a amené la guerre. *Mademoiselle* Nancy, voulez-vous dire, s'il vous plaît, à madame, que le dîner est prêt.

Au lieu de sortir un moment au jardin ou sur la promenade après le repas, Nancy se rendit dans sa chambre, pour écrire à son père et préparer le petit paquet. À cinq heures et demie, elle se dirigea du côté de la maison Walther, avec M^{me} Darvel. Il faisait encore du soleil, mais bas et blanchâtre, comme il l'est en septembre, lorsqu'il approche de l'horizon.

Toute la journée à la rue devant chez lui, sans rien faire, Citron-noir salua les deux passantes.

— Bonsoir, dames ! dit-il. Fait bon se promener : pas chaud, à présent.

— Bonsoir, mon brave homme, répondit M^{me} Darvel; que faites-vous là tout seul ?

— Rien; fume la pipe.

— Mais vous devriez travailler.

— Personne demande.

— Il faut chercher de l'ouvrage.

— Ma foi non, pas chercher. Monsieur pasteur avait dit donnerait un paquet tabac. À point donné.

— Tenez, dit Nancy; voilà vingt centimes pour en acheter.

— Merci bien: bonne fille, la Nancy. Bien jolie! voudrais bien l'embrasser.

— Voulez-vous vous taire! fit M^{me} Darvel en hochant la tête. — Je vous trouve bien trop généreuse, ma chère, dit-elle encore, quand elles furent un peu plus loin.

— Ce pauvre Citron fait pitié, reprit Nancy; un paquet de tabac lui fera plaisir.

Louis Walther s'était un peu requinqué pour recevoir ses visites. Il faut dire pourtant, à sa louange, que c'était un des rares cultivateurs dont les vêtements étaient toujours propres, en bon état, et ne sentaient pas l'écurie.

Nancy ne put s'empêcher de rougir en le revoyant, mais elle ne tendit point sa main à Louis Walther. Celui-ci fit de même, comprenant parfaitement la convenance de cette abstention en présence de M^{me} Darvel. Ils allèrent voir la Blanchonne, qui ne déparait pas la société de ses compagnes. Elle reconnut bien Nancy, et reçut avec satisfaction ses caresses.

— Ne voulez-vous pas entrer à la maison et vous reposer un moment, madame? dit Louis Walther à M^{me} Darvel.

— Merci; nous ne sommes pas fatiguées, mais montrez-nous votre jardin, si vous en avez le temps.

— Avec plaisir.

M^{me} Darvel en fit le tour, admirant les fruits encore pendants et les beaux légumes. — Les jeunes gens la laissèrent marcher devant eux dans une allée, et Nancy profita de ce moment pour donner le paquet.

— Voici donc les bas pour mon père, et une lettre, dit-elle à haute voix. J'espère qu'il pourra lire lui-même; j'ai écrit très gros.

— Parfaitement, répondit Louis.

Il prit la lettre, et vit qu'il y en avait deux: une grande et une petite. Celle-ci était à son adresse. Il ne dit rien, mais ses yeux exprimèrent ce qu'il éprouvait.

Ayant terminé sa visite au jardin, M^{me} Darvel revint à la cour, devant la maison, toujours suivie par les deux jeunes gens.

— Bonjour, monsieur Walther, dit-elle. Vous avez une jolie habitation, à en juger par l'extérieur. On voit que vous êtes un homme heureux. Il vous manque pourtant une gentille femme pour compléter votre bonheur. Je dis la même chose à mon fils, qui est votre aîné de quelques années, mais bien en âge encore de se marier. Au revoir, monsieur le syndic.

Comme la bonne dame ne tendait pas la main, Louis Walther n'offrit pas la sienne. Ils se quittèrent donc ainsi, sans que les jeunes gens eussent pris les devants à cet égard, dans l'allée du jardin.

La lettre de Nancy était en ces termes :

« Cher monsieur,

» Je suis fort touchée de ce que vous m'avez écrit ; moi aussi, j'aimerais à m'entretenir avec vous de bien des choses sur lesquelles il est nécessaire que nous soyons d'accord avant de rien décider. Le temps où nous pourrons nous voir chez mon père viendra bientôt, s'il plaît à Dieu. En attendant, faisons notre devoir et continuons à penser l'un à l'autre. J'espère que l'inquiétude dont vous parlez se dissipera promptement, quelle qu'en soit la cause. Je demande à Dieu qu'il vous ôte tout souci et qu'il vous bénisse.

» En vous remerciant d'avance de la visite que vous ferez à mon cher père et des nouvelles que vous me rapporterez, je demeure avec reconnaissance,

» Votre dévouée,

» NANCY MAYOR. ».

CHAPITRE XVIII

CE QU'ON PENSE ET CE QU'ON DIT



n se rendant à la gare (c'était à une lieue des Avaux) pour le premier train du matin, Louis Walther pensait à sa position toute nouvelle et aux divers sentiments qui s'étaient emparés de son esprit et de son cœur depuis huit jours. Avant de faire sa première visite aux Genêts, il ne songeait pas sérieusement encore à se marier. Il y pensait pourtant, mais d'une manière vague, sans savoir de quel côté il se tournerait. La petite Hélène, que sa sœur éduquait pour la lui offrir dès qu'elle aurait dix-huit ans, ne lui paraissait pas être la femme dont il avait besoin et qu'il pût aimer. La fortune qu'elle possédait ne le tentait pas, chose qui se voit rarement dans les campagnes, surtout parmi les paysans déjà riches. La plupart du temps, une fille est recherchée pour le nombre de milliers de francs qu'elle apporterait à son mari, bien plus que pour le bonheur domestique et l'amour qu'elle pourrait lui donner. — Ayant rencontré un jour Nancy portant ses paniers de fraises, puis l'ayant remarquée au sortir du temple, le dimanche de l'installation du pasteur, ses traits si purs, sa démarche, tout son extérieur, l'avaient frappé. Mais de cette première impression à la décision qu'il avait prise quelques semaines plus tard, le pas était immense. Enfin, le voilà aujourd'hui bel et bien engagé, pris par le cœur, par la lettre et par la parole, et tout nous fait supposer que Nancy ne tardera pas à se sentir liée de la même manière. Puissent-ils ne pas rencontrer de trop grands obstacles dans leur chemin !

C'était donc un samedi, le dernier samedi de septembre. Louis Walther avait encore quelques champs à labourer et à semer, puis viendrait la vendange. À la cure, Nancy, levée de bon matin, commençait une autre paire de bas pour son père, en attendant que M^{me} Darvel et le déjeuner parussent dans la chambre à manger. Elle se livrait à

des réflexions correspondant à celles de Louis Walther, et soupirait parfois, tout en bénissant Dieu de ce qui lui arrivait. Qu'en serait-il des yeux de son père ? S'il devenait aveugle tout de bon, comment s'engager dans une vie qui ne lui permettrait plus de s'occuper de lui autant que précédemment ? Et si la vue lui était en bonne partie conservée, comment le laisser là-haut tout seul dans sa maison ? C'est alors qu'avec un soupir, elle pria Dieu de tout diriger pour leur plus grand bien, dans sa bonté et son infinie sagesse, une seconde perle, et enfin ce brave syndic Walther n'était-il pas aussi pour lui un appui moral bien précieux ?

Debout dès le point du jour, M. Darvel travaillait à sa prédication du lendemain. Il s'était arrêté à ce texte : « Ce que l'homme aura semé, il le recueillera. » Profitant de l'époque, et des préoccupations de ses paroissiens, il se proposait de dire de bonnes vérités à ceux qui viendraient l'entendre au temple. Mais, hélas ! les gens qui ne viendraient pas étaient précisément ceux qu'il aurait fallu pouvoir atteindre, et ce n'était que par contre-coup qu'ils en apprendraient quelque chose, si même il leur en parvenait un faible écho. L'atmosphère d'indifférence religieuse qui l'enveloppait de toutes parts lui donnait un sentiment de tristesse bien pénible. Il en parla au déjeuner avec abandon, sa mère cherchant à le remonter à sa manière, c'est-à-dire en lui disant que c'était partout la même histoire, et qu'il ne fallait pas se tourmenter d'un état de choses auquel on ne pouvait rien. Nancy, au contraire, dit qu'elle comprenait parfaitement l'angoisse que cette incrédulité si générale devait donner à un pasteur fidèle. Elle s'exprima sur ce sujet avec tant de chaleur chrétienne, que cette sympathie fit vraiment du bien au découragé. Il l'en remercia cordialement.

Ayant fait plus tard une visite à la jeune poitrinaire, il revint chez lui avec le sentiment très vif de la bonté inépuisable de Dieu. Une seule âme heureuse par la piété, comme celle de Juliette Herbois, c'était déjà un trésor de grand prix pour un conducteur spirituel. Une paroissienne comme Nancy, c'était une seconde perle, et enfin ce brave syndic Walther n'était-il pas aussi pour lui un appui moral bien précieux ?

Dans l'après-midi, quand il eut médité son sujet, il se rendit au château pour faire une visite à la famille de Courpens et donner quelques directions de travail à sa catéchumène. On le reçut d'une manière aimable, comme toujours, mais avec cette politesse du monde qui n'engage à rien et laisse chacun absolument tel qu'il est. Du côté de cette opulente famille, M. Darvel ne se sentait pas appuyé solidement comme pasteur. Sans doute, on lui donnerait de l'argent pour les pauvres, en hiver, mais on se tiendrait à l'écart de tout ce qui

aurait une couleur foncée en fait de vie sérieuse et chrétienne. M^{lle} Aricie, qu'on attendait incessamment pour quelque temps, peut-être même pour tout l'hiver, était la seule personne de la famille qui eût de vrais besoins religieux.

Lorsque M. Darvel parla de la nécessité d'avoir une école du dimanche, pour enseigner aux enfants les premiers éléments de la piété et leur donner quelques notions de l'histoire sainte, M^{me} de Courpens dit que sa sœur était disposée à s'en occuper, mais qu'elle-même n'y entendait rien. Et sur le fait si décourageant de l'indifférence des paroissiens, M. de Courpens soutint la même thèse que M^{me} Darvel, à savoir qu'il ne fallait pas se tourmenter. Les semailles terminées, dit-il, peu à peu les hommes reprendront le chemin du temple ; et s'ils ne se soucient pas d'y venir souvent, eh bien, tant pis pour eux ! Ils en seront les premiers punis. Après tout, comment prendre des gens au collet et leur dire : marchez à l'église ! comme on donne un commandement à un peloton d'infanterie pour lui faire exécuter une conversion.

— Savez-vous, monsieur le pasteur, à quoi vous devriez vous décider, au lieu de vous tourmenter comme je vois que vous le faites ?

— À quoi donc, monsieur ?

— Prenez un permis de chasse, et venez au bois avec moi. Cela vous distraira et vous fera beaucoup de bien. On trouve encore des cailles et des *rois* au marais ; de temps en temps un lièvre, et nous aurons des bécasses dans huit jours.

— Vous plaisantez ?

— Pas du tout. Nous prendrions un jour les deux courants, un autre jour le chien d'arrêt, et nous ferions de charmantes excursions.

— Je n'ai, de ma vie, tiré un coup de fusil, pas même à poudre.

— On apprend bien vite, allez. Je vous prêterai un de mes fusils Lefauchaux.

— Vous êtes bien bon, monsieur ; mais que penserait-on d'un pasteur, qui, pour se consoler de l'indifférence religieuse de ses paroissiens, emploierait son temps à la chasse ?

— Mon cher monsieur, en Angleterre, le pays du monde où la religion est le plus en honneur, une quantité d'ecclésiastiques chassent comme des enragés, sans que personne les en blâme. En Écosse, les pasteurs ne chassent pas, mais ils se procurent un autre délassement, celui de la pêche, et on trouve cela tout naturel. Je ne vois donc pas pourquoi vos paroissiens se formaliseraient, ou trouveraient extraordinaire de vous rencontrer ayant un fusil à l'épaule. Ah ! si cela vous empêchait de vaquer à vos devoirs, à la bonne heure ! Mais je suis persuadé que vous continueriez à les remplir exactement.

— Encore une fois, merci, monsieur. Sur un tel sujet, vous me trouverez toujours inflexible.

— Dites-moi, monsieur le pasteur, fit M^{me} de Courpens quand elle vit que son mari abandonnait la partie, vous avez encore chez vous Nancy Mayor qu'on surnomme la fille aux fraises ?

— Oui, madame. Ma mère en a besoin pour tout le temps où son père est absent.

— C'est bien ce qu'elle est venue me dire. J'aurais préféré l'avoir tout de suite, mais puisque cela convenait à M^{me} Darvel, j'ai cédé. Plus tard, je prendrai Nancy pour un mois. Est-ce que madame votre mère est contente de son ouvrage ?

— Oui ; elle dit que M^{lle} Mayor travaille vite et avec beaucoup de soin.

— Je sais qu'elle a passé un hiver à Genève chez une couturière. C'est une fort jolie fille, cette Nancy.

— Elle nous paraît aussi distinguée par son caractère que par ses moyens intellectuels.

— Eh bien, oui. C'est étonnant, car les filles de paysans sont en général peu développées à ce point de vue. La plupart sont de vraies bécasses auxquelles il faut tout apprendre lorsqu'elles entrent en service. Et celles qui restent avec leurs parents ne brillent guère par les qualités en question.

— Je pense, en effet, madame, sans dire de mal d'aucune jeune fille de village, ou risquer de lui faire le moindre tort, que Nancy Mayor est une rare exception. Plus d'une jeune femme ayant reçu une bonne éducation, lui est certainement inférieure.

— Dites-moi, monsieur : le pauvre vieux qui est à l'hospice, en a-t-on des nouvelles ?

— On en aura ce soir, par le syndic Walther, qui est à Lausanne et doit le visiter aujourd'hui.

— Ce brave garçon, reprit M. de Courpens, est aussi, dans son genre, une exception au village. Il est bien doué, d'une figure agréable, intelligente, — on lui donne au moins cent mille francs de fortune, mobilière et immobilière, et le voilà qui ne se marie pas ! Il a pour servante une Savoyarde fort peu stylée, dit-on ; deux valets, tout un train de campagne : il semble donc qu'une femme lui conviendrait mieux qu'à personne. En avez-vous jamais causé avec lui ?

— Non, monsieur ; avec mes paroissiens, je n'aborde pas ce sujet le premier.

— On vous demande conseil, pourtant ?

— Oui, dans mes anciennes paroisses ; mais pas encore depuis que j'habite la cure des Avaux.

M. Darvel s'était levé ; il salua la famille et revint chez lui, livré à toutes sortes de réflexions.

Dans la soirée, Louis Walther, étant de retour, vint donner des nouvelles du père de Nancy. — Le docteur avait dit que l'œil droit était irrévocablement perdu, bien qu'il reçût encore quelques perceptions d'une lumière qui devenait de jour en jour plus opaque. L'œil gauche pouvait rester longtemps dans son état actuel, peut-être même s'améliorer, mais il fallait des soins de prudence et continuer le traitement commencé à l'Hospice. Le père de Nancy y resterait encore quelque temps. Sa santé générale était bonne ; il avait pour compagnon de chambre un camarade aimable, de son âge à peu près, avec lequel il se promenait. Il remerciait sa fille pour les excellents bas apportés par Louis Walther, et lui faisait dire de ne pas s'inquiéter à son sujet. Le directeur, le docteur, les infirmières, tous étaient d'une grande bonté pour lui.

Nancy fut heureuse d'avoir ces détails. Elle fit causer Louis Walther sur ce qu'il avait vu à Lausanne ; et comme il racontait bien, même d'une manière assez pittoresque, il sut se rendre agréable aux trois personnes présentes. En si peu de temps, Nancy aurait pu s'avouer que son prétendant avait fait bien du chemin dans son cœur. Et qui sait même si elle n'était pas fière d'avoir été choisie par un jeune homme aussi distingué et aussi bien placé ? — Pour cette fois, comme Louis Walther allait partir, elle ne se gêna pas de lui tendre la main et de lui en donner aussi une bonne poignée, en présence de M. et de M^{me} Darvel, qui en firent autant de leur côté et d'une façon très cordiale.

Le père Mayor avait pu lire facilement la lettre de sa fille, grâce à une écriture bien formée et grosse. Quand il l'eut terminée, il la passa au messenger, qui fut tout heureux d'y trouver ce qui suit :

« Bien cher père,

» M. Walther allant à Lausanne pour affaires, je lui remets ces lignes et une paire de bas que je viens d'achever. J'espère qu'ils iront bien et te tiendront les pieds au chaud. Je vais t'en faire une autre paire, que je t'enverrai par la poste. Donne-nous de tes nouvelles bien en détail, cher père, et Dieu veuille qu'elles soient bonnes ! J'ai grand besoin de savoir comment vont tes pauvres yeux, et si tu ne t'ennuies pas trop. Si tu avais besoin de moi, pour quoi que ce fût, j'irais tout de suite.

» On me traite avec beaucoup de bonté et d'amitié à la cure ; le temps me paraît ainsi moins long. Je me propose d'aller chez nous après-demain, dimanche, pour voir un peu dans quel état sont nos

poules et la maison. — J'ai été voir la Blanchonne chez M. Walther ; elle m'a tout de suite reconnue. M. Walther m'a écrit pour me dire qu'il a grand besoin de s'entretenir avec moi. J'éprouve aussi le même désir, et je te dirai sans détour, mon cher père, qu'il m'a déjà bien pris le cœur. Il se montre d'un caractère si élevé et si délicat ! Mais je pense toujours que je ne dois recevoir ses visites que lorsque nous serons de nouveau à la maison. Dieu veuille que ce soit bientôt, et surtout que tu reviennes content de tes yeux et pas trop mécontent de ta fille qui t'aime tendrement

» NANCY.

» M. et M^{me} Darvel t'envoient leurs salutations. »

CHAPITRE XIX

À LA CURE ET AUX GENÊTS



Filliez, où le culte eut lieu le matin, M. Darvel n'eut qu'un très petit nombre d'auditeurs. Il n'y vint des Genêts qu'une femme, amenant avec elle ses deux enfants. Aucun homme de ce hameau ne descendit au village. Et de Filliez même, on n'eut pas l'air de se déranger le moins du monde pour venir écouter le pasteur et rendre à Dieu ce grand devoir de l'adoration en public. Les femmes écuraient leur cuisine, les hommes *trempaient* les pressoirs, car la vendange aurait lieu dans huit jours. Bref, ce fut une désertion quasi-complète.

Aux Avaux, même chose à peu près. Le service ne commençant qu'à onze heures, c'était le moment, pour les ménagères, de préparer le dîner de midi. Fatigués dès la veille, les hommes n'avaient pas eu l'entrain nécessaire pour se raser, et bon nombre d'entre eux étaient occupés à cribler le froment qu'ils comptaient semer le lendemain et les jours suivants. Quelques-uns étaient allés casser les mottes d'un champ semé la veille, et débaver les raies ouvertes pour l'écoulement des eaux en temps de pluie. Tout cela pressait plus que d'aller au sermon, qui aurait lieu tout aussi bien en leur absence. Dans plus d'un village de la contrée, les choses furent même poussées si loin en fait de scandale, que l'on vit des propriétaires labourer leur champ et crier : «Moutay! Jaillet!» pendant l'heure du culte. Voilà des faits qui, s'ils se fussent produits avant 1845, auraient soulevé l'indignation publique. On veut avoir une église nationale, on tient à faire baptiser ses enfants pour les placer sous l'alliance de grâce ; on veut, dans les grandes occasions, dans les grandes fêtes chrétiennes, chanter le cantique :

*Peuple chrétien, ton Sauveur charitable,
Vient aujourd'hui t'inviter a sa table.
Il vient t'offrir et sa coupe et son pain,
Pour apaiser et ta soif et ta faim.*

Oui, on veut tout cela, et l'on y tient : mais à la condition de pouvoir se conduire comme des gens qui n'ont de pensées que pour les choses de la terre. Comment donc le pasteur fidèle ne serait-il pas navré à la vue d'un tel abandon, disons mieux, à la vue d'une incrédulité si invétérée.

Au temple des Avaux, ce dimanche-là, il y eut peut-être, sans compter les enfants, une quinzaine de femmes et cinq ou six hommes, sur une population de trois cent cinquante habitants au moins. M. Darvel pouvait donc bien leur appliquer la parole de son texte : « Ne vous abusez point ; ce que l'homme aura semé, il le recueillera. »

M. et M^{me} de Courpens, M^{lle} Aricie de l'Asse, arrivée la veille, l'institutrice et les enfants, faisaient nombre parmi les deux douzaines d'auditeurs, en dehors des enfants de l'école. À la sortie du culte, M. et M^{me} de Courpens demandèrent à M. Darvel s'il pouvait les recevoir un moment à la cure. Ils désiraient lui faire une visite, et, en même temps, parler un peu d'une école du dimanche, dont M^{lle} Aricie offrait de prendre la direction.

Bien que ce fût l'heure du dîner, et que le pauvre M. Darvel eût grand besoin de se restaurer après ses deux prédications, la famille de Courpens fut priée d'entrer. Il y avait aussi là Nancy Mayor se tenant en arrière. M^{me} de Courpens la salua par son nom, et ne put s'empêcher de lui faire, à la rue, un joli petit compliment aigrelet sur ce qu'elle n'était pas venue travailler au château. Tout occupée de ce qu'elle venait d'entendre au temple, Nancy ne répondit pas. Elle fit une simple inclination de tête, comme pour dire : « Oui, madame, mais je pense à autre chose. »

En voyant tout ce monde s'installer au salon, Phébé, qui avait déjà mis la soupe sur la table, dit à Nancy :

— Ces grandes gens sont sans gêne. Ils doivent pourtant savoir que nous dînons à midi, et voilà midi et demie. Que diraient-ils si l'un de nous se présentait chez eux à l'heure où ils se mettent à table ? Certainement que le valet de chambre viendrait répondre : « Monsieur et madame sont à dîner ; ils ne peuvent recevoir. »

— Ils ne resteront peut-être qu'un instant, dit Nancy.

— Ah ! ben oui, qu'un instant : vous verrez s'il n'y en a pas pour vingt grandes minutes. Et avec ça que la soupe n'est déjà pas trop chaude. — Allez un peu au salon, Nancy, dire à madame que je désire

lui parler. Cela fera peut-être comprendre de quoi il tourne.

— Il vaut mieux patienter encore un moment, Phébé.

Celle-ci soupira, donna un tour de poche au légume qui clapotait dans une casserole, arrangea son bois et découvrit la marmite du pot au feu, puis, n'y pouvant plus tenir d'impatience :

— S'il vous plaît, Nancy, allez donc dire à madame de venir à la cuisine. Autrement, vous verrez que nous n'en finirons pas. Je suis sûre que monsieur a son rongement d'estomac.

Nancy s'exécuta et vint heurter timidement à la porte du salon, où l'on parlait à haute voix.

— Entrez, dit M^{me} Darvel, qui se doutait de quelque chose.

— Ah ! voici notre fugitive, dit M^{me} de Courpens. Nous avons justement besoin de vous dans ce moment, pour décider une affaire.

— Madame, dit Nancy en s'adressant à M^{me} Darvel, Phébé vous prie d'aller un instant vers elle.

— Oui, ma chère, je vais, dit M^{me} Darvel.

— Mademoiselle Nancy, dit M. Darvel, voilà M^{lle} de l'Asse qui veut bien se charger de faire une école du dimanche, si l'on consent à nous donner la salle du collége. Mais il lui serait difficile de la diriger seule. Il faudrait être deux : une personne pour les grands enfants, une autre pour les petits. Est-ce que vous consentiriez à aider M^{lle} de l'Asse ? vous feriez en cela une œuvre bien utile.

— Je ne suis guère capable d'enseigner quoi que ce soit, répondit Nancy ; mais j'essayerai volontiers, si l'on pense que je puisse être utile, — du moins pendant que je suis encore au village.

— Nous vous en sommes bien reconnaissants, dit M^{lle} Aricie. Monsieur le pasteur, vous aurez donc l'obligeance de demander la salle d'école et de prévenir les enfants ; moi, je vais écrire à Lausanne, pour qu'on m'envoie le *Messenger des écoles du dimanche* : une cinquantaine de feuilles, je pense. Espérons que cela prendra bien.

M^{me} Darvel était rentrée au salon, et, comme Nancy restait debout, les dames se levèrent aussi, M^{me} de Courpens disant avec l'expression d'un regret :

— Je crains bien que nous n'ayons fait attendre votre dîner. Voilà une heure ; et monsieur le pasteur doit être fatigué.

— Cela ne fait rien, madame, s'empressa de répondre M. Darvel. Je suis trop heureux si ce que nous venons de décider peut réussir. Dieu veuille bénir ce projet d'école.

— Oui, mon cher fils est souvent fatigué, dit M^{me} Darvel ; le dimanche n'est guère pour lui le jour du repos.

— La voiture est là ! vint dire Phébé triomphante.

— Allons, mes enfants, dit la châtelaine ; partons vite. Adieu,

madame ; — adieu, monsieur ; — bonjour, Nancy, *filie aux fraises*, comme on l'appelle au village.

— Les voilà enfin partis, dit Phébé en rapportant la soupe, qu'elle avait tenue chaude sur le foyer. Je pense qu'ils vont prendre leur second déjeuner, sans s'inquiéter des visites qui pourront se présenter au château. Ça, par exemple, qu'ils ont fait aujourd'hui chez nous, je suis bien fâchée de le dire, mais c'est pas d'une bonne éducation : venir une bande pareille à l'heure du dîner, et le dimanche encore !

— Ces dames avaient à me parler d'une affaire pressante, dit M. Darvel.

— Ah ! ben oui, pressante : alors, pourquoi ne l'ont-elles pas dite hier à monsieur, au lieu de me faire tenir la soupe une demi-heure près du feu, depuis qu'elle était dressée ?

— C'est bon, Phébé. Votre soupe est excellente et bien assez chaude. Hier, ces dames ne savaient pas qu'elles auraient à me parler aujourd'hui.

Pour remettre Phébé en belle humeur, M^{me} Darvel lui permit d'accompagner Nancy aux Genêts, dès qu'elle aurait terminé son relavage. Nancy essuya les assiettes, en sorte que le service fut vite expédié. À deux heures, les deux filles se mirent en route pour la montagne, Phébé ayant son chapeau sur lequel un vieux camélia artificiel, rouge et fané, montrait au soleil d'automne ses pétales effarouchés. Toujours soignée et simple dans sa mise, Nancy ne portait aucun ornement de ce genre, mais un simple ruban venant flotter sur ses épaules.

Les bois étaient déjà en partie colorés. Nancy se retrouvait dans son élément de liberté et jouissait beaucoup de tout ce qui s'offrait à sa vue dans la nature. Phébé, au contraire, s'attachait au côté pratique des choses ; elle avait peu d'imagination, mais beaucoup de langue. Malgré la montée assez rapide, elle causa presque tout le long, sans paraître essoufflée. Nancy la laissa parler, tant qu'elle voulut. Arrivées à l'entrée des Genêts, Phébé dit pourtant que c'était un joli endroit, clair et proprement cultivé. Puis elle fit la réflexion que sans doute, en ce lieu caché et bien tranquille, les grandes gens des châteaux ne venaient pas empêcher les pauvres ministres de dîner à l'heure voulue, le dimanche.

— Au fait, ajouta-t-elle, ce serait bien impossible, puisqu'il n'y a ici, ni château, ni pasteur.

Elles passèrent chez les Nicollet pour prendre la clef de la maison. La cousine leur offrit du café au lait, qu'elles refusèrent.

— Ma bonne dame, dit Phébé, vous êtes bien honnête ; mais, voyez-vous, on a dîné si tard à la cure, qu'il me serait impossible de rien

manger ni boire en ce moment.

Le coq et les poules parurent enchantés de revoir leur maîtresse. Nancy s'accorda le plaisir de leur donner du grain pour leur souper. À trois heures, c'était le moment, puisqu'elles allaient bientôt se coucher. Deux douzaines d'œufs étaient déposés au frais, dans une corbeille. Nancy dit qu'il fallait les emporter à la cure, à quoi Phébé se garda bien de faire aucune opposition. — Elles allèrent ensuite au jardin, où des épinards d'automne étalaient leurs feuilles tendres et bien nourries. Phébé les convoitait du regard ; mais ce fut bien autre chose quand elle découvrit deux superbes choux-fleurs en plein épanouissement.

— Voilà qui régalerait madame et monsieur, dit-elle. Ce sont des demi-durs. Qu'en voulez-vous faire, Nancy ?

— Nous pourrions peut-être prendre un panier et les mettre au fond ; puis, si cela vous convient, nous cueillerons les plus grandes feuilles des épinards, sur lesquelles on pourra déposer les œufs. Croyez-vous que cela fit plaisir à M^{me} Darvel ?

— Mais certainement, ma chère amie. Et d'ailleurs, madame voudra payer. En tout cas, les œufs doivent se payer ; ils sont rares en ce moment. Pour les choux-fleurs et les épinards, vous ferez ce que vous voudrez.

Phébé sortit un couteau de sa poche, un de ces vieux petits couteaux de cuisinière, pointus et dont la lame se renverse un peu en arrière par suite de l'usure ou de la faiblesse du ressort. Elle décapita les deux choux et ne laissa autour de la tête soufrée, qu'une mince enveloppe de feuilles vertes, tondues à ras la fleur. Puis, en jardinière qui s'y entend, elle se mit à effeuiller les épinards, Nancy faisant la même récolte de l'autre côté du carreau. — À la montagne, ce légume acquiert un goût plus savoureux qu'à la plaine, et *monte* moins rapidement.

Le grand panier rempli jusqu'au bord fut recouvert d'une serviette piquée autour avec des épingles : il ne restait plus qu'à l'emporter.

Nancy montra sa chambre à Phébé, ainsi que le reste de la maison. Tout était bien en ordre, mais naturellement un peu chargé de poussière. Depuis huit jours, aucune main n'avait essuyé les meubles.

— Oui, dit Phébé, c'est une jolie habitation, bien modeste et tout à fait rustique. Vous vous marierez ici et vous y resterez avec votre vieux père. Est-ce qu'il n'y a point de garçon par là qui vous courtise ? Ce serait bien étonnant qu'il n'y en eût pas un, dit-elle en regardant par la fenêtre de la chambre.

Au même instant, Jean Gollet arrivait, par le sentier, devant la maison.

— Quel est ce compagnon ? demanda Phébé à voix basse.

— C'est le fils de notre voisine, la veuve Gollet, qui demeure au bord de la route : là-bas, fit Nancy en indiquant la direction.

— Des gens riches, hein ? — Voyons, il n'y a pas besoin de tant de mystère.

— Descendons, dit Nancy, pour voir ce qu'il nous veut.

— *Adieu*, Nancy, cria presque Jean Gollet, dès qu'il la vit à la rue. Je suis venu te dire un petit bonjour, quand j'ai vu la maison ouverte. Et ça va toujours bien ?

— Oui, merci ; et toi, et ta mère ?

— Nous allons bien, merci. Sais-tu qu'on s'ennuie terriblement de toi ? Comptes-tu rester encore bien longtemps à la cure ?

— Je ne sais pas.

— As-tu de bonnes nouvelles de ton père ?

— Oui ; il va mieux.

— Ma foi, j'en suis bien aise. Est-ce que vous partez déjà ?

— Oui, dit Nancy, en donnant un double tour à la serrure de la porte d'entrée.

— Il vous faut venir prendre quelque chose à la maison. Ma mère vous fera du café.

— Merci, Jean ; nous allons redescendre.

— Et vous emportez ce panier ?

— Oui, monsieur, dit Phébé, qui examinait Jean scrupuleusement.

— En ce cas, je vais avec vous. Donnez-moi ce panier, je le porterai.

— Merci, Jean ; c'est le moment de soigner vos bêtes. Je ne veux pas te déranger ; entre nous deux, la panier n'est pas une charge, dit Nancy.

— Je te dis que je veux le porter. Les bêtes attendront. D'ailleurs, ma mère ne les laissera pas avoir faim.

— Eh bien, écoute. Je consens à ce que tu le portes jusqu'à l'entrée du bois. Arrivé là, tu reviendras chez vous, et nous descendrons seules. Prends garde ; il y a des œufs sous la serviette.

— Tu fais bien de me le dire, car j'aurais pu faire une omelette sans m'en douter.

Jean prit donc le panier et se dirigea du côté du bois, pendant que les deux filles faisaient un détour chez les Nicollet, pour y déposer la clef.

— Qu'est-ce que c'est que ce *Jean* ? demanda Phébé pendant qu'elles cheminaient seules. Il a les yeux un peu à fleur de tête. Est-ce qu'il ne boit pas, de temps en temps, un coup de trop ?

— Hélas ! oui, dit Nancy ; beaucoup trop souvent.

— En ce cas, faites avec lui la sourde oreille. Ce garçon ne vous

convient pas. Une fille comme vous, et même une fille comme qu'elle soit, est une folle si elle épouse un buveur. Elle ne saurait être que malheureuse avec lui. Ces hommes qui boivent, c'est l'abomination de la désolation.

— Il est averti depuis longtemps.

— À la bonne heure. S'il vous fait jamais la promesse de se corriger, ne vous y fiez pas. Il se griserait déjà le lendemain de vos noces.

Lorsqu'elles l'eurent rejoint, Jean Gollet vint donc avec elles, jusqu'à l'entrée du bois ; là, il fit mine de descendre plus bas.

— Halte-là, monsieur Gollet, dit Phébé en prenant le panier. Comme c'est moi qui suis la cuisinière, j'ai l'habitude de porter les fardeaux. Au revoir, mon brave.

— Dis-moi, Nancy : est-ce que je ne pourrais pas te faire visite à la cure, un de ces soirs ? Je m'ennuie terriblement *de toi*.

— Oh ! pour ça non, monsieur Gollet, qu'il ne vous faut pas venir à la cure, s'empessa de répondre Phébé ; le soir, on travaille, parce qu'on a commencé les veillées ; et Nancy est à la chambre avec madame. Une visite chez nous, ça ne se peut pas. Prenez votre mal en patience : l'ennui, eh ben, ça passe en travaillant. Encore merci, et au revoir !

— Adieu, Jean ; salue ta mère de ma part, dit Nancy.

CHAPITRE XX

L'ÉGLISE LIBRE ET L'ÉGLISE NATIONALE



Pour les pasteurs, le lundi devrait être un jour de repos, une sorte de dimanche, pendant lequel ils reprendraient des forces et se prépareraient aux travaux du reste de la semaine. Plusieurs d'entre eux, peut-être même le plus grand nombre, ne peuvent arranger leur vie de cette manière. À la campagne, il semble que cela devrait être facile, du moins jusqu'à un certain point. Mais dans les villes populeuses, tout ministre de l'Évangile est à la merci d'un imprévu qui le harcèle de ses exigences et auquel il ne peut refuser son temps, quelque fatigué qu'il soit. À peine les labeurs du dimanche sont-ils terminés, que ceux du jour suivant recommencent. La position est bien celle d'un soldat toujours sous les armes, lequel ne peut quitter son poste de sentinelle sans manquer à ses devoirs. Mais quand vient l'été, il faut pourtant qu'il s'accorde, — ou qu'on lui accorde, — un congé de quelques semaines. S'il est en mesure d'en faire la dépense, il s'en va dans les montagnes avec sa famille, dans l'un de ces hôtels-pensions qui fourmillent de gens venus un peu de tous les côtés. Alors, qu'arrive-t-il ? dès le lendemain de son arrivée, on lui demandera pour le dimanche suivant, peut-être même pour le milieu de la semaine, une prédication. Il faut organiser, une réunion, lui dit-on, et qu'il la préside. Vraiment, il est des gens dont la manie est de faire prêcher les autres et qui ne sont pas contents s'ils n'ont entendu quantité d'explications et d'exhortations. Sans cela, ils ne sont pas *édifiés*, comme ils disent. Eh ! chers frères et chères sœurs qui vous reposez là-haut, vivez donc un peu plus par vous-mêmes et laissez vos pasteurs tranquilles. Vous ferez de cette manière une œuvre de charité, et vous vous en porterez tout aussi bien.

Deux fois déjà, depuis qu'il habitait la cure des Avaux, M. Darvel

avait eu la visite de son ancien condisciple, M. Emmerlin. Mais il n'était pas encore allé le voir à Choûtens. Tantôt une chose, tantôt une autre venue à la traverse, ne lui avaient pas permis de s'y rendre. — Le premier lundi d'octobre, c'est-à-dire le lendemain du dimanche que nous venons de raconter dans le chapitre précédent, M. Darvel prit son bâton tout de suite après déjeuner, et dit qu'il allait faire une visite à M. Emmerlin, après avoir préalablement demandé l'autorisation relative à la salle d'école et donné la réponse à M^{lle} de l'Asse. Il comptait bien, en tout cas, être de retour à midi pour le dîner.

En passant au village, il entra donc chez le syndic, à qui il exposa l'affaire de l'école ; et celui-ci se chargea d'en parler à la commission, dont il était un des membres. Il ajouta que, dès à présent, on pouvait considérer la chose comme accordée. — De chez Louis Walther, M. Darvel se rendit au château. C'était son chemin. La famille déjeunait. On le reçut dans la salle à manger, où M^{me} de Courpens lui offrit du thé, du café, du chocolat, tout au monde. Il refusa, puisqu'il venait de manger, expliqua vite l'objet de sa visite et se leva pour repartir.

— Vous êtes donc bien pressé ? lui dit M. de Courpens.

— Oui ; je vais à Choûtens, et je tiens à revenir pour midi.

— Vous allez à pied ?

— Oui.

— Voulez-vous que je vous fasse conduire en voiture ? C'est tout ce qu'il y a de plus facile. Mes chevaux ne sont pas occupés ce matin.

— Je vous suis très obligé, monsieur ; mais j'ai besoin de marcher ; le temps est charmant ; je préfère aller à pied.

— J'espère que vous ne faites pas de compliments. Le cocher vous conduirait en vingt minutes, et vous attendrait une demi-heure sans dételer.

— Mille remerciements ; j'accepterai une autre fois avec reconnaissance.

Un instant après, M. Darvel suivait avec bonheur la route qui va rejoindre le plateau, et de là conduit à Choûtens, sous l'ombrage de noyers et de poiriers sauvages plantés à droite et à gauche dans les haies voisines. Il faisait un temps d'automne doux et paisible. Aucun souffle n'agitait les feuilles déjà bien jaunies. Sur les champs où travaillait la charrue, les étourneaux et les bergeronnettes suivaient la trace du sillon pour y trouver leur pâture, sans s'effrayer, ni des bœufs et des chevaux, ni de la parole ou des claquements de fouet du bouvillon.

Choûtens est un grand village, situé à cheval sur une colline élevée. Jambe de-ci, jambe de-là, il a l'air de commander la contrée et d'avoir l'œil sur les deux versants qui lui appartiennent. Le temple est sur le

point culminant, en sorte qu'il faut nécessairement monter pour s'y rendre. Le lecteur n'a pas oublié que M. Hollifax est le pasteur officiel de la paroisse de Choûtens, auquel est joint Vernoye comme annexe, trois quarts de lieues plus à l'ouest. M. Emmerlin, le pasteur de l'église libre qui se réunit pour un de ses cultes à Choûtens, occupe un appartement dans une maison de paysan, située un peu à l'écart de la ligne principale des habitations. Les réunions de son église ont lieu dans une autre maison, plus grande, où le propriétaire a réuni plusieurs chambres en une salle qui peut recevoir une centaine de personnes.

M. Emmerlin s'était marié peu après avoir obtenu son diplôme de licencié en théologie. Employé d'abord comme évangéliste dans un poste de montagne, il fut appelé comme pasteur, quelques années plus tard, par l'église libre de Choûtens. Tout aussi pauvre que M. Darvel, il avait, de plus que lui, une jeune famille à élever. S'il se tirait d'affaire, c'était à grand renfort d'économie. D'un caractère énergique, doué d'une piété solide, il ne se tourmentait pas à la pensée de ce qu'il devrait faire de ses enfants, quand il ne pourrait plus suffire aux besoins de leur instruction. Active et pratique, M^{me} Emmerlin se serait volontiers passée de domestique, si son mari y avait consenti ; mais celui-ci exigea que sa femme prît une jeune fille de seize ans pour l'aider dans la maison. Lorsqu'elle était formée au service et pouvait gagner un meilleur salaire, elle quittait ses maîtres, qui recommençaient alors avec une nouvelle, jusqu'à ce que celle-ci les quittât à son tour. C'était peu commode pour M^{me} Emmerlin ; mais la nécessité étant là, elle l'acceptait de bonne grâce.

M. Darvel fut accueilli avec une fraternelle amitié par son collègue, qui le présenta à sa femme comme un bon camarade à l'académie.

— Tu fais bien de venir nous voir, lui dit M. Emmerlin, car nous sommes seuls les trois quarts de l'année. En hiver, par exemple, personne n'aborde chez nous, excepté les pauvres de notre église, et ceux que nous assistons en dehors de notre assemblée.

— As-tu beaucoup de visites à faire en hiver ? demanda M. Darvel.

— Pas énormément ; mais ces visites me prennent du temps, parce que je dois aller dans des villages éloignés. Puis, on me demande souvent pour un culte, aux enterrements, lorsque j'ai visité des malades qui n'étaient pas de notre église.

— M. Hollifax ne reste pourtant pas en arrière, dans ces cas-là ?

— Oh ! non ; mais il attend qu'on l'appelle ; en général, il ne court pas au-devant des besoins de ses paroissiens. Nous vivons, du reste, en bons termes et sur un pied de fraternité chrétienne, bien qu'il ait conseillé de refuser la salle d'école du village, pour l'école du dimanche que ma femme dirige.

— Pourquoi donc ? ce refus m'étonne de sa part.

— Il aura trouvé, peut-être avec raison, — je ne sais, — qu'ayant une salle pour le culte, nous pouvions y recevoir nos enfants et ceux qui nous seraient confiés par des parents membres de l'église nationale. Mais l'école du dimanche étant accessible à tous, il nous semblait que sa place naturelle était dans la salle publique. Du reste, cela est sans importance. L'essentiel est que les enfants viennent ; nous en avons une cinquantaine, quelquefois plus, quelquefois moins.

— Vous êtes bien plus heureux que nous, dans l'église libre. Vous travaillez sous votre responsabilité, sans ordre officiel, et le culte public est sans doute suivi avec assiduité. Ce n'est pas comme dans ma paroisse, où, si cela continue et va en augmentant, je n'aurai bientôt plus que des bancs pour auditeurs. Il y a des jours où je suis terriblement découragé. Il me semble pourtant que je fais ce que je peux pour engager mes paroissiens à venir au temple. Hier, par exemple, il n'y avait que douze personnes au culte à Filliez, et une vingtaine aux Avaux, sans compter les enfants.

— Tu m'étonnes. On m'avait dit que tes prédications ramenaient beaucoup de gens à l'église.

— Oui, dans les premiers temps ; maintenant, cela va en diminuant de dimanche en dimanche. Je me verrai peut-être dans le cas de retourner à un poste de montagne, ou peut-être même de donner ma démission.

— Nous sommes dans un mauvais moment pour la fréquentation du culte, dit M. Emmerlin. Les semailles absorbent tout ; puis, voici venir la vendange, pendant laquelle on travaille, le dimanche, absolument comme les autres jours. Quand cette crise sera passée, tu verras que tes paroissiens reviendront à l'église. En attendant, il faut profiter des occasions d'annoncer l'Évangile en particulier. En présence de l'état religieux des populations, nous sommes appelés à être *évangélistes* plus que *pasteurs*. Je crois surtout qu'il faut s'adresser au cœur, bien plus qu'à l'intelligence des auditeurs ; parler du bonheur qu'on éprouve à aimer Dieu, plus que des devoirs qui nous sont imposés. Si le cœur peut se donner, une vie nouvelle, meilleure ne tarde pas à se produire.

— Sans doute, et je tâche de ne pas l'oublier. Mais si tu savais ce que c'est pour moi d'entrer dans un temple où je ne vois personne, ou presque personne, tandis que les cabarets sont remplis d'hommes la moitié du jour et souvent fort tard dans la nuit ! On serait découragé à moins.

— Il y a pourtant les enfants de la paroisse ?

— Oui ; et encore, dans huit jours, quand les vaches seront descen-

dues de la montagne, les plus grands des enfants seront au pâturage avec elles. Dans votre église, on a du zèle : je suis persuadé que ton auditoire est toujours nombreux.

— Hélas ! non, mon cher ami. Du moins pas comme tu te le représentes. La moyenne de mes auditeurs, à Choûtens, pourrait être d'une soixantaine ; à Cornier, où je fais un culte aussi tous les dimanches, peut-être dix de moins. Eh bien, hier, c'est tout au plus si j'avais la moitié de ces nombres. En hiver, il m'est arrivé plus d'une fois d'avoir dix personnes seulement. Il est juste de dire que, pour plusieurs, il faut faire une lieue à pied, pour venir à Choûtens ou à Cornier. Mais c'est égal : dans l'église libre comme dans l'église nationale, le zèle n'étouffe personne, au moins pas dans la contrée que nous habitons. Comme toi, j'ai été découragé plus d'une fois et tenté aussi de donner ma démission. Ensuite, j'ai reconnu que c'était là un manque de foi et de confiance en Dieu. Maintenant, je ne me tourmente plus de cette manière par rapport à moi. Je ne verrais que trois personnes dans notre salle de culte, qu'encore je rendrais grâces à Dieu de les y voir. Pourvu que le Seigneur soit avec elles et avec moi, cette assemblée sera bénie.

— Ce que tu dis là me redonne du courage. Oui, au fond, c'est bien ainsi qu'il faut considérer notre position et notre devoir. — Mais dans les villes, vos réunions sont très nombreuses ; les chapelles combles, souvent. Là, ce n'est pas le zèle qui fait défaut.

— C'est possible. Les temples nationaux ont aussi bien des auditeurs. Toutefois, il y a zèle et zèle. Je ne me fie pas tant à ce qui est extérieur. Ces foules sortant des temples et des chapelles après avoir entendu une bonne prédication, ne m'ont jamais frappé par un air recueilli et vraiment convaincu. Les gens sont à peine à la rue que déjà l'on entend de toutes parts des conversations fort peu en rapport avec le sérieux qu'on paraissait avoir un instant plus tôt. Si l'un ne s'en va pas tout de suite à sa métairie et l'autre à son trafic, beaucoup iront peut-être à des pensées bien éloignées d'une édification véritable. Chez nous, à la campagne, c'est la même chose, et qu'y peut-on ? Il faudrait prêcher directement sur un tel sujet ; mais comment le faire ? — Et puis encore, dans les villes, on tombe facilement dans un esprit *cancanier* et jugeur. De cette manière, les gens *religieux* qui s'abandonnent à ce vilain défaut, font souvent beaucoup de mal en croyant être utiles à leur prochain. Un seul manque de tact a parfois des conséquences très fâcheuses. Tu vois, mon cher, qu'à bien des égards, l'église libre a tout aussi besoin de se corriger que l'église nationale. Moi, je ne suis pas de ceux qui voient tout en beau de leur côté, et tout en laid du côté des autres. Il y a du bien et du mal

partout, et je croirais volontiers que c'est la même chose dans les assemblées dissidentes plus étroites, où je ne suis jamais entré. De temps en temps il s'y produit des scandales dont les populations sont épouvantées. Si quelque jour la séparation de l'église et de l'état est décidée dans notre pays, peut-être alors se formera-t-il des congrégations plus vivantes, parce que chacun sera bien forcé d'agir selon ses convictions et de se réunir à ceux qui pensent comme lui. L'émulation partira des divers groupes. Mais nous sommes loin encore de tout cela, et il n'est pas probable que nous le voyions. Pour le moment, faisons du mieux qu'il nous est possible, toi, dans ta paroisse nationale, et moi dans mes petits groupes disséminés. La grande affaire, c'est que l'Évangile soit prêché partout. Certes, l'incrédulité se prêche assez d'elle-même, aidée en cela par l'indifférence des populations. Aux Avaux, n'as-tu personne qui t'appuie ?

— Oui, j'ai le syndic Walther, qui fait bien ce qu'il peut ; mais lui-même avoue qu'il manque de foi et que des doutes travaillent son esprit. Puis, il y a aussi une bien charmante fille du hameau des Genêts, dont le père, un très brave homme, est en ce moment à l'Asile des aveugles. Sa fille est une chrétienne décidée, qui va nous aider pour une école du dimanche, avec une sœur de M^{me} de Courpens. Cette dernière est aussi animée d'une vraie pitié.

— Eh bien, mon cher, trois personnes pieuses, dans une paroisse, c'est déjà un trésor pour le pasteur :

— J'oubliais encore la meilleure : une jeune fille malade de phthisie⁷, qui s'en va rapidement. Celle-ci est remplie d'une foi qui la soutient et la rend joyeuse.

— Tu aurais donc bien tort de te laisser aller au découragement. Il nous faudra prier l'un pour l'autre, toi pour mon chétif troupeau bien dispersé, moi pour tes paroissiens tout occupés de la terre. En nous accordant de cette manière, nous pouvons, avec le secours de Dieu, faire peut-être plus de bien que par nos prédications. — Pourquoi veux-tu déjà partir ? Tu devrais rester et dîner avec nous.

— Merci ; pas aujourd'hui.

— Il faut prendre un verre de vin et manger quelque chose.

— Bien obligé ; je n'ai besoin de rien.

— Prends au moins un cigare. J'en ai reçu hier un caisson en présent.

— Je ne fume pas.

— Comme tu vaux mieux que moi, qui n'ai pas su renoncer à cette mauvaise habitude !

— Si cela te fait du bien de fumer.

7 - [NdÉ] Tuberculose.

— Du bien, je n'en crois rien ; mais cela me fait plaisir quand j'ai la tête fatiguée, ou que je fais une course à pied par le mauvais temps.

— Montre-moi tes enfants : je voudrais aussi saluer ta femme.

Les deux pasteurs entrèrent dans une chambre voisine, où M^{me} Emmerlin faisait lire deux jolis garçons de cinq et sept ans, pendant qu'une fillette de trois ans s'amusait avec sa poupée.

Ayant pris congé, M. Darvel revint chez lui et arriva juste au moment où Phébé étendait la nappe sur la table pour mettre le couvert. — Sa visite à M. Emmerlin l'avait encouragé. Il reprenait de l'énergie pour sa tâche si ingrate. C'était bien nécessaire, car lui-même allait avoir des préoccupations d'une nature intime et douloureuse, contre lesquelles il lui faudrait lutter vigoureusement.

TROISIÈME
PARTIE

CHAPITRE XXI

COMMENT SE TIRER DE LÀ ?



Les caractères impressionnables, même lorsqu'ils sont animés d'une piété véritable, comme c'était, par exemple, le cas de M. Darvel, sont plus facilement accablés par l'épreuve, et plus facilement aussi relevés par la confiance en Dieu, que ceux dont le tempérament moral est plus fort ou plus résistant. On voit des hommes qui gémissent profondément aujourd'hui sur eux-mêmes ou sur leurs circonstances, et qui demain auront le sourire à la bouche et une sorte de joie relative au cœur. On en voit d'autres qui restent calmes au milieu des ennuis, même au fort de la détresse, comme ils le sont aussi ou le paraissent, lorsque tout les convie à l'expansion d'un grand bonheur.

M. Darvel revint donc de Choûtens plus serein qu'il n'y était allé. La vue et le langage d'un homme heureux, tout à ses devoirs et acceptant la vie comme Dieu jugeait bon de la lui faire, l'avait fortifié. N'ayant pour toute fortune qu'un traitement bien inférieur à celui de M. Darvel, devant même payer de sa bourse un logement des plus modestes, M. Emmerlin se trouvait pourtant très satisfait de son sort. Tout comme son collègue national, le pasteur de l'église libre avait à lutter, autour de lui, contre une indifférence déplorable, et souvent aussi contre une incrédulité froide ou moqueuse. Et malgré tant de soucis et de travaux, il portait le faix du jour sans en être accablé. Sa foi en un Dieu-Sauveur parfaitement bon et sage, remplissait son âme de calme et de paix, de reconnaissance et d'amour. Lui et sa femme avaient aussi le privilège de posséder une bonne santé.

Pendant le dîner, M. Darvel raconta une partie de sa visite à M. Emmerlin, et fit le tableau du charmant intérieur de famille auquel il avait assisté. Les trois enfants étaient obéissants, et cependant très joyeux, élevés avec fermeté, mais aussi avec une tendresse clair-

voyante. Ils avaient embrassé M. Darvel au moment de son départ, comme s'ils connaissaient depuis longtemps cet ancien condisciple de leur père. Hélas! le pauvre M. Darvel, personne au monde ne l'avait embrassé depuis des années. Quelque bonne qu'elle fût, sa mère avait abandonné cette marque d'affection : elle n'en chérissait pas moins son fils ; mais ce manque de témoignage extérieur était une habitude prise, une chose à laquelle on ne pensait plus.

Nancy écoutait avec un vif intérêt le récit de M. Darvel. Pendant qu'il parlait, elle avait les yeux continuellement fixés sur lui, ce qui fit que, pour la première fois depuis qu'elle était à la cure, M. Darvel arrêta aussi son regard sur l'expression gracieuse et les traits charmants de la jeune fille. Il puisa dans cette contemplation un sentiment, une sorte d'intuition jusqu'alors inconnue. La beauté physique et morale de Nancy se révéla comme une lumière toute nouvelle aux yeux de son esprit et peut-être aussi à son cœur. Il y revenait sans cesse, d'autant mieux que Nancy parlait facilement et s'était habituée très vite au genre et aux usages de la maison. Ce qu'avait dit M. Emmerlin de la valeur d'une seule âme pieuse dans une paroisse où règne l'indifférence, rehaussait encore le caractère de Nancy aux yeux de M. Darvel. Jamais il n'avait eu ce qu'on appelle une inclination. Tout à ses devoirs de pasteur, dès qu'il eut accepté son premier poste, il avait presque posé en principe qu'il resterait célibataire. Et maintenant qu'il a passé de la jeunesse à l'âge mûr, faudra-t-il que le besoin d'aimer vienne le maîtriser, le rendre malheureux ? Il a trente-sept ans, un cœur d'homme aussi ; des filets d'argent commencent à se montrer dans ses cheveux noirs : si l'heure doit sonner pour lui, on ne tardera pas à l'entendre.

Pour le moment, allons au plus pressé de notre histoire, c'est-à-dire, accompagner M. Darvel à Filliez, où il va visiter un malade.

Après sa course à Choûtens dans la matinée, et sa fatigue du jour précédent, il aurait eu besoin de rester chez lui à se reposer ; mais, moins que tout autre, moins qu'un médecin, le pasteur ne s'appartient pas. Il est le serviteur de ses frères et se doit à eux.

Le malade en question était un vieillard à l'article de la mort. C'était le père du cabaretier de Filliez. On n'en avait rien dit jusqu'ici à M. Darvel, parce qu'on pensait que le catarrhe⁸ auquel cet homme était sujet chaque automne, passerait comme les autres fois. Mais une fluxion de poitrine⁹ s'étant déclarée, le docteur avait dit qu'il ne restait plus d'espoir. Alors seulement on avait fait demander le pasteur, qui aurait très bien pu, le jour précédent, voir le malade avant ou après le

8 - [NdÉ] Ou gros rhume avec écoulements.

9 - [NdÉ] pneumonie ou pleurésie.

culte. — Comme c'était lundi, le cabaret contenait un certain nombre de buveurs, entre autres Jean Gollet, chantant à tue-tête. C'était ainsi qu'il essayait de se corriger. Plus d'une fois, la domestique de l'auberge lui dit de se taire, que le vieux était mourant, et que s'il continuait à chanter, son maître viendrait le prendre par les épaules et le mettre à la rue. Gollet étant ivre et ne sachant plus bien ce qu'il disait, proposait à cette fille de se laisser embrasser, et qu'alors il se tairait.

À la cuisine, Amédée dissertait à haute voix sur la maladie de ce pauvre père Jacques et faisait des phrases sur la misère de la vie humaine, ce qui ne l'empêchait nullement de boire sa chopine, debout au coin d'une table. M. Darvel y entra sans saluer personne et fut conduit auprès du mourant par la femme de l'aubergiste. Celui-ci essayait de soutenir son père, en appuyant des oreillers derrière les épaules de l'agonisant.

— Père, dit-il, voici monsieur le pasteur qui vient prier le bon Dieu pour toi.

— Oui, — fut toute la réponse.

M. Darvel comprit qu'il fallait se hâter. Il dit à haute voix le passage : « Dieu a tant aimé le monde, qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. — Dieu n'a pas envoyé Jésus-Christ pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. » — Oui, — prononça faiblement le vieillard, respirant à peine.

M. Darvel pria pour que cette âme qui allait partir, fût reçue par le Sauveur toujours charitable et plein d'amour. À ce dernier mot, le dernier souffle de vie du mourant s'éteignit. Le mari et la femme restèrent auprès de leur père, pour lui fermer les yeux. M. Darvel revint à la cuisine où Amédée achevait son vin. On entendait encore la voix de Jean Gollet dans la chambre à boire.

— N'est-ce pas que c'est une indignité, monsieur le pasteur ? dit Amédée. Ce garçon est un misérable. Il n'ignore pas qu'il y a ici tout près un vieillard qui va peut-être rendre le dernier soupir dans les bras de ses enfants, et Jean Gollet peut chanter ! Cela me révolte. J'ai été sur le point d'aller lui faire une morale numéro un ; mais c'eût été probablement inutile. On ne jette pas les perles devant les pourceaux. — Est-ce que monsieur le pasteur accepterait un verre de vin ?

— Non, je vous remercie, répondit M. Darvel, d'un air qui voulait dire : « Mais vous, monsieur Behr, que faites-vous ici dans un pareil moment ? »

Peut-être Amédée le comprit-il, car il salua M. Darvel et sortit aussitôt du cabaret.

Jean Gollet continuant à brailler, M. Darvel se décida à faire une

chose que peu de pasteurs à sa place eussent tenté d'essayer. Il entra résolument dans le sanctuaire des buveurs, où, marchant droit au chanteur, il lui dit :

— Est-ce vraiment vous, monsieur Gollet, qui faisiez un tel bruit, lorsque le père de l'aubergiste était à l'agonie ? En ce moment il vient d'expirer, et vous continuez à chanter ! N'avez-vous donc plus aucun sentiment humain dans le cœur, ou bien le vin fait-il de vous une brute ?

— Ah ! monsieur le pasteur, je suis bien fâché ; je ne vous savais pas là. On aurait dû m'avertir que vous étiez là. Je ne veux certainement rien faire qui ne soit convenable. — Vous prendrez bien un verre de vin.

— Non. Si j'ai un conseil à vous donner, c'est de retourner immédiatement chez vous et de travailler, quand la raison vous sera revenue. Voulez-vous m'écouter ?

— Oui, sans doute ; mais, voyez-vous, monsieur le pasteur, je suis complètement dérouté, parce que la Nancy... Suffit. À bon entendeur, salut !

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, et je pense que ce n'est pas ici le lieu de me faire des confidences.

Jean Gollet se leva, donna un grand coup de poing sur la table, au risque de se luxer l'articulation du poignet, puis il ajouta :

— Nancy ne veut pas de moi ; elle me l'a dit avant de venir chez vous. Sans doute elle a quelque autre garçon en vue. Eh bien, je me passerai d'elle aussi ; mais du diable si je me corrige !

— Vous aurez bien tort, malheureux jeune homme. Dieu veuille vous ouvrir les yeux sur vous-même et sur le mal que vous faites. Mais vous m'aviez promis de vous en aller ? Voyons, venez avec moi.

— Merci, monsieur ; je m'en irai assez seul. Je n'ai besoin du secours de personne.

Ayant dit cela, il se rassit et se mit à pleurer.

Larmes d'ivrogne, dira peut-être un lecteur. C'est possible. Mais l'esclavage du vin est une chaîne terrible !

À la cure, il avait été décidé qu'on *veillerait* dès le premier lundi d'octobre. *Veiller*, cela veut dire que l'ouvrière en journée continue à travailler jusqu'à neuf heures du soir, pour le compte de la maîtresse de la maison. Quand on ne veille pas, la couturière pose son ouvrage et rentre chez elle à la nuit : c'est l'usage dans les campagnes.

Donc, après le repas du soir, les deux dames s'installèrent au salon avec leur ouvrage. Une bonne lampe éclairait cette pièce de l'appartement. M. Darvel ne tarda pas à s'y rendre aussi, avec l'intention de lire à haute voix un article intéressant dans une Revue, à laquelle il

était abonné depuis peu. Comme il allait commencer sa lecture, Louis Walther arriva. On le fit entrer à l'instant. M. Darvel aurait pu voir que Nancy baissait la tête davantage sur sa couture, comme si les arrières-points qu'elle exécutait eussent exigé une attention encore plus soutenue. Mais Nancy sentait qu'elle rougissait, et ne voulait pas le montrer. M. Darvel ne vit rien, allant au-devant du syndic et lui donnant une chaise. Lorsque ce dernier eut salué, il dit qu'il apportait la réponse relative à la salle d'école. La municipalité et la Commission accordaient le local demandé, et l'avaient chargé d'exprimer des remerciements aux personnes qui voulaient bien s'occuper d'une école du dimanche.

— Comme membre de la Commission, me sera-t-il permis d'y assister quelquefois ? demanda-t-il.

— Mais sans doute, s'empressa de répondre M. Darvel, à moins que les deux dames ne préfèrent être seules. Qu'en pensez-vous, Nancy ?

— M^{lle} de l'Asse décidera, répondit-elle ; pour ce qui me concerne, j'avoue bien que la présence d'un inspecteur m'intimiderait beaucoup.

— Mais peut-être, reprit le pasteur, que M. Walther se chargerait d'être le moniteur des plus grands garçons ?

— Dans ce cas, je n'irai pas, dit le syndic. Je me reconnais incapable d'enseigner les enfants. N'en parlons donc plus, si cela gêne ces dames.

— Vous voulez déjà partir ? dit M. Darvel. Restez donc un peu avec nous. J'allais lire un joli article ; vous en profiterez.

— J'en serais fort heureux ; mais nous sommes bien occupés pour expédier les semailles avant d'être à la vendange ; et j'ai du blé à préparer ce soir pour demain matin. Une autre fois, si vous le permettez, je resterai bien volontiers.

— Vous nous ferez toujours plaisir, dit M^{me} Darvel, car nous vous aimons beaucoup, ajouta-t-elle en tendant sa main au jeune syndic.

Naturellement, Nancy se crut obligée de lui tendre aussi la sienne, qui sentit une étreinte à faire rougir les doigts. Elle comprit parfaitement que Louis Walther, tout en disant vrai à propos de son blé, aurait été heureux de veiller une heure de plus avec eux, pour jouir de sa présence. Nancy lui sut gré du sacrifice qu'il s'imposait volontairement, afin de rester fidèle à sa promesse.

Oh ! qui nous fera trouver un garçon d'un tel caractère ? diront sans doute bien des jeunes filles. En existe-t-il vraiment dans nos villages ?

— Et moi, si j'étais un jeune homme à marier, je dirais aussi : Qui m'indiquera où se trouve une Nancy Mayor ? Dussé-je aller au bout du monde, quoique je déteste les voyages, j'irais la chercher.

CHAPITRE XXII

LA SITUATION S'AGGRAVE



Les jours suivants, pendant la soirée, M. Darvel continua ses lectures à haute voix, sa mère et Nancy travaillant chacune à leur ouvrage particulier. Pour se faire une idée de l'intelligence littéraire de Nancy et de la portée de son esprit, il lut de temps en temps quelques pages des grands classiques français et aussi les morceaux les plus connus des poètes modernes. M. Darvel fut frappé de la facilité avec laquelle Nancy saisissait les passages remarquables, soit de vers, soit de prose. Il se disait que, plus instruite et ayant reçu une éducation soignée, la jeune fille aurait été certainement une personne très distinguée; et il se demanda si, à vingt-deux ans, il ne serait pas possible de lui donner le développement d'instruction qui lui avait manqué dans sa première jeunesse. Il alla même plus loin, beaucoup plus loin que tout cela, car il lui vint à l'idée vers la fin de la semaine, que, s'il l'épousait, Nancy deviendrait pour lui une compagne qui lui donnerait beaucoup de bonheur. Sa figure, son caractère, son intelligence, sa piété simple et pratique, tout en elle le charma. Sur ce point si délicat et pour lui si important, il ne prit aucune décision, cela va sans dire. C'était un homme trop réfléchi, un chrétien trop sérieux pour s'abandonner de prime abord à un si grand écart d'imagination. Néanmoins, l'idée dont nous parlons lui traversa l'esprit plus d'une fois et y laissa une impression durable. Il savait que des pasteurs avaient épousé des filles de simples paysans et ne s'en étaient pas mal trouvés. Or Nancy Mayor était de beaucoup supérieure à la plupart de ces dames, certainement. Mais tout cela, pour M. Darvel, était un travail de l'esprit, plus qu'une séduction du cœur. Si, tout de bon, le cœur se trouvait engagé, la résolution ne tarderait pas à être prise. Jusque-là, le brave et digne ministre se bornerait à penser, à examiner, à réfléchir. Situation

dangereuse en tout cas, et qui pouvait lui attirer une cruelle déception. Peu clairvoyant en ces matières et, comme nous l'avons déjà dit, n'ayant jamais eu d'inclination, il n'avait rien compris, rien vu dans les regards des deux jeunes gens. M^{me} Darvel pas davantage ; et d'ailleurs son fils était bien décidé à ne rien lui dire avant d'être complètement au clair sur ce qui le préoccupait.

Le dimanche étant arrivé, M. Darvel n'eut pas dix hommes au culte dans les deux temples, tant ils étaient occupés aux préparatifs de la vendange, qui commençait le lendemain. Les uns portaient de l'eau avec leurs *brantes*, pour laver leurs tonneaux dans la cave ; les autres reliaient leurs *bossettes* à la rue, frappant sur les cercles de bois avec un marteau dont les coups répétés s'entendaient jusqu'aux extrémités du village. On voyait les vendangeuses étrangères, passer en grandes bandes, leur seille vide à la main et se dirigeant du côté du vignoble où elles se rendent chaque année. Elles aussi, quoique bonnes catholiques sans doute, oubliaient la messe et pensaient plus à ce qu'elles allaient faire à la vigne, qu'aux recommandations de leur curé. Dans quinze jours elles reviendraient, ayant fait une grosse cure de raisin et rapportant trois ou quatre beaux écus de cinq francs dans leur porte-monnaie. Pendant ces deux semaines, pasteurs et curés prêcheraient plus ou moins au désert. Ce serait aussi pour eux un temps de vacances.

Les enfants ayant été prévenus par le régent qu'il y aurait une école du dimanche et que chacun d'eux recevrait, pour l'école suivante, une feuille imprimée ayant une gravure, ils se rendirent en bon nombre à l'invitation. M. Darvel fit l'inauguration de cette première école, expliquant à la jeunesse les avantages de l'instruction qu'elle y recevrait, et appelant sur les maîtresses et les écoliers la bénédiction de Dieu. — Il resta ensuite une demi-heure, dans la pensée que sa présence concourrait à une bonne discipline, et aussi pour juger un peu de la manière employée par M^{lle} de l'Asse et par Nancy pour éveiller l'attention des enfants.

M^{lle} de l'Asse possédait parfaitement le sujet de la leçon du jour. On voyait qu'elle l'avait étudié, et que ce n'était pas la première fois qu'elle tenait une école. Mais elle le faisait avec un ton d'autorité didactique, absolument comme un professeur. Nancy, au contraire, qui s'occupait de la classe des petits, y mettait une sorte de grâce enfantine, qui plaisait fort à ses jeunes écoliers. M. Darvel s'approcha une ou deux fois de cette partie de la salle et fut frappé de l'aisance avec laquelle Nancy se tirait d'affaire. Il laissa les deux maîtresses terminer leur tâche et revint chez lui, assez préoccupé de celle qui avait déjà tant de charme à ses yeux.

Continuant son examen pendant la semaine suivante, il arriva peu à peu à la conviction que Nancy, se développant toujours davantage dans un milieu différent de celui où elle avait jusqu'ici vécu, deviendrait une excellente femme de pasteur de village. Il aimait à causer avec elle, à faire aussi travailler son esprit et son jugement. Huit jours de plus dans cette atmosphère d'intimité paisible, et le cœur de M. Darvel risquait fort de se trouver pris dans un doux lien. Heureusement il n'en monta jamais rien à la pensée de Nancy, car elle eût aussitôt quitté la cure et fait revenir son père. Heureusement encore, celui-ci annonça son retour pour le samedi au soir de cette semaine-là. Son bon œil s'était fortifié ; l'autre succombait peu à peu à une atrophie inguérissable. Le père Mayor disait qu'il ferait très bien le voyage seul, mais qu'il serait content si sa fille pouvait le rejoindre à Filliez et de là monter avec lui aux Genêts.

Nancy travaillait depuis trois jours à la robe de M^{me} Darvel et put la terminer le vendredi au soir. Les six chemises étaient finies, lavées et même repassées par Nancy. Ces trois semaines de séjour à la cure avaient donc été bien employées. M^{me} Darvel était enchantée de sa robe ; jamais vêtement ne lui était si bien allé, disait-elle.

— Ah ! si cette Nancy avait été élevée autrement, dit-elle, un jour à son fils, et qu'elle eût seulement cinquante mille francs de fortune, quelle gentille femme elle ferait ! C'est bien le plus charmant caractère que je connaisse.

— Il ne serait pas nécessaire qu'elle eût cinquante mille francs, répondit M. Darvel. Celui qui l'épousera sera certainement heureux.

— Oui, reprit la mère, mais elle ne pourra épouser qu'un pauvre garçon, c'est-à-dire un petit paysan comme son père. Et vraiment c'est dommage ; ne trouves-tu pas ?

— Nous ne savons pas qui elle épousera, dit le fils. Comme elle met en Dieu sa confiance et lui demande sa direction pour tout ce qui la concerne, on peut penser qu'elle trouvera celui qui lui est destiné, si toutefois elle doit se marier. — Comment régleras-tu avec elle, pour le temps qu'elle a passé ici ?

— Figure-toi qu'elle ne veut pas entendre parler de paiement. Elle dit que tu leur as rendu des services ; que même tu as dépensé de l'argent pour conduire son père à Lausanne, et qu'elle est trop heureuse d'avoir vécu avec nous pendant trois semaines. À l'entendre, c'est elle qui est l'obligée et non pas nous.

— C'est très délicat de sa part. Au reste, à cet égard, rien ne m'étonne. Il faudra lui faire un présent, car nous ne voudrions pas l'avoir occupée si longtemps sans rémunération.

— J'y ai pensé ; mais il faut attendre un peu, et tâcher de savoir

ce qui lui ferait plaisir.

Le samedi matin, d'abord après le culte qui suivait le déjeuner, Nancy dit qu'elle voulait monter aux Genêts, dès qu'elle aurait été chez le syndic, pour lui parler de leur vache. Son père désirait reprendre la Blanchonne. Il fallait ouvrir la maison et la chauffer, pour lui ôter la crudité résultant de l'absence d'habitants. Ensuite, elle descendrait à Filliez pour y rencontrer son père à l'heure fixée. — M^{me} Darvel l'embrassa sur les deux joues ; monsieur dit que, sortant pour des visites au village, il accompagnerait Nancy jusque chez le syndic. Phébé fit aussi de tendres adieux à la jeune fille et lui promit de retourner voir ses choux-fleurs et autres légumes, ainsi que les poules. Quand tout fut dit et expliqué, M. Darvel et Nancy se dirigèrent du côté de la maison de Louis Walther. Au tournant de la rue, dans un passage assez étroit, ils rencontrèrent soudain un cheval échappé, galopant comme un forcené. Ils n'avaient pu le voir plus tôt. À peine M. Darvel eut-il le temps de se jeter de côté ; une seconde plus tard et le cheval lui passait sur le corps. Nancy poussa un cri et se suspendit des deux mains au bras de M. Darvel en l'attirant fortement à elle.

— Pardonnez-moi, dit-elle, lorsque le cheval eut passé, de vous avoir ainsi tiré par le bras ; mais j'ai eu peur pour vous. Je ne savais plus ce que je faisais.

Hélas ! le pauvre pasteur n'avait été que trop content d'être saisi de cette manière. Il remercia Nancy de sa présence d'esprit et de son intérêt. — Ce léger incident augmenta encore la préoccupation déjà bien vive de M. Darvel. On aurait dit que, le voulant ou non, tout concourait à l'entraîner dans une situation inextricable.

Ils arrivèrent chez Louis Walther, occupé au pressoir, comme presque tous les propriétaires du village. S'excusant sur l'état de ses vêtements, il proposa aux visiteurs d'entrer chez lui. Nancy refusa, disant qu'elle retournait aux Genêts, son père devant arriver dans la journée. Puis elle ajouta :

— Nous sommes des gens bien ennuyés, monsieur Walther, car je viens vous dire que mon père désire reprendre sa vache ; vous auriez peut-être préféré la garder ?

— Sans doute, je l'aurais gardée avec plaisir, mais rien n'est plus juste que de vous la rendre. C'est d'ailleurs chose convenue. Je vous devrai quatre-vingts centimes de loyer par jour, et je vous les paierai en ramenant la Blanchonne, quand il vous conviendra.

— Je vous remercie ; mais c'est mon père qui aura au contraire de l'argent à vous rendre. — Voulez-vous que ce soit lundi ?

— Je puis aller déjà ce soir, si vous le préférez.

— Ce sera bien assez tôt lundi ; nous aurons du lait de chèvre en attendant. Aujourd'hui, mon père sera fatigué du voyage, et demain c'est dimanche.

— Eh bien, à lundi, plutôt vers le soir, si cela vous est égal.

— Très bien ; nous serons là.

— Vous devriez manger une grappe de raisin avant de partir.

— Merci ; j'ai déjeuné il y a peu de temps.

— Faites-vous une belle vendange ? lui demanda M. Darvel.

— Oui, monsieur, extrêmement abondante.

— Je vous en félicite. Au revoir, monsieur le syndic. Louis Walther avait les mains trop engluées de jus de raisin pour les tendre à M. Darvel et à Nancy, en sorte que les jeunes gens se quittèrent sans la moindre démonstration amicale.

M. Darvel alla faire des visites pastorales, Louis Walther revint à son pressoir, et Nancy reprit bientôt le sentier conduisant au solitaire hameau. Son âme était reconnaissante envers Dieu, son cœur gros de bonheur à la pensée de l'affection de Louis Walther, et aussi à celle qu'on lui témoignait à la cure. Mais elle était à cent lieues de l'idée d'avoir pu, sans intention aucune, troubler le sommeil de M. Darvel et causer déjà bien des ravages dans un cœur aussi droit et aussi pur que le sien.

En passant vers la fontaine à l'entrée du bois, elle se rappela sa première rencontre avec le pasteur, lorsqu'elle apportait des fraises à la cure et au château. Dès lors, que de choses nouvelles dans sa vie, et qu'est-ce que l'automne amènerait pour eux ? Avant de s'engager définitivement à épouser Louis Walther, elle désirait s'entretenir avec lui de leurs convictions religieuses, et connaître le sort qui serait fait à son père, si elle devait le quitter pour devenir la femme d'un des plus riches cultivateurs des Avaux. L'idée qu'on l'appellerait « madame la syndique » la fit tressaillir. « Moi, se dit-elle, changer de position à un tel point ! c'est bien effrayant. Dieu veuille nous conduire, afin que nous ne nous écartions pas de sa volonté. »

Arrivée chez elle, le reste de la matinée fut employé à ramener le mouton et la chèvre dans l'étable. Dans l'après-midi, elle épousseta les meubles, prépara du légume pour le lendemain et fit encore le tour de leur petite propriété, pour s'assurer que rien n'avait souffert en leur absence. À quatre heures, elle descendit à Filliez, où son père ne tarda pas à arriver, heureux de revoir sa fille et de l'embrasser. Elle prit son léger paquet, puis bientôt ils se retrouvèrent chez eux, dans une douce intimité.

CHAPITRE XXIII

UNE GROSSE AFFAIRE



L'école du dimanche ayant lieu à deux heures de l'après-midi, Nancy descendit aux Avaux pour continuer avec M^{lle} de l'Asse ce qu'elles avaient si bien commencé le dimanche précédent. Avant de remonter aux Genêts, elle entra chez la jeune malade pour lui faire une visite, bien qu'elles se connussent à peine. Mais Nancy en avait entendu souvent parler à M. Darvel, pendant son séjour à la cure. — Elle fut reçue avec plaisir, même avec reconnaissance. Ce jour-là, Juliette Herbois était un peu moins affaissée par la maladie ; elle put causer avec Nancy, lui parler de sa foi, de sa confiance parfaite en Dieu et dans sa grâce par Jésus-Christ.

— Est-ce que vous pourriez prier pour moi et avec moi, avant de vous en aller ? dit-elle à Nancy : vous me feriez du bien.

— Jusqu'à présent, je n'ai prié que seule ou avec mon père, lui répondit Nancy ; mais si vous désirez que je le fasse avec vous, j'essaierai.

— Oui, s'il vous plaît. Le Seigneur a dit que si deux sur la terre s'accordent...

Nancy pria pendant quelques instants avec une foi simple et respectueuse, demandant à Dieu de soutenir toujours la malade, afin que l'angoisse n'approchât pas de son âme, mais qu'elle fût, au contraire, remplie de paix et de joie par le Saint-Esprit.

— Merci, dit Juliette ; c'est bien ce qu'il fallait demander pour moi.

Puis elle ajouta quelques mots pour que cette amie fut heureuse et pût envisager toutes choses avec le regard de la foi chrétienne.

— Adieu, lui dit-elle, comme Nancy allait partir. Embrassez-moi, si vous ne craignez pas de prendre mon mal. Que le Seigneur tout-puissant vous bénisse. Si vous vous mariez, n'épousez pas un homme qui

ait l'habitude du cabaret, ni celui qui ne voudrait pas prier avec vous.

En sortant de la maison, et comme elle montait la rue du village, elle rencontra Louis Walther tout endimanché, et donnant le bras à deux jeunes filles que Nancy ne connaissait pas ; l'une était petite, assez forte de taille et jolie ; l'autre était grande, une belle personne.

Louis Walther s'arrêta pour saluer Nancy et lui présenter deux cousines, venues, avec sa sœur, passer l'après-midi aux Avaux.

— Je fais le tour du village avec ces demoiselles, dit-il, pour le leur montrer. Comment est votre père ?

— Assez bien, merci. Il m'a chargée de vous saluer, si je vous rencontrais, et de vous dire de faire traire la vache demain, avant de nous la ramener.

— J'y avais déjà pensé. Veuillez bien saluer votre père de ma part. J'irai donc demain ?

— Oui, vers le soir.

Nancy continua de son côté, et les trois autres du leur.

— Quelle est cette belle fille ? demanda la petite cousine.

— C'est Nancy Mayor, du hameau des Genêts. Elle vient tenir l'école du dimanche avec la sœur de M^{me} de Courpens.

— Comme elle est gracieuse et s'exprime bien ! dit la grande cousine. Son père est-il riche ?

— Non ; sans être pauvre, il est plutôt dans une position de fortune très modeste, et il est menacé de perdre la vue. Vous ne croiriez pas que sa fille cueille des fraises et des framboises en été dans la montagne, pour les vendre ici dans les bonnes maisons. À cause de cela, on la surnomme « la fille aux fraises. »

— Cela fait son éloge, dirent les deux cousines.

— Son père, reprit Louis Walther, possède une vache que j'ai louée pendant qu'il faisait un séjour à Lausanne pour ses yeux. Je dois la lui rendre demain.

— D'après ce que vous dites, cousin Louis, cette fille doit être recherchée par plus d'un garçon, dit la grande cousine.

— Elle l'est en effet, répondit-il. Il y a là, dans cette jolie maison, une jeune malade qui s'en va lentement ; elle est atteinte d'une maladie qui ne pardonne guère. Je suis à peu près sûr que Nancy Mayor venait de lui faire une visite, lorsque nous l'avons rencontrée.

— Elle est donc aussi bonne que belle ? dit la petite cousine.

— Précisément, comme vous le dites.

— Pour votre école du dimanche, reprit-elle, vous devez désirer qu'elle s'établisse au village.

Cette fois-ci, Louis ne répondit pas. Ayant continué leur promenade jusqu'à la terrasse devant la cure, ils revinrent à la maison, où le café

préparé par Suzette les attendait.

— Avant de repartir, et comme la sœur de Louis Walther se trouvait seule un moment avec lui, elle lui dit :

— Comment les trouves-tu ?

— Très bien, très comme il faut, chacune dans son genre.

— Je te les ai amenées toutes deux, afin que tu puisses choisir. Hélène est petite, c'est vrai, mais elle peut encore grandir ; Florence est plus belle, mais elle n'aura pas même la moitié de la fortune dont Hélène est déjà en possession.

— Ma chère sœur, si je me marie, je ne me déciderai que selon mon goût et ce que me dira mon cœur. L'argent est la dernière chose que je rechercherai.

— Ah ! ne fais pas tant le dégoûté et le philosophe. Dans un ménage, et quand on a des enfants à élever, l'argent a bien son mérite.

— Sans doute ; mais Dieu m'en a donné suffisamment pour deux et même au besoin pour six. Lorsque je serai décidé, je t'écrirai ou j'irai te voir. Pour aujourd'hui, je puis bien te dire que je ne pense ni à l'une ni à l'autre des cousines, quelque aimables qu'elles soient toutes deux.

— Tu es donc toujours le même vieux garçon ? Attends encore deux ou trois années, et ce sera trop tard.

Il est probable que, pendant leur retour à Choûtens, les deux cousines parlèrent à la sœur du syndic de la « fille aux fraises, » et que la brave femme en prit du souci.

Le lendemain, à cinq heures du soir, Louis Walther arrivait aux Genêts avec la Blanconne. Jean Gollet, qui le vit passer devant chez lui et prendre le sentier, se frotta les mains.

« Ça lui apprendra, se dit-il, à ne pas se croire déjà en possession de Nancy et de l'héritage. Ce richard ne peut-il s'adresser ailleurs ? Mais qui sait ? peut-être n'a-t-il jamais pensé à Nancy. J'irai m'en assurer. »

Le père Mayor et Nancy, toute souriante, vinrent à la rue pour y recevoir Louis et la gentille Blanconne. On mit la vache à son ancienne place. Une brassée de bon foin était au râtelier, et de la paille fraîche sur le pavé de l'étable. Sur deux tons différents, le mouton et la chèvre bêlèrent de joie à la vue de leur ancienne compagne. Il semblait que chacun fût content.

Mais à la salutation assez froide de Louis, Nancy éprouva une vive angoisse, comme si un coup douloureux venait de lui être porté au cœur.

— Allez seulement causer dans la maison, leur dit le père, pendant que je ferai un tour par là ; ma présence pourrait vous gêner. Je suppose que vous avez bien des choses à vous dire.

— Entrez, monsieur Walther, dit Nancy.

— Je vous suivrai, répondit-il, avec un sentiment de tristesse évidente.

Nancy lui dit de s'asseoir, et, comme il n'ouvrait pas la bouche, la pauvre fille n'y pouvant plus tenir, s'écria tout à coup :

— Au nom de Dieu qu'y a-t-il, et que s'est-il passé depuis hier ?

— Il y a, dit-il lentement et d'une voix tremblante, que, m'étant donné à vous complètement, et croyant être payé de retour, je me suis trompé. Un autre, plus habile, mieux placé, plus aimable, hélas ! a pris ma place dans un cœur où je croyais mon amour en sûreté. Je suis donc très malheureux et n'ai plus rien à espérer.

— Louis, répondit Nancy avec feu, est-ce bien vous qui pouvez me dire cela et me juger d'une manière aussi fausse, je dirai même aussi indigne de vous et de moi ? Expliquez-vous tout de suite et sans aucun détour.

— L'explication sera vite donnée, reprit-il. Lorsqu'une fille se suspend d'elle-même, dans la rue, et des deux mains, au bras d'un homme, on doit nécessairement penser qu'elle l'aime et que tout autre prétendant est évincé. Nancy, je vous le dis avec des larmes dans le cœur, je ne méritais pas d'être supplanté de cette manière.

— Est-ce tout ? dit Nancy avec un grand soupir de soulagement.

— Trouvez-vous que ce n'est pas assez ? J'ignore le reste et ne veux pas le savoir. J'ajoute seulement que je tiens le fait de ma servante, qui vous a vue samedi matin, dans la rue, vous suspendre au bras de M. Darvel, lorsque vous veniez chez moi. Ma domestique est une fille un peu singulière, je le sais, mais elle est incapable de mentir.

— Et quand vous l'a-t-elle dit ?

— Il y a une heure à peine, lorsque j'ai quitté la maison et qu'elle m'a vu ramenant la vache. J'en ai eu l'âme brûlée en venant ici.

— Dieu soit béni ! dit Nancy, puis, regardant Louis en face, elle ajouta d'une voix ferme et nette : — Si vous aviez pu garder cela depuis samedi, sans venir me demander immédiatement une explication, je vous mépriserais, sachez-le bien. Affirmez-moi que vous n'en saviez rien, hier, lorsque je vous ai rencontré avec vos cousines.

— Rien, absolument.

— À la bonne heure. Maintenant, je vais vous dire ce qui s'est passé. Craignant que M. Darvel ne fût écrasé par un cheval furieux, je l'ai saisi par le bras et l'ai tiré de côté. C'est à ce moment, sans doute, que votre charitable domestique a passé dans le voisinage, sans avoir vu ce qui venait d'avoir lieu et n'avait duré qu'un instant très court. Vous pouvez la remercier de ma part et peut-être aussi de la vôtre. Quant au sentiment que vous avez

cru pouvoir me supposer pour notre digne et excellent pasteur, vous êtes dans l'erreur la plus complète. C'est un homme que je respecte infiniment, mais pour lequel, lors même qu'un autre ne se serait pas adressé à moi, je n'aurais jamais pu avoir plus qu'une haute estime et une affection chrétienne, n'ayant rien de commun avec le sentiment en question. Je n'aurais été, je l'espère bien, ni assez dénuée de raison, ni assez orgueilleuse, pour songer à m'élever jusqu'à une position sociale qui n'est pas la mienne, si même on eût essayé de m'y amener, ce qui n'a jamais eu lieu. Êtes-vous satisfait ? Si vous ne l'êtes pas, quoi qu'il m'en coûtât, dit-elle en essuyant les larmes qui tombaient sur ses joues, il vaudrait mieux nous séparer tout de suite. Je ne pourrais pas faire votre bonheur, et vous ne sauriez non plus me rendre heureuse.

— Nancy, pardonnez-moi ! dit Louis, fort ému par ce qu'il venait de voir et d'entendre. Oui, je vous en supplie, pardonnez-moi. Vous n'avez donc jamais vu que M. Darvel vous regardait très attentivement ?

— Non.

— Dieu veuille, pour lui et pour nous, qu'il n'y ait rien de trop profond dans ce regard ! Mais, me pardonnez-vous ?

— Je ne le sais pas encore. Avez-vous le caractère enclin à la jalousie ?

— Non ; j'aimerai ma femme et elle m'aimera. Mais, mettez-vous donc à ma place. Je me suis cru chassé de votre cœur.

— Et pourtant, moi, je n'ai pas eu l'idée que vous ne m'aimiez plus, lorsque je vous ai rencontré avec vos cousines, dont l'une est certainement une très belle fille. Et votre domestique ne se gêne pas de dire à qui veut l'entendre que l'une des deux vous est destinée. J'aurais donc pu, mieux que vous, Louis, donner essor à un sentiment de jalousie. Si je ne l'ai pas fait, c'est que je vous ai cru sur parole. — Non, je ne vous pardonne pas encore d'avoir suspecté la mienne. Aviez-vous lu la lettre que je vous avais remise pour mon père ?

— Oui, après l'avoir lue lui-même, il me la donna pour que j'en prisse connaissance.

— Alors, puisque vous saviez mon secret, je ne crois pas que je puisse vous pardonner, dit-elle en lui tendant une main qu'il pressa dans les siennes et porta plusieurs fois à ses lèvres.

— Nancy, vous valez cent fois mieux que moi ; je me sens indigne de vous.

— Ce n'est pas cela ; mais je suis peut-être plus simple, et quand j'aime quelqu'un, je ne doute jamais de son affection. Je suis presque sûre que vous n'avez pas pensé que Dieu vous voyait et lisait dans votre cœur, lorsque vous vous êtes tourmenté en chemin ?

— C'est vrai ; j'étais comme fou.

— Eh bien, mon ami, tâchons de nous placer toujours en présence de Dieu et à ses pieds. C'est la seule manière d'être gardé sûrement dans les tentations.

— Vous me conduirez, Nancy ; je compte sur vous pour compléter mon éducation morale et religieuse, par vos paroles et par votre exemple.

— À cet égard, je ne vous demanderai qu'une seule chose ; c'est que nous lisions ensemble l'Écriture sainte et qu'ensemble aussi nous priions chaque jour.

— Je vous le promets et j'en éprouve déjà le besoin. Mais vous m'aidez à sortir de mes doutes, lorsqu'ils se présenteront à mon esprit. Je désire devenir un vrai chrétien. Pour le moment, je suis très faible ; ma foi est souvent vacillante, comme la flamme d'un lumignon. Ce que je puis dire en vérité, c'est que je désire aimer Dieu sincèrement et le glorifier par une conduite pure. Dans la Bible, je ne cherche pas à expliquer les choses trop difficiles pour moi. Les formules admises généralement sont loin de me satisfaire toujours. La Sagesse éternelle a dit : « Crains Dieu et garde ses commandements ; c'est là le tout de l'homme. »

— Oui ; mais cette même Sagesse a dit aussi : « C'est ici la vie éternelle de te connaître, toi, seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que tu as envoyé. »

Ils causèrent encore assez longtemps, le père n'étant pas rentré dans l'appartement. On entendait son pas à la grange. Nancy se leva et dit :

— Il faut que je fasse vite notre souper. Vous le prendrez avec nous pour la première fois.

— Avec bonheur ; mais, dites-moi, Nancy, fit-il en lui passant un bras à la taille, puis-je annoncer demain à M. Darvel que nous sommes fiancés et qu'on ne tardera pas à publier nos promesses de mariage ?

— Non, dit-elle. Vous viendrez m'accompagner dimanche prochain, à mon retour de l'école. Je veux voir un peu la mine que vous aurez le long du chemin. S'il ne vous est pas revenu un mouvement de noire jalousie, nous pourrons alors nous décider tout de bon. Savez-vous que je tremble à l'idée de quitter mon père ?

— Votre père ? chère Nancy, mais vous ne le quitterez pas ; il viendra vivre avec nous. Je n'ai jamais pensé autrement.

— Et notre pauvre maison sera donc fermée ? Que deviendra ce que nous avons ici ?

— Vous me louerez de nouveau la Blanchonne, dit-il en lui prenant

deux baisers sur une joue : voilà, mademoiselle, pour vous apprendre à vous faire d'avance de pareils soucis.

CHAPITRE XXIV

COMBAT ET VICTOIRE



Une des plus belles choses qu'il soit donné à l'homme de voir sur la terre, celle qui remplit son cœur et son âme du plus vif sentiment de bonheur humain, est, bien certainement, l'heure où tout son être se lie pour toujours à cet autre lui-même, qui devient os de ses os et chair de sa chair. Celui qui était seul, celle qui était seule, sont maintenant deux, et ces deux, s'ils s'aiment vraiment, ne font plus qu'un. Ils sont unis pour la vie et pour la mort, et tout devient pour eux vie commune. L'un ne peut être heureux sans que l'autre ne le soit aussi ; l'homme ne peut souffrir sans que la femme ne souffre avec lui. Leurs enfants seront à eux, joie ou douleur, selon qu'ils sauront les élever et que ces jeunes plantes obéiront à l'ordre divin et éternel. Pour des fiancés vraiment chrétiens, cette ancienne parole de la Bible est précieuse : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul. » Malheureusement, pour un grand nombre de fiancés, le mariage n'est guère qu'un arrangement de famille, une convenance réciproque, un moyen d'augmenter sa fortune, le besoin d'avoir un chez-soi plus facile ou plus agréable. Hélas ! Faut-il le dire ? le mariage n'a parfois qu'un but : la satisfaction des désirs de la chair. Comment donc les époux qui s'unissent dans de tels sentiments pourraient-ils être heureux ! Au lieu de réaliser l'image du paradis sur la terre, des unions pareilles en sont bientôt l'enfer !

Mais si les fiançailles de deux époux chrétiens qui s'aiment tendrement sont un reflet de la félicité céleste, il est, même ici-bas, de plus beaux spectacles encore. Peut-être en aurons-nous des exemples dans la suite de ce récit.

Dès que Nancy eut quitté le presbytère, M. Darvel éprouva un vide, auquel il ne s'était pas attendu. Il comprit alors combien la présence

de Nancy lui était déjà chère, et ce que l'aimable fille pourrait devenir pour lui, si elle s'unissait un jour à son sort. Sa figure, sa voix, sa conversation pendant les repas et dans la soirée, lui manquaient énormément. Arrivé à l'âge où il faut que le cœur se décide enfin à aimer, s'il doit le faire ici-bas, il sentait que le sien était capable de se donner sans réserve. Toutes ces pensées lui procurèrent une agitation intérieure considérable qui n'échappa, ni à sa mère, malgré son peu de pénétration, ni même à Phébé. Mais au lieu de l'attribuer au départ de Nancy, les deux femmes mirent cette préoccupation sur le compte de l'indifférence des paroissiens pour le culte public.

— Il ne faut pas que monsieur se tourmente et broie du noir pour ces gens de par là, dit Phébé ; monsieur verra bien qu'ils reviendront à l'église quand ils auront fini d'arracher leurs pommes de terre. Le dimanche matin, ils sont rendus de fatigue : alors, c'est pas étonnant s'ils restent à la maison.

— Mon cher enfant, disait M^{me} Darvel, je comprends ta sollicitude pour ta paroisse, et le chagrin que tu éprouves de voir si peu de monde au temple. Cela changera, tu verras. Pendant que tu es moins occupé, tu devrais songer à t'établir d'une manière définitive, par un bon mariage, qui te rendrait heureux.

— As-tu quelqu'un à me proposer dans ce but, ma bonne mère ?

— Pourquoi ne penserais-tu pas à M^{lle} de l'Asse ? Elle est d'une famille distinguée, et l'on voit qu'elle aime à causer avec toi, soit de l'école du dimanche, soit des besoins religieux de tes paroissiens. Son âge correspond au tien, à peu près, et elle t'apporterait une position toute faite.

— Merci, ma mère. Je ne voudrais pas rechercher un mariage avec une personne qui considérerait ma famille et ma position comme au-dessous de la sienne.

— La position d'un pasteur est toujours une position élevée ; aucune femme ne déroge en lui donnant sa main.

— Laissons M^{lle} de l'Asse à son école, ma chère mère, cela vaudra beaucoup mieux.

Plusieurs jours se passèrent, pendant lesquels M. Darvel examina sérieusement ce qu'il devait décider pour sortir de sa préoccupation. La vie avec Nancy pour compagne lui apparaissait comme une idylle, comme l'idéal du bonheur terrestre. Ils seraient pauvres, sans doute ; mais Nancy augmenterait de très peu la dépense d'un ménage. Et puis, le traitement actuel du pasteur des Avaux n'avait pas atteint son chiffre définitif. Cinq cents francs de plus lui seraient accordés dans peu d'années. Si Dieu leur donnait des enfants, ils les élèveraient simplement, très simplement : ils iraient jambes nues,

sans chaussettes dans leurs souliers ou dans leurs sabots. La mère ferait leurs vêtements, et le père se chargerait de l'instruction, jusqu'à l'entrée au collège cantonal. Et alors, plutôt que de s'en séparer, la famille irait s'établir à Lausanne et prendrait des jeunes gens en pension : une bonne et honorable manière de gagner sa vie. Puis, il n'y avait rien d'impossible à ce qu'il fût nommé pasteur à Lausanne même, ou professeur dans un des établissements d'instruction publique supérieure. — Et le père de Nancy ? ah ! oui, il y avait le brave père Mayor. Eh bien, en attendant de les accompagner ailleurs, il viendrait à la cure, scierait le bois de chauffage et s'occuperait du jardin. On louerait la petite campagnette des Genêts, qui rapporterait aussi quelque argent.

Le revers d'un si charmant tableau ne tardait pas à se montrer à l'esprit de l'excellent et honnête M. Darvel. « J'ai quinze ans de plus qu'elle, se disait-il, et quinze ans, c'est le quart d'une vie déjà longue. Nancy sera jeune encore que j'aurai plus de cinquante ans, si je vis. Si je vis ! répétait-il. Et si j'étais mort, que deviendraient ma femme et mes enfants, ma mère et le vieux père Mayor encore là tous les deux peut-être ? Ils seraient tous dans la misère. Ai-je le droit d'admettre, même pour un seul instant, la possibilité d'une telle situation ? Dieu pourrait-il m'approuver de l'avoir en quelque sorte provoquée ? Non. — Mon devoir est-il donc de renoncer à ce qui me semblait tout à l'heure si doux et si naturel ? Voilà Emmerlin, encore plus pauvre que moi, qui élève sa famille et se tire d'affaire sans trop de peine. Pourquoi ne pourrais-je le faire aussi bien et même mieux que lui, puisque je suis payé davantage et que je jouis gratuitement d'une bonne maison ?

C'est ainsi que la pensée de cet homme droit et consciencieux, oscillait tantôt à droite, tantôt à gauche comme le pendule, sans jamais toucher le but et s'y arrêter fermement. Était-ce une tentation, ou simplement un travail de son cœur et de son esprit ? Je ne sais, ami lecteur, qu'en penser, et je vous laisse décider la chose, si vous y tenez. — Ce que je sais bien, c'est qu'il était fort heureux, en ce moment-là, pour M. Darvel, d'ignorer que Nancy et Louis Walther s'étaient fiancés le dimanche précédent.

Le vendredi de cette même semaine, il voulut tâcher de s'arrêter à une décision définitive, et pour cela il désirait se trouver seul avec Dieu. Dans l'après-midi, le ciel s'étant éclairci et l'air devenant agréable malgré un souffle de vent qui agitait les feuilles sur les arbres, M. Darvel se dirigea, par le village, du côté du ravin au fond duquel coulait le ruisseau. Très abondante en ce moment, la Frêneuse menait grand bruit dans sa gorge pittoresque. Tantôt rapide et claire

dans un lit régulier ; tantôt mugissante, lorsque les ondes franchissaient d'un bond quelque grand escalier de roche, la voix du torrent montait jusqu'aux sommets des pentes élevées des deux côtés, et dominait toute la contrée. M. Darvel n'avait pas encore suivi le sentier que prennent les pêcheurs et qui conduit aussi les promeneurs dans ces endroits solitaires.

Avant de quitter le village, il eut tout à coup l'idée d'entrer chez Juliette Herbois pour avoir de ses nouvelles. Il ne l'avait pas vue depuis quatre jours. Au moment où il ouvrait la porte de la jolie demeure, la mère vint à lui pour le prier d'entrer.

— J'allais vous faire demander, lui dit-elle ; c'est Dieu qui vous envoie. Ma pauvre enfant va nous quitter. Depuis midi, il se fait une crise.

Juliette était presque assise, en proie à la fièvre, les yeux fermés. L'image de la mort planait sur cette belle tête. Sans rien articuler de compréhensible, les lèvres cependant remuaient, comme si l'âme était en prière. Tout à coup, la mourante ouvrit les yeux, et sourit à M. Darvel. Elle eut encore la force de lui tendre une main et de lui dire à voix très basse :

— Je suis tout à fait tranquille ; heureuse. Le Sauveur est avec moi. Merci d'être venu pour ce moment. Dites à ceux qui ne connaissent pas Jésus, qu'il est la vie, la vie éternelle. — Adieu, ma mère. Adieu, monde périssable. Tu ne vaux pas un instant du ciel.

Une contraction nerveuse arrêta la parole sur cette bouche si jeune et si pure ; les yeux se refermèrent ; Juliette poussa tout à coup un petit cri ; un grand soupir s'échappa de la poitrine ; ce fut le dernier.

Une heure plus tard, M. Darvel se trouvait au fond de la gorge montagneuse, ayant à ses pieds les sources du torrent. De la place où il était assis sur la mousse noire recouvrant un débris de rocher tombé des arêtes supérieures, il ne voyait que le ciel bleu, sur un espace étroit, mais lumineux. Les rayons du soleil ne pouvaient arriver jusqu'à lui ; ils éclairaient d'une douce lumière les bancs de roches élevées qui fermaient la gorge comme un hémicycle naturel. Les mains jointes, le pasteur achevait de se vaincre, dans une profonde adoration.

« Je viens de voir ce qu'a été la vie présente pour une jeune fille, se disait-il, et j'ai vu aussi la puissance de la foi chrétienne dans ce passage de la sombre vallée. Et moi, conducteur des âmes de mes frères, moi qui ai désiré d'être consacré au service de Dieu, j'ai pu remplir mon propre cœur de pensées tout humaines, charnelles peut-être, et avoir l'idée de m'établir ici-bas comme un bourgeois du monde, bien plus que comme un voyageur en route pour l'éternité !

Non, il ne sera pas dit que ta créature, ô Dieu, si désirable que tu l'aies faite, prenne dans mon cœur la place qui t'appartient. Dégage-moi complètement de ce lien, et à j'ai péché en le caressant, en m'y enlaçant moi-même, veuille me le pardonner. »

Reproches exagérés, pensera quelqu'un. C'est possible. Mais on peut répondre : Conscience délicate qui se juge sévèrement ; cri de l'âme poussé vers le ciel à la vue d'une jeune existence brisée ; exemple aussi du dévouement de Jésus, suivi par un disciple fidèle.

Le calme ne tarda pas à rentrer dans l'âme du pasteur. Comme la pure lumière que reflétaient les rochers dressés devant lui, son cœur reflétait aussi une lumière divine, qui lui rendait sa force et son énergie. Il bénissait Dieu d'avoir permis qu'il reçût une telle leçon et se sentait libre maintenant de reprendre les travaux de son ministère avec une foi plus ferme et plus vivante. Sa décision était prise, irrévocablement. Nancy Mayor redeviendrait pour lui ce qu'elle était avant qu'il l'eût si souvent contemplée, savoir, une aimable fille, une jeune sœur chrétienne, mais rien de plus.

On dira peut-être que, ne l'ayant pas aimée d'un amour profond, son détachement ne lui coûtait pas grand'chose. Ce n'est pas de cette manière qu'il faut le juger. M. Darvel s'était arrêté à *temps*, voilà ce qu'on peut affirmer. Huit jours de plus, et Nancy libre encore, s'il l'avait revue plusieurs fois, il eût peut-être été incapable de ne pas se déclarer. La mort de Juliette Herbois l'aida sans doute à gagner la victoire dans cette lutte, et Dieu lui fit la grâce de ne pas reculer devant ce qu'il considéra comme l'acceptation de son devoir.

Au lieu d'avoir trente-sept ans, s'il n'en avait eu que vingt-cinq, et le cœur plus tendre, avec la vivacité de sentiment que donne la forte jeunesse, M. Darvel eût dû combattre plus longtemps avant de pouvoir renoncer à son amour ; ou bien il s'y serait abandonné tout de bon. Mais il s'était habitué à la pensée de demeurer seul, et ce ne fut sans doute que l'occasion qui le fit dévier de son chemin. Puis, on peut dire aussi que la pente de son caractère et le sérieux de la vie le portaient à la méditation solitaire, avec une ombre de tristesse, plus qu'à l'expansion joyeuse du bonheur humain.

En gravissant le sentier jusqu'au-dessus des sources de la rivière, il n'avait pas donné un seul regard au paysage qui l'entourait. C'est à peine si la voix du torrent parvenait à ses oreilles, tant il vivait à *l'intérieur*. En redescendant, ce fut tout autre chose. Il admirait cette onde si pure, baignant les racines des arbres qui bordent son cours, allant ensuite, sans jamais résister, où Dieu lui a tracé sa route, jusqu'à l'océan, d'où le soleil la ramène sur les montagnes, pour recommencer éternellement le même voyage. — De temps en temps, un

merle d'eau sortait de quelque nappe tranquille, secouant ses plumes huileuses et montrant un poitrail aussi blanc que l'écume des flots. Ou bien un martin-pêcheur, en embuscade sur une pierre moussue, partait d'une aile rapide en poussant son petit cri d'alarme. Ou bien encore, une sarcelle en migration d'automne, faisait sa halte quotidienne au bord d'une cascabelle, dont les ondes, redevenues paisibles, s'écoulaient tranquillement un peu plus bas.

Sur le versant opposé au sentier suivi par M. Darvel, la fumée bleue d'un coup de fusil annonçait la présence d'un chasseur dans les bois. C'était peut-être M. de Courpens et son fidèle Brillant, cherchant des bécasses. Certainement, le riche propriétaire avait une vie facile, selon ses goûts, et il en jouissait beaucoup ; mais que lui resterait-il un jour de tout cela, lorsque la terrible réalité de l'existence se présenterait inflexible, et qu'il faudrait dire adieu aux choses d'ici-bas ? Il lui resterait ce qui est resté à bien d'autres : le regret d'un temps envolé, inutilement employé.

En arrivant au village, M. Darvel se sentait presque un autre homme. Le combat par lequel il venait de passer l'avait mûri à bien des égards. Plus que dans la matinée, il eût été capable de donner un bon conseil à n'importe lequel de ses paroissiens. Phébé lui apporta ses pantoufles et fut frappée de son air serein.

— Monsieur a fait une jolie promenade ? lui demanda-t-elle.

— Oui, la rivière était bien belle, le soleil brillant, et le ciel si bleu !

— Monsieur ne se promène pas assez, reprit-elle. Il faudrait aller au moins deux fois la semaine dans les bois. Ça rafraîchit le sang. Monsieur se donne beaucoup trop de peine. — Le long de la rivière, que vous avez été ? Et les serpents qu'on y rencontre ? Je n'irais pas là en peinture. Monsieur n'en a-t-il point vu ?

— Non, pas même la queue d'un, répondit en souriant M. Darvel.

Puis il ajouta mentalement : « Excepté celui qui me suivait partout, et que j'ai laissé là-haut dans la montagne. »

CHAPITRE XXV

LA FAMILLE INCRÉDULE



a victoire que M. Darvel venait de remporter sur lui-même lui fit passer une nuit paisible. Aucun rêve douloureux n'agita son esprit. Il se sentait dans le vrai et considérait avec une sorte d'effroi la position qu'il se serait faite, comme homme et comme pasteur, s'il eût persisté dans ce qui lui paraissait encore, il y avait deux jours seulement, le comble de la félicité. Riche et dans une position indépendante, il est possible qu'il eût tenu bon et que le sentiment éprouvé pour Nancy fût devenu une forte passion. Mais il est encore plus probable que, dans une telle situation de fortune, il n'eût jamais pensé à la pauvre fille pour en faire la compagne de sa vie.

Quoi qu'il en soit, M. Darvel se leva, le samedi matin, serein et rafraîchi. Ce lendemain d'une forte secousse morale n'avait pour lui rien d'amer. Il se mit au travail avec courage, et il lui semblait qu'il trouvait plus facilement ce qu'il se proposait de dire à ceux de ses paroissiens qui viendraient l'entendre. À l'heure du dîner, sa prédication était prête, non écrite il est vrai, mais nettement classée et définie dans son esprit. On dit que les avocats n'écrivent presque jamais leurs plaidoyers, mais qu'ils se bornent à étudier la cause et à la bien saisir dans tous ses aspects. Pourquoi les prédicateurs de l'Évangile n'emploieraient-ils pas une méthode pareille ?

Après son dîner, M. Darvel causa un moment avec sa mère, puis il s'achemina vers le village, dans l'intention de faire une visite à la mère de Juliette Herbois. Il revit la jeune fille dans son cercueil, entourée de fleurs d'automne, apportées par ses compagnes. Sa mère leur avait demandé de s'en procurer pour mettre aussi sur le drap mortuaire, mais elle insista pour que ces jeunes filles n'achetassent pas une couronne de fleurs artificielles, dépense fort inutile et qui prête à la

relique dans beaucoup de maisons. À côté des restes mortels de Juliette, le pasteur put encore prier pour la mère, qui restait seule maintenant et n'aurait personne pour lui fermer les yeux, lorsque son âme irait rejoindre celle de son enfant bien-aimée.

— J'ai appris par le docteur, dit M^{me} Herbois, comme M. Darvel se disposait à la quitter, que l'horloger Érick est très gravement malade d'une fluxion de poitrine compliquée. C'est, paraît-il, quelque chose de foudroyant. Le docteur a presque perdu tout espoir.

Si cet homme meurt, que deviendra son âme, car il en a une, bien qu'il s'obstine à la nier. Avant que vous fussiez aux Avaux, il vint un jour nettoyer notre pendule. Juliette pouvait encore être debout une bonne partie du temps. Comme il ne se gênait pas de dire des choses peu convenables sur nos convictions religieuses, Juliette essaya de lui parler du Sauveur et des promesses de l'Évangile, de la sainteté de Dieu et de sa justice. Ce pauvre M. Érick se mit presque en colère ; il nous traita d'imbéciles, disant qu'il n'était pas un enfant à la bande, pour lui enseigner des mensonges inventés par les prêtres, etc. Il se montra enfin ce qu'il est, un athée, ne reconnaissant rien au-dessus de la matière. Avez-vous jamais été chez lui ?

— Non, mais nous avons eu une conversation, lorsqu'il vint chez moi pour l'inscription de son dernier enfant. Il me laissa l'impression d'un honnête homme, très franc et très incrédule. Puisqu'il est si malade, j'essaierai d'aller le voir cette après-midi. Adieu, madame. C'est donc pour demain, à deux heures ?

— Oui, monsieur ; mais cela *portera* un peu plus tard, comme toujours.

M. Érick demeurait dans la partie élevée du village ; pour son travail, il lui fallait de la chaleur et du soleil. Au bord de la rivière, les appartements étaient humides, et le brouillard y séjournait, y passait plus souvent que sur les pentes de la colline. M. Darvel monta l'escalier rapide et très contourné qui conduisait à l'étage ; puis il tira le cordon d'une sonnette placé à côté d'une carte d'adresse de l'horloger. Une femme, jeune encore et bien mise, vint ouvrir.

— Que demandez-vous ? dit-elle. Mon mari est trop malade pour répondre à qui que ce soit et pour n'importe quel sujet.

— Madame, je viens d'apprendre la grave maladie de M. Érick, et je suis venu immédiatement vous offrir mes services. Je suis le pasteur du village.

— Je vous remercie, monsieur ; mon mari est convenablement soigné et n'a pas besoin d'un pasteur. Nous n'avons pas de rapports avec ces fonctionnaires.

— Je le sais, madame, puisque j'ai eu une conversation avec votre

mari il y a quelque temps. S'il n'a pas besoin d'un pasteur et de sa sympathie chrétienne, je puis peut-être lui être utile d'une autre manière.

— Non, je ne pense pas. Mon mari est très mal ; sa vie est en danger ; il ne peut recevoir personne.

M. Darvel allait se retirer, lorsque l'aîné des enfants, garçon de huit ans, vint dire à sa mère :

— Papa demande qui est là.

— Va lui dire que c'est le pasteur du village : ou bien, non, j'irai.

Un instant après, M^{me} Érick revint.

— Mon mari consent à vous voir, dit-elle, mais pour un instant seulement et à la condition que vous ne lui ferez pas de questions.

M. Darvel suivit la femme, qui l'introduisit dans la chambre de son mari, et demeura présente pendant la visite. Le malade paraissait souffrir beaucoup, mais avec calme et une froide résignation. Il tendit la main au pasteur et lui dit avec un triste sourire :

— Je suis persuadé que vous ne venez pas en ennemi. Mon état est bien pénible : un abcès au poumon, à ce que dit le docteur. Il y a longtemps que j'en souffre. S'il s'ouvre et que je ne puisse le rejeter, je suis perdu. Il faudrait un de vos miracles pour me tirer de là ; mais il ne s'en fait plus. Au reste, il ne peut y en avoir, et il n'y en a jamais eu. La nature fait ce qu'elle peut et voilà tout.

— Voulez-vous me permettre de prier un instant devant vous, mon cher monsieur ?

— Que demanderez-vous à l'Être qui, selon vous, existe et a créé le monde ?

— Deux grâces : la guérison de votre âme par la puissance de son Esprit, et la guérison de votre corps, par un effet de sa miséricorde.

— Priez, dit le malade, qui, instinctivement, joignit les mains, comme sa mère lui avait appris à le faire dans son enfance.

M. Darvel fut très court, mais une ardente prière sortit de son cœur et s'éleva jusqu'au ciel, pour le malade, pour sa femme et ses enfants.

— Merci, dit le père. Il en sera ce qu'il en sera : nous n'y pouvons rien.

— Il en sera, mon cher monsieur, selon la volonté souveraine de Dieu qui s'offre à vous comme un Sauveur plein d'amour. Adieu. J'espère vous revoir demain.

— Ne vous donnez pas la peine de revenir, monsieur, dit la femme encore plus incrédule que son mari.

— S'il revient, dit celui-ci, et que je ne sois pas mort, tu le feras entrer. Je sais qu'il a de l'affection pour nous. Ce n'est pas un ministre comme les autres.

— Que prend-il comme remède ? demanda le pasteur.

— Presque rien : du cognac dans de l'eau, pour le soutenir. Malheureusement, on n'en trouve pas ici de bonne qualité.

— Je vous enverrai, dès que je serai à la maison, un peu de véritable fine Champagne. C'est un plaisir que vous me ferez si vous l'acceptez. J'en ai gardé pour des cas de maladie, depuis mon séjour en France. Votre garçon pourrait venir la chercher tout de suite. Ne me refusez pas.

La femme hésitait ; elle avait l'air de questionner son mari.

— Oui, dit celui-ci : va, Célestin, avec ce monsieur, et ne t'arrête pas en chemin.

Aussitôt M. Darvel et l'enfant partirent. Tout en marchant assez vite, M. Darvel dit au jeune garçon :

— Il est bien malade, ton papa.

— Oui, monsieur ; quand il tousse, il semble qu'il va étouffer.

— Est-ce que tu pries pour que Dieu le guérisse ?

— Non ; papa et maman ne veulent pas qu'on prie. Ils disent que c'est une absurdité, parce qu'il n'y a point de Dieu. Cependant, à l'école, on nous apprend à dire : « Notre Père, qui es aux cieux. »

M. Darvel frémit au dedans de lui en pensant à l'éducation donnée à cet enfant, par son père et sa mère, dans sa propre paroisse. Et il se demandait ce que serait une génération élevée dans de tels principes.

Soigneusement entourée de papier, la bouteille fut remise au jeune garçon, qui fut bientôt de retour à la maison.

Le lendemain, à Filliez, où M. Darvel prêcha le matin, il eut un assez bon nombre d'auditeurs. Jean Gollet et Amédée Behr étaient à l'église. Le pasteur parla avec un sérieux et une autorité à laquelle ses paroissiens présents n'étaient pas encore habitués. Le sujet de sa prédication était *l'indifférence religieuse*, considérée comme la ruine morale de l'individu, de la famille et de la société. Il n'avait pas à se gêner avec ces gens sur un point pareil. Ils s'y étaient montrés passés maîtres depuis quelque temps.

— Ah ! monsieur le pasteur, lui dit Amédée en le saluant à la rue, quel sermon vous nous avez fait ! Admirable, quoi ! Tout ce qu'il y a de plus admirable. Oui (il allait dire : ma foi ! mais il se retint),... oui, en vérité. Je me recommande pour que vous me le prêtiez, comme celui sur *le secours qui vient des montagnes*.

— Cela ne m'est pas possible, monsieur Behr ; mon discours n'est pas écrit.

— Il n'est pas écrit ! cela me confond. Vous êtes doué d'une mémoire étonnante. Ah ! pour cela, il faut avoir la *boule* joliment garnie d'idées, sauf respect. Vraiment, je regrette que les Avaux

soient à une demi-heure d'ici ; sans cela, j'irais vous entendre une seconde fois tout de suite.

— Ce n'est pas nécessaire, monsieur Behr ; venez plutôt chaque dimanche à l'église, et engagez vos corabourgeois à faire de même.

— Ah ! c'est là le *hic*, monsieur. « Nul n'est prophète en son pays, » comme dit la sainte Écriture. On ne m'écouterait pas, car, voyez-vous, c'est dégoûtant. Si cela continue, il n'y aura bientôt plus de religion. Au revoir, monsieur le pasteur.

— Y a-t-il des malades dans la commune ?

— Non, pas que je sache. Mais gare dans quinze jours, quand le vin nouveau aura fermenté ! C'est alors que les hommes se disputeront au cabaret, qu'ils se casseront bras et jambes dans la rue, ou battront leur femme en rentrant au foyer conjugal. Je vous dis, monsieur, que c'est dégoûtant.

— On peut toujours donner le bon exemple.

— C'est cela, monsieur, exactement. Au moins, quand on l'a fait, n'a-t-on pas de reproches personnels à s'adresser.

Cette recrudescence d'auditeurs à Filliez donna du courage à M. Darvel. Il espérait qu'il en serait de même aux Avaux. Hélas ! ce fut tout le contraire. Jamais encore il n'y avait eu moins de personnes à l'église. Au lieu de reprendre son même discours, M. Darvel fit une simple explication biblique, appropriée aux enfants présents. Il n'aurait pas voulu adresser aux bancs de l'église des reproches qu'ils ne méritaient nullement, puisqu'ils ne bougeaient pas de leur place, ni jours ni dimanches. Mais les absents, volontaires, négligents ou paresseux, n'y perdraient rien pour tout cela. Le pasteur trouverait bien moyen de les atteindre.

En se mettant à table pour le dîner, après ses deux cultes, il dit à sa mère :

— Un autre dimanche, il nous faudra inviter Nancy, afin qu'elle puisse se reposer un moment, avant de faire l'école. En arrivant des Genêts, elle se met tout de suite à sa leçon. Pour une femme, c'est fatigant.

— Je veux bien, mon fils. A propos, M^{lle} de l'Asse a fait dire qu'elle est indisposée et ne pourra venir à la salle d'école cette après-midi. Sa sœur, M^{me} de Courpens, la remplacera.

— Allons ! — tant pis, si M^{lle} de l'Asse est malade, et tant mieux si sa sœur consent à la remplacer. — Je dois être à deux heures et quart chez M^{me} Herbois, pour l'enterrement, et je voudrais encore avoir le temps de monter chez M. Érick avant la cérémonie : il faut donc nous dépêcher de dîner.

— Y a beau longtemps que la soupe est prête, dit Phébé, en posant

la soupière sur la table. C'est pas moi qui ai fait attendre. Mais si j'étais à la place du pasteur, j'irais dans toutes les maisons faire les cornes à ceux qui ne vont jamais à l'église. Ah! ben oui, des chrétiens! Je ne sais pas ce qu'ils sont, mais ils se conduisent comme des païens. — Il y avait donc ce matin cinq hommes, à savoir le syndic, M. Pyrame le conseiller, le régent, et deux autres que je connais pas. Nous autres femmes, nous étions quatorze; si madame y avait été, ça aurait fait quinze: c'est un beau venez-y voir!

— Il en viendra peut-être davantage dimanche prochain, dit M. Darvel.

— Ah! ben oui! davantage! S'il s'agissait d'aller tirer à la cible, — qu'on n'ose pas se promener aux environs, tant les balles vous sifflent aux oreilles, — y en aurait assez d'hommes disposés à s'y rendre! Mais pour se raser le matin et venir au culte, votre serviteur! Je les connais, allez seulement, vos citoyens de la paroisse. Ils se ressemblent tous comme deux gouttes d'eau, et s'entendent sur ce point comme des larrons en foire. — Je pense, puisque monsieur est pressé, qu'il faut faire une tasse de café noir tout de suite?

— Oui, Phébé, dit M^{me} Darvel, et faites-le seulement un peu chargé.

CHAPITRE XXVI

SUR LE CIMETIÈRE



me Érick n'opposa aucune objection au désir de M. Darvel de voir son mari. Elle l'introduisit auprès du malade, dont l'état avait encore empiré depuis la veille. Elle s'attendait à sa fin dans la journée, lorsque surviendraient de nouveaux efforts du poumon, pour se débarrasser de

l'abcès qui l'engorgeait.

— Ah! monsieur, dit-elle, en faisant part de cette appréhension au pasteur, avant de le faire entrer, c'est bien vrai ce que disait hier mon pauvre mari: il n'y a jamais eu de miracles, et il ne s'en fera jamais. Nous ne sommes que «poussière, jouet des vents,» comme a dit Lamartine.

— Oui, madame; mais puisque vous avez lu les *Méditations* de ce grand poète, vous y avez trouvé des élans de l'âme vers Dieu, et la condamnation du matérialisme. Souvenez-vous des beaux vers sur la *foi*, et ceux qui ont pour titre: *Le chrétien mourant*.

— Lamartine, comme tant d'autres, s'est trompé quand il a abdiqué sa raison. Mais entrez; mon mari pourrait nous entendre.

M^{me} Érick avait reçu une instruction bien supérieure à celle des femmes de paysans. Originaire, ainsi que son mari, des montagnes neuchâteloises, c'était pour un motif de santé qu'ils étaient venus s'établir au canton de Vaud. Tous deux avaient lu bien des livres, la plupart mauvais, et de cette manière ils s'étaient formé une opinion religieuse opposée à l'Évangile. Aux Avaux, ils ne voyaient personne, excepté les gens pour lesquels ils travaillaient. Habiles ouvriers l'un et l'autre, ils gagnaient largement le pain de la famille. La raison humaine, cette grande orgueilleuse, incapable même d'expliquer le premier mot de l'existence, les avait détournés de la véritable lumière qui éclaire tout homme en venant dans le monde. Mais Jean-Célestin

Erick et sa femme étaient d'honnêtes gens, bons travailleurs, ne surfaisant pas le prix de leur ouvrage.

M. Darvel ne s'arrêta qu'un instant.

— Il n'y a pas de changement dans votre état, me dit votre femme.

— Je souffre plus que hier. Ce sera bientôt fini.

— Si vous devez partir, que le Sauveur vous reçoive et vous fasse grâce ! Souvenez-vous de ce père qui lui disait : « Je crois, Seigneur ; aide-moi dans mon incrédulité. »

— Oui, tout cela est bon pour ceux qui peuvent croire. Moi, je dois faire usage de ma raison et de ma liberté.

— « La foi n'est pas un esclavage, » a dit un penseur, usant comme vous de sa raison et de sa liberté, « : elle est une obéissance, c'est-à-dire une soumission libre à une autorité légitime¹⁰. » Puis-je prier encore un instant devant vous ?

Érick fit signe que oui.

— *Je vous recommande à Dieu et à la parole de sa grâce*, dit le pasteur en lui serrant la main. Un seul regard vers Jésus mourant, et vous trouverez la paix. Moi, je garde bon espoir à votre égard, pour la vie présente et pour celle qui est à venir. Adieu !

— Quel homme singulier ! dit M^{me} Érick, lorsque M. Darvel les eut quittés ; il parle de choses invisibles, comme si elles étaient devant ses yeux.

— Il peut *croire*, dit le mari d'un air très grave, et certainement il est heureux.

— Ah ! ça, j'espère que tu ne vas pas prendre ses idées, mon pauvre chéri. Ce serait par trop fort. Voyons, essaye un peu de son cognac ; il est bien supérieur au nôtre. Prends cela. Au fond, ce ministre a bon cœur. Ce n'est certainement pas un hypocrite. Si tu retournes à ton origine, je serai bien malheureuse : il me faudra travailler seule pour les enfants, et je ne t'aurai plus là près de moi.

— Tu es jeune encore ; tu pourras te remarier. C'est, après tout, ce que tu auras de mieux à faire.

Pendant que les deux époux se consolaient de cette manière, M. Darvel se rendait chez la mère de Juliette Herbois, pour y faire une lecture de la Bible et prononcer une prière devant les parents réunis avant l'enterrement. Debout devant la maison où devait avoir lieu l'école du dimanche, Louis Walther attendait Nancy. Elle ne tarda pas à arriver, et fut bien étonnée de le voir là, tout habillé de noir.

— J'ai été demandé comme *porteur*, avec trois autres garçons du village, dit-il.

— Porteur ? fit-elle ; et qui est mort ?

— Juliette Herbois. Vous ne le saviez pas ?

— Non, je n'ai vu personne du village depuis vous. Comment, elle est donc morte, cette chère Juliette ?

— Oui, vendredi, pendant que M. Darvel était auprès d'elle.

— Elle est heureuse.

— Oui, certainement, dit Louis Walther avec conviction. — Nancy, je suis venu vous prier de m'attendre, si la cérémonie de l'enterrement n'est pas terminée, lorsque vous aurez congédié les enfants. Où voulez-vous que j'aille vous chercher ?

— Mais, je ne sais pas trop, fit-elle un peu embarrassée : je ne puis guère aller qu'à la cure.

— C'est cela ; j'irai vous y rejoindre avec M. Darvel. Puis-je lui dire en chemin où nous en sommes ?

— Comme vous croirez ; je pense qu'il faut en finir, pour vous comme pour moi, surtout si l'on nous voit déjà ici ensemble. Au revoir, Louis ! Voici la voiture de M^{lle} de l'Asse et les enfants qui se dirigent de ce côté.

Au lieu de M^{lle} Aricie, ce fut donc M^{me} de Courpens qui sortit de la voiture, au grand étonnement de Nancy. Elle expliqua vite pourquoi sa sœur n'était pas venue et ajouta :

— Je ne sais pas du tout, ma chère, comment on fait cette école. Il vous faut la diriger, et je m'occuperai des petits, comme je pourrai. Ma sœur dit que vous pouvez conduire le chant mieux que moi. Il faut faire aussi un bout de prière, n'est-ce pas ? Enfin, je compte sur vous. Entrons.

Nancy dut s'exécuter ; elle le fit simplement et très bien. Peut-être même les enfants furent-ils plus attentifs qu'à l'ordinaire : ce changement de maîtresse leur plaisait probablement. Quand l'école fut terminée et la salle vide, M^{me} de Courpens fit compliment à Nancy sur la manière distinguée dont elle avait remplacé M^{lle} de l'Asse.

— Cela fera plaisir à ma sœur, dit-elle. — Mais je voudrais vous demander une chose, Nancy. Ma femme de chambre désire aller passer quelques mois dans sa famille ; son mal de doigt ne lui permet pas de travailler assez vite sans se trop fatiguer. Je la regrette, car elle a un charmant caractère et de l'intelligence pour son ouvrage. Il m'est venu à la pensée de vous demander s'il vous conviendrait de venir chez moi cet hiver. Peut-être qu'au printemps Élise pourrait reprendre sa place, si sa main est bien guérie.

— Mais, madame, c'est impossible, répondit Nancy ; mon père a besoin de moi.

— Oui, mon enfant ; mais votre père viendrait aussi avec vous au château. Il s'occuperait à scier le bois, à faire quelques petites

choses autour de la maison. Je vous payerais à raison de 300 francs par an. Voyez : vous seriez moins fatiguée que chez vous et gagneriez davantage.

— Je vous suis très obligée, madame, mais c'est absolument impossible.

— Et comment ferez-vous, en hiver, pour descendre au village, le dimanche, quand il y aura un pied de neige, ou par la tourmente ?

— Je manquerai l'école, tout simplement.

— Eh non ! À présent que vous l'avez commencée avec ma sœur et que cela marche si bien, vous ne pouvez l'abandonner.

— Vous me remplacerez, madame.

— Moi ! j'en serais fort peu capable ; je ne suis pas douée pour ces choses-là.

— Il ne fera peut-être pas de bien mauvais temps l'hiver prochain, dit Nancy avec un sourire, et nous n'avons pas d'ailleurs à nous faire du souci à cet égard. Voici votre équipage, madame. Je vous salue.

— Adieu, Nancy ; mais je vous en veux de me refuser.

Pendant que M^{me} de Courpens *babillait* sur ce ton, le cortège funèbre se rendait au cimetière, suivi de presque tous les hommes du village. Comme c'était dimanche, à un moment du jour où l'on ne s'occupe pas encore des soins à donner au bétail, les gens s'étaient empressés d'accompagner au champ de repos la jeune morte. La foule était considérable et marchait à pas lents, derrière les parents peu nombreux. Dans la maison, M. Darvel, contre l'usage, n'avait pas adressé d'allocution aux personnes présentes ; il s'était borné à la lecture de quelques passages de la Parole sainte, et à faire une prière.

Le cortège étant arrivé au cimetière, il se forma en demi-cercle devant la fosse ouverte. Le léger cercueil y étant descendu, des chrysanthèmes blancs le recouvrirent, et les fossoyeurs allaient commencer leur office, lorsque le pasteur quitta le cortège dont il faisait partie, monta sur le tas de terre sorti de la fosse, et fit signe qu'il désirait parler.

— Messieurs les parents, dit-il, et vous, mes chers paroissiens, nous sommes ici en présence d'une tombe ouverte, qui va se refermer dans un moment. Que nous dit-elle ? Si nous écoutons la voix de notre cœur, et surtout la voix de Dieu, cette tombe nous crie : « Toute chair est comme l'herbe et toute sa grâce comme la fleur des champs. L'herbe est séchée et la fleur est tombée, mais la parole de Dieu demeure éternellement. »

Juliette Herbois, que vous avez tous connue et que chacun de nous estimait et aimait, a quitté ce monde, à dix-huit ans, sans regrets d'une vie qui aurait pu être bonne, belle et heureuse. Elle m'a laissé

un message que je vous apporte de sa part ; le voici : « Dites à tous ceux qui viendront au cimetière, que je meurs dans la foi des chrétiens, heureuse d'aller auprès de mon Sauveur ; dites-leur qu'ils doivent s'attacher à lui, l'aimer et lui obéir, s'ils veulent être heureux et mourir en paix. Jésus est la vie éternelle. »

Telles ont été, messieurs, les paroles de cette jeune fille, dont les restes mortels sont là déposés devant vous.

Et maintenant, mes chers paroissiens, puisque cette circonstance de deuil nous a réunis, permettez-moi d'en profiter pour vous dire encore quelques mots. C'est la première fois, hélas ! que je vous vois en si grand nombre. Pourquoi ce bonheur ne m'est-il pas accordé chaque dimanche ? Pourquoi aujourd'hui, par exemple, n'y avait-il que deux ou trois d'entre vous au culte public ? Pourquoi, depuis plusieurs semaines, le temple est-il presque abandonné ? Faut-il vous le dire ? C'est parce que vous n'avez pas cette foi qui a soutenu Juliette Herbois dans sa longue maladie ; c'est parce que les intérêts et les soucis de ce monde sont plus forts que vos besoins religieux. — Vous voulez être chrétiens, je pense ; après avoir vécu plus ou moins longtemps ici-bas, vous désirez de pouvoir mourir en paix et d'être reçus dans le bonheur du ciel. — Est-ce en abandonnant le culte public, ce grand devoir, ce grand privilège aussi du chrétien, que vous vous préparerez à bien vivre et à bien mourir ? Non, mes chers, paroissiens ; vous vous éloigneriez toujours plus de Dieu, et la matière vous dominerait toujours davantage. « Je vous parle comme à des personnes intelligentes ; jugez vous-mêmes de ce que je dis. »

Cette terre remuée, ce champ-clos où reposent nos pieds en ce moment, sont remplis des ossements de nos devanciers ; les nôtres, bientôt, viendront se mêler aux leurs, en attendant qu'un germe divin et la volonté souveraine de Dieu, nous donnent le corps incorruptible destiné à l'immortalité. Ne faut-il rien faire pour cela ? Faut-il tenir pour peu de chose les saints commandements de Dieu ? Ah ! mes chers amis, si nous travaillons avant tout pour cette terre, elle nous donnera deux choses qui ne peuvent nous manquer : elle nous donnera le pain terrestre, et, après lui, cette fosse que vous voyez là, pour y disparaître sans espoir. Prenons y garde : ce qui est certain, c'est la mort qui nous attend tous, et après la mort suit le jugement. — Mais si nous voulons croire Dieu et nous attacher à lui sincèrement ; si Christ est pour nous le chemin, la vérité et la vie ; si nous nous laissons conduire par son Esprit de sainteté, — alors nous serons vainqueurs, même de la mort, et notre âme pourra retourner joyeuse à son Créateur, à son Sauveur. Puisse être là notre partage !

Il se fit un moment de silence. Un des fossoyeurs jeta une pelletée de terre dans la fosse, puis, ôtant son chapeau :

— Messieurs, dit-il, vous pouvez vous retirer.

Le cortège sortit du cimetière et se remit en marche pour la maison mortuaire, où les non-parents défilèrent un à un devant celui qui représentait la mère de la défunte. Plusieurs, en regagnant leurs demeures, s'entretenaient de ce qu'avait dit le pasteur au cimetière. Les uns trouvaient qu'il aurait pu s'abstenir de les prendre à partie si directement, d'autres avouaient qu'il n'avait rien dit de trop et que le mieux, pour tous, était de profiter de cet avertissement.

— Mettez-vous à sa place, dit un des plus sensés : seriez-vous bien contents de ne voir personne à l'église le dimanche ?

Enfin, pourvu que le pasteur eût fait son devoir, c'était l'essentiel.

Comme ce dernier était remonté dans la maison, afin de saluer la mère de Juliette, Louis Walther l'attendit au bas de l'escalier, pour l'accompagner à la cure. Ils y vinrent ensemble.

— Ai-je bien fait de parler sur le cimetière ? demanda M. Darvel à son compagnon, tout en marchant.

— Mais certainement. Vous auriez pu nous dire des vérités encore plus fortes et plus directes. J'en ai pris ma bonne part, bien que je ne sois pas de ceux qui ne vont plus, ou presque plus, au culte public. Si nous étions vraiment convaincus de la vérité de l'Évangile et de notre destinée immortelle, nous nous conduirions autrement. Mais beaucoup d'entre nous sont sans aucune connaissance véritable de Dieu, et n'ont d'intérêt que pour les choses de la terre. — Cher monsieur, vous allez trouver que je choisis bien mal mon temps, un jour d'enterrement ; mais je sais que Nancy est chez vous, où elle m'attend. Avant de la rejoindre, je tenais à vous faire part de ce qui nous concerne, elle et moi. Je n'en ai encore parlé à personne. Nous sommes fiancés depuis lundi de cette dernière semaine, et je suis autorisé à vous le dire aujourd'hui. J'espère que vous approuverez mon choix.

Au premier moment, cette soudaine révélation fit battre vivement le cœur de M. Darvel, mais il ne tarda pas à se remettre d'une telle secousse, et lorsque Louis Walther eut cessé de parler, M. Darvel put lui dire sans émotion trop apparente :

— Dieu veuille bénir votre union. Ce double choix vous honore l'un et l'autre. Est-ce que vous vous aimiez depuis longtemps ?

— Non ; je connaissais à peine Nancy, lorsqu'il fut décidé que son père irait à Lausanne et qu'elle viendrait chez vous pendant son absence. Ma décision fut vite prise. Deux jours après, je montai aux Genêts et je me présentai résolument. Nancy mit beaucoup de prudence et de réserve dans sa réponse et dans nos relations. Elle me

défendit de lui faire des visites chez vous, et ce n'est que lundi dernier qu'elle a mis sa main dans la mienne.

— Ma mère et Phébé seront bien contentes d'apprendre cette heureuse nouvelle. Puis-je la leur dire dès aujourd'hui ?

— Oui, monsieur ; mais seulement après notre départ de la cure. Je vais accompagner Nancy chez elle.

Ils entrèrent. M. Darvel était pâle, mais le regard serein. L'âme avait le dessus sur le corps, l'esprit sur la chair ; le ciel, pour le pasteur, existait ailleurs que sur la terre.

Nancy se leva promptement, ne pouvant rester davantage, dit-elle.

— Adieu, madame ; adieu, monsieur.

— Au revoir, ma chère Nancy, dit M^{me} Darvel. Je me trouve si bien dans ma robe ! Phébé veut aussi vous prier de lui en faire une.

— Si j'ai le temps, ce sera avec plaisir ; mais il ne faut pas y penser pour le moment.

— Et vous partez aussi, monsieur le syndic ? demanda M^{me} Darvel. À peine entré, voilà que vous prenez la porte, sans même vous asseoir ?

— Excusez-moi, madame ; j'accompagne Nancy aux Genêts. M. Darvel vous dira pourquoi.

Ayant prononcé ce dernier mot, Louis Walther enjamba l'escalier et fut bientôt à la rue, où se trouvaient déjà Nancy et M. Darvel.

— Je sais ce qui vous concerne, disait le pasteur à Nancy. Je vous félicite maintenant tous les deux.

— Merci, cher monsieur, répondit l'heureuse fiancée.

— Il va l'accompagner ! dit M^{me} Darvel à son fils lorsqu'il rentra au salon ; mais c'est inconvenant.

— Pas du tout, ma mère. M. Walther et Nancy sont fiancés depuis lundi dernier.

— Ils sont fiancés ! Ce n'est pas possible ! Et cette Nancy n'en a pas soufflé mot durant tout le temps de son séjour chez nous ! A-t-elle du bonheur ! Il est vrai que c'est une charmante fille. Il me faut aller dire à Phébé qu'elle s'adresse ailleurs pour sa robe. Nancy aura bien autre chose à faire.

Elle courut à la cuisine :

— Phébé ?

— Madame.

— Pensez un peu que Nancy se marie.

— Vraiment ! et avec qui ?

— Devinez : je vous le donne en cent.

— Il n'est pas besoin d'un si gros nombre. Nancy épouse probablement M. Walther.

— D'où le saviez-vous ?

— Mais, je viens de les voir passer ensemble devant ma fenêtre. C'est pas plus malin que ça.

Dans son cabinet, M. Darvel, à genoux, remerciait Dieu de lui avoir épargné une si cruelle déception, en le dégageant à temps d'un lien qui évidemment n'était pas fait pour lui.

CHAPITRE XXVII

MONSIEUR HOLLIFAX



Louis Walther n'était pas homme à laisser, comme on dit, *traîner* les affaires. Loin de renvoyer à demain ce qui pouvait être fait aujourd'hui, il se mettait à l'œuvre tout de suite, et, de cette manière, il se trouvait toujours un des premiers pour ses ouvrages de campagne. Ce qui se rapportait à ses fonctions de syndic n'éprouvait pas non plus de retard. C'était une nature d'ordre et d'activité, bien douée par le cœur et l'intelligence. Louis Walther était compatissant pour les pauvres, et généreux. Une telle individualité se rencontre bien rarement dans la classe des simples cultivateurs, du moins pas au même degré, — tout comme Nancy Mayor était bien à part et bien au-dessus de ses compagnes de village. Ils avaient sans doute l'un et l'autre leurs défauts particuliers, défauts résultant parfois de qualités poussées à l'excès, mais qui se corrigeraient à mesure qu'ils avanceraient dans la vie. Parce qu'elle était une belle jeune fille, attirant naturellement les regards, Nancy était loin de s'imaginer, comme tant d'autres moins jolies qu'elle se le mettent parfois en tête, que tout devait être subordonné à ses désirs, à ses caprices. Ainsi, lorsque Louis lui demanda ce qu'elle désirait qu'il lui offrît pour présents de noce, elle répondit : « Tout ce qui me viendra de toi me fera plaisir. » Une autre n'aurait pas manqué de comparer ce qui lui serait offert, avec ce que telle épouse de sa connaissance avait reçu en pareille occasion ; et malheur au fiancé qui n'aurait pas donné, sinon les mêmes objets, du moins l'équivalent. Lors même que Nancy eût été une riche héritière au lieu d'être pauvre, comparativement à la position de son futur, elle eût répondu de la même manière. Mais aussi, le sentiment de sa dignité personnelle l'empêcha de penser que Louis Walther lui faisait un grand honneur eh l'épousant ; et quoiqu'elle eût cueilli autrefois des

fraises pour les vendre, cela ne voulait pas dire qu'elle valût moins que lui. Seulement, il ne lui serait jamais venu à la pensée de trouver mauvais qu'il ne fût pas constamment à ses pieds.

Louis passa donc avec elle le reste de l'après-midi du dimanche, à causer et à se promener dans le petit clos du père Mayor. Jean Gollet put les voir de ses fenêtres, se donnant la main, et Nancy prenant le bras de Louis dans les pentes trop inclinées ou glissantes. Il se dit que tout était fini pour lui avec sa belle voisine, et il n'en eut pas, après tout, un si grand dépit. Les garçons qui manquent de caractère et ont l'habitude de boire, manquent aussi de cœur. Déjà, dans la prévision de ce qui arrivait maintenant, il avait cherché à courtiser la domestique du cabaret de Filliez, une jolie fille du Gros de Vaud, honnête et pas mal douée, mais qui ne s'effrayait pas trop à la vue d'un garçon pris de vin. Si elle épousait Jean Gollet dans l'espoir qu'il renoncerait à l'ivrognerie pour l'amour d'elle, la pauvre Jeannette Grinchot se trompait grandement.

Mais il nous faut revenir au fil principal de notre histoire.

Dès le lundi matin, Louis Walther écrivit à sa sœur. Il lui expliqua comment et pourquoi il s'était si promptement décidé. En attendant qu'il conduisit Nancy à Choûtens pour la lui présenter, sa sœur pouvait avoir une idée de sa figure, par les deux cousines qui l'avaient rencontrée aux Avaux. Quant à celles-ci, bien qu'il les trouvât sans doute agréables, il disait qu'il n'aurait pas pu se décider à épouser une parente.

Sa sœur lui répondit un peu aigrement : « Tout comme il te plaira, mon cher ami. Je souhaite que tu sois heureux avec la personne que tu as choisie, et j'espère que tu nous l'amèneras bientôt, afin que je puisse aussi l'admirer. »

À la cure, M^{me} Darvel n'en revenait pas de ce qu'elle ne s'était doutée de rien à propos du mariage de Nancy ; elle en parlait à son fils dans les instants où elle le voyait seul, ce qui n'était guère agréable au pauvre pasteur, mais lui servait probablement d'une bonne discipline intérieure. M. Emmerlin m'a dit, en effet, qu'il avait eu votre visite.

Dès qu'il eut pris son déjeuner, il dit à sa mère qu'il désirait travailler et qu'il fallait le laisser tranquille dans son cabinet. L'abandon du culte par la généralité de ses paroissiens, lui était extrêmement pénible. Il se demandait s'il n'y avait pas autant de sa faute que de la leur, sa longue préoccupation au sujet de Nancy étant peut-être la cause secrète de l'indifférence religieuse qui se montrait maintenant aux Avaux particulièrement. — Il réfléchissait donc à tout cela, lorsque Phébé vint lui annoncer la visite matinale de son collègue de Choûtens, M. Hollifax. Ayant eu une forte migraine la veille, à la suite de ses deux

prédications, M. Hollifax s'accordait une bonne promenade et venait causer un peu avec le frère Darvel.

— C'est bien aimable à vous, cher frère, lui dit ce dernier ; vous nous ferez le plaisir de rester pour dîner.

— Merci, cher ami ; ça ne se peut guère. Une autre fois, très volontiers ; aujourd'hui, je tiens à retourner chez moi pour midi. — Il vous faut venir aussi un jour manger la soupe avec nous.

— J'aurais dû, en effet, aller vous voir le premier, et j'ai des excuses à vous faire sur ce point ; car, figurez-vous que j'ai passé une heure, il y a quelque temps, chez mon ancien condisciple Emmerlin. Je voulais aussi aller chez vous, mais je n'en eus pas le temps.

— Oh ! je ne vous en veux pas du tout pour cela.

— Je lui en devais deux.

— Vous fraternisez donc souvent avec lui ?

— Non, pas souvent ; mais j'ai du plaisir à causer avec Emmerlin. C'est un homme aimable, sérieux, plein de cordialité chrétienne. À l'académie, nous étions assez liés.

— Oui, moi aussi, j'aime à causer avec lui ; c'est seulement dommage qu'il ait préféré l'église libre à l'église nationale.

— C'est possible ; mais lui aussi trouve peut-être que nous aurions bien fait de suivre son exemple.

— Après tout, dit M. Hollifax, il était libre de choisir, et nous aussi. Son petit troupeau est assez maigre ; il n'augmente pas. Les campagnards ne comprennent rien à l'idée de la séparation de l'église et de l'état.

— Il serait à désirer que chacun la comprît, et qu'elle fût appliquée partout, dit M. Darvel. Mais nous sommes sans doute bien loin d'une si grande évolution. Tout à l'heure, vous disiez que l'assemblée présidée par M. Emmerlin est bien maigre : la mienne, hélas ! surtout aux Avaux, diminue de dimanche en dimanche. Hier, par exemple, il n'y avait que quelques personnes au culte. J'en étais encore préoccupé lorsque vous êtes arrivé. Je crains de ne pas savoir m'adresser comme il le faudrait à mes paroissiens. À Choûtens, avez-vous ordinairement un nombreux auditoire ?

— Mais oui, assez. De temps à autre, c'est tout plein. En moyenne, il y a bien soixante personnes adultes, à chaque culte.

— Vous êtes privilégié. Il nous faudra faire quelques échanges. Peut-être saurez-vous, mieux que moi, ramener les gens à l'église.

— Très volontiers. Je viendrai vous remplacer dimanche prochain, si vous voulez. — Mais, voyez-vous, cher frère Darvel, il ne faut pas craindre d'aller rondement avec nos gens de la campagne. Je leur dis parfois des choses très dures ; c'est ce qu'il faut pour les tenir éveillés.

Si vous êtes trop doux avec eux, si vous manquez de hardiesse et que vous ayez l'air timide, c'est fini : ils ne vous écoutent pas.

— Ceux qui vont vous entendre, sont-ils devenus pieux ? leur conduite témoigne-t-elle d'une vie chrétienne ?

— Ceci est une autre affaire. Dieu seul sait ce qui se passe au fond des cœurs, et ce n'est pas à moi d'y regarder de trop près. En général, mes paroissiens sont de braves gens, serviables et compatissants dans l'occasion. Les hommes, surtout les maquignons, sont bien un peu buveurs et assez menteurs ; les garçons, tapageurs, mais sans faire pourtant de trop grandes débauches. Les femmes n'élèvent pas trop mal leurs petits enfants, et vendent leur beurre aussi cher qu'elles peuvent. Tous sont très attachés à la terre et à l'argent. Je ne m'en étonne pas ; c'est la même chose partout.

— Mais vous avez vu pourtant des résultats encourageants de votre ministère ?

— Oui ; une année, trois personnes, deux femmes et un jeune homme, éprouvèrent des besoins religieux qui ne s'étaient pas montrés jusqu'alors. Au bout de quelque temps, les deux femmes passèrent à l'église libre et le jeune homme devint *darbiste*. Naturellement ce dernier ne me consulta pas sur la démarche qu'il faisait, et cependant il avait reçu l'instruction religieuse par mes soins. Au premier moment, ces défections me furent pénibles ; mais il y a longtemps que je ne m'en tracasse plus. Vous aurez beau faire, mon cher Darvel ; on ne peut conduire les gens où ils ne veulent pas aller. — Je prépare mes prédications aussi bien que je peux ; je visite mes malades quand j'apprends qu'il en existe ; je marie les époux et je baptise leurs enfants : après ça, ce serait folie à moi de me casser la tête pour eux tous, surtout quand j'ai la migraine, comme je l'avais hier. D'ailleurs, j'ai ma famille, dont il faut que je m'occupe. — A propos de famille, ne songez-vous pas à vous marier ?

— Non ; dans ce moment, il me semble que j'ai tout autre chose à faire.

— Quel âge avez-vous ?

— Trente-sept ans.

— Mais, mon cher, à moins d'avoir un goût prononcé pour le célibat, vous devriez être marié depuis dix ans. Qu'attendez-vous ? Un pasteur marié est, d'ordinaire, plus considéré, mieux reçu dans sa paroisse, que s'il demeure célibataire.

— Peut-être. Je me suis dit cela quelquefois. Mais, pour se marier, il faut être deux, et en mesure d'élever une famille. Or, ne possédant que mon traitement de pasteur, il serait imprudent de mettre les miens dans une position fâcheuse, si je venais à mourir jeune.

— Qui vous dit que vous mourrez avant le temps ? Vous avez, au contraire, l'air solide et vigoureux. Et si vous n'avez pas de fortune, eh bien, il y a des gens qui en ont pour vous. Un pasteur distingué, comme vous l'êtes certainement, voit les portes s'ouvrir devant lui sans difficulté. Rien de plus facile pour vous que d'épouser une personne riche. C'est même, dans votre position, une sorte de devoir. Moi qui vous parle, je ne m'y suis pas pris d'une autre manière. — Tenez, cher frère, voulez-vous me permettre de vous indiquer...

— Non, non, merci : pas aujourd'hui ; plus tard, nous verrons.

— Eh bien : plus tard, comme vous dites ; mais non pas : trop tard. — Vous avez pour syndic un garçon de mérite, à ce qu'on dit. C'est un gaillard qui a du foin dans ses bottes, la tête solide, un peu carrée. Lui aussi ne se presse pas de se marier. Sa sœur, qui est une de mes paroissiennes, voudrait le voir établi, mais il paraît qu'il n'y songe guère.

— M. Walther m'a annoncé hier son prochain mariage avec une fille du hameau des Genêts. C'est une jeune personne fort bien douée, fille unique. Elle n'a plus que son père, déjà sur l'âge.

— C'est sans doute une riche héritière ?

— Non, elle est presque sans fortune.

— Tiens ! eh bien, voilà un original, ce Walther. Sa sœur est-elle au courant ?

— Je l'ignore ; mais il est probable que oui, depuis aujourd'hui.

— Elle m'en parlera sûrement. Je crois qu'elle avait pour lui une autre personne en vue. Mais cela ne nous regarde pas. Voilà onze heures, cher frère. Je vais vous dire adieu. Voulez-vous m'accompagner ?

— Très volontiers. Mais il vous faut prendre un verre de vin avant de partir.

— Prenons un verre, — ou de la bière, si vous en avez.

— Je n'ai pas de bière.

— Eh bien, un verre de vin nouveau.

Peu d'instants après, les deux pasteurs traversaient le village, M. Hollifax ayant à la main un fort bâton.

— Je ne vais jamais à pied sans ce gourdin, dit-il, en faisant sonner la pointe d'acier sur le pavé. Ce n'est pas que j'aie la moindre envie de m'en servir, mais je n'aime pas à être sans défense lorsque je rencontre un chien hargneux ou un gros animal échappé.

— Bonjour, messieurs pasteurs ! leur dit Citron-noir, qu'ils trouvèrent au milieu de la rue, à sa place favorite et occupé à ne rien faire : — beau temps, pour se promener !

— Oui, dit M. Darvel. Pourquoi ne travaillez-vous pas ?

— Point d'ouvrage, monsieur pasteur ; et point de tabac. Point de

- centimes non plus. Moi tout triste, pas pouvoir fumer. Mal à stomach.
- Tenez: allez acheter un paquet de tabac. Mais il faut aussi travailler.
- Merci, monsieur pasteur; bien sûr, travailler, demande pas mieux, pardine! fit le brave Citron en riant aux éclats et montrant une bouche de Gargantua, véritable four à pommes de terre.
- Savez-vous, lui dit M. Hollifax en l'envisageant carrément, ce que vous pourriez faire, si vous manquez d'ouvrage?
- Non, monsieur pasteur.
- Vous pourriez vous laver, des pieds à la tête, car vous êtes sale comme un cochon. Est-ce qu'un homme doit se présenter à la rue dans l'état où vous êtes? Au lieu d'acheter du tabac avec l'argent que vous a donné M. Darvel, procurez-vous un morceau de savon, et dégraissez-vous radicalement.
- Oui, monsieur pasteur. Bien raison.
- Et vous osez parler aux gens de cette manière? dit M. Darvel à M. Hollifax, quand ils furent plus loin.
- Mais certainement. Du reste, ce compagnon-là est une espèce de demi-crétin, plus malicieux qu'il n'en a l'air. Il est bien capable de boire l'absinthe avec votre monnaie.
- Non, c'est un pauvre simple, qui ne va pas au cabaret.
- Méfiez-vous-en. Quand vous le reverrez, demandez-lui ce qu'il a acheté.
- Au retour de M. Darvel, Citron-noir était de nouveau à la rue, presque à la même place, fumant de tout son cœur un tabac très fort.
- Vous êtes encore là? lui dit M. Darvel. Avez-vous suivi le conseil de M. Hollifax?
- Ah! monsieur pasteur, faut toujours dire la vérité, pas?
- Oui, certainement.
- Eh bien, dit-il en souriant: trente centimes le *Griesbach*, et vingt centimes une quartette. Bon, cette année, vin nouveau! Fameux! Fait du bien à stomach. Moi, point bu depuis cinq jours.
- La couche de crasse était toujours sur le visage de Citron-noir, et le savon dans la boutique du marchand. C'est là le chemin que prennent trop souvent les aumônes faites à la main et même autrement. Mais le pauvre Citron était si heureux de fumer sa pipe au soleil, sans rien faire! Combien d'hommes *raisonnables*, pasteurs ou laïques, n'emploient souvent pas mieux le temps et l'argent!

CHAPITRE XXVIII

ESPOIR GLORIEUX



Comme il venait de quitter Citron-noir, M. Darvel tira sa montre et vit qu'il ne lui restait plus le temps de monter chez M. Érick avant midi. Il revint donc chez lui, avec l'intention d'aller voir l'horloger malade aussitôt qu'il aurait dîné. Mais il dut recevoir plusieurs personnes dans l'après-midi, les unes venant écrire des promesses de mariage, les autres pour des inscriptions et des expéditions d'actes de l'état civil ; puis des pauvres. On aurait dit que ces braves gens s'étaient entendus pour se rencontrer tous à la fois chez le pasteur. En général, on sait que ces messieurs sont moins occupés le lundi que les autres jours de la semaine. La nouvelle loi fédérale, qui remet les actes de l'état civil à des fonctionnaires laïques, a bien déchargé les pasteurs de soins et d'affaires qui leur prenaient assez de temps, et à cet égard c'est une bonne chose ; mais elle leur a ôté aussi un moyen d'exercer leur ministère et d'annoncer l'Évangile dans une multitude d'occasions particulières, qui pour eux ne se présenteront plus. Ce n'est pas qu'il faille regretter l'ancien ordre de choses : tout ce qui consacre le principe de la séparation du civil et du religieux a droit à notre respect. L'église romaine, dirigée par les jésuites, a, sur ce sujet, d'autres idées. Certains autoritaires politiques aussi. Nous leur en laissons la responsabilité devant les hommes et devant Dieu.

Ce ne fut donc pas avant le soir que M. Darvel put se rendre auprès de son malade. Cet homme l'intéressait vivement. Jusqu'à présent il n'avait rencontré chez lui que la négation la plus absolue de Dieu, et par conséquent de son autorité sur tout ce qui subsiste. M. Érick allait beaucoup plus loin dans ses idées que les plus avancés de ceux qu'on nomme rationalistes. Il niait tout et aurait dit volontiers avec Proudhon : « Dieu, c'est le mal, » plutôt que de reconnaître l'existence d'un Être de

qui dépendent toutes choses, et qui avait créé primitivement l'homme pour le bonheur dès ici-bas. La terre, jusque dans ses profondeurs les plus cachées, n'a-t-elle pas été formée pour qu'il domine sur elle et tire de son sein toujours de nouveaux trésors ?

M. Darvel s'attendait presque à ne plus trouver en vie ce père de famille si nécessaire aux siens. Il se hâta donc de gravir la rue montante, et arriva chez ces pauvres gens comme on venait d'y allumer la lampe.

— Comment est votre mari ? demanda-t-il à M^{me} Érick, lorsqu'elle vint ouvrir la porte.

— Le docteur est venu ce matin, dit-elle, et pendant qu'il était là, mon mari a eu un terrible accès de toux et de spasmes. C'était affreux. J'ai cru qu'il allait expirer. Mais l'abcès a percé et il a pu le rejeter. Maintenant il est plus tranquille, mais d'une faiblesse extrême. Il a dit qu'il désirait vous voir si vous veniez. Entrez, monsieur.

À la vue du pasteur, le malade sourit, mais d'un sourire sérieux. Il lui fit signe de prendre sa main, n'ayant pas la force de la tendre lui-même, puis il dit d'une voix si faible qu'à peine on pouvait l'entendre :

— J'ai eu bien des pensées depuis hier, surtout pendant la nuit. J'ose vous dire que je commence à croire que Dieu existe. Priez-le pour nous ; c'est sans doute lui qui vous a envoyé ici.

Tout lecteur chrétien comprendra ce qu'éprouva le pasteur en écoutant ce malade au bord de la tombe, et comment il put louer Celui dont le nom est l'Éternel, notre Sauveur.

— Merci, dit M. Érick. Je vous recommande ma femme et mes enfants. Apprenez-leur à connaître Dieu et à l'aimer. J'ai été un insensé. — Revenez demain, si je suis encore là.

Que s'était-il donc passé dans l'âme de cet homme, pour qu'en si peu de temps ses convictions eussent changé à un tel point ? Nul ne lui avait parlé depuis le jour précédent ; il se gardait bien de lire ou de se faire lire la Bible. Seul, le Saint-Esprit avait pénétré dans ce cœur si fermé et si dur, pour le convaincre de péché, de justice et de jugement. Sa conscience réveillée lui disait qu'il avait fait le mal, et c'est alors qu'il comprit l'existence du Créateur auquel il avait été rebelle durant toute sa vie.

Le lendemain, M. Darvel le trouva déjà mieux ; la mort n'étant pas venue le prendre pendant la nuit, on pouvait conserver de l'espoir. C'était l'avis du docteur, qui dit de ne pas craindre de lui donner du cognac, puisqu'il pouvait le supporter.

Son état moral avait aussi progressé.

— Faudra-t-il donc, cher monsieur, que je croie aux miracles ? dit-il à M. Darvel.

— Oui, certainement ; vous croirez, je l'espère, de tout votre cœur au miracle de l'amour de Dieu à votre égard et à sa grâce parfaite en Jésus-Christ. — Quant à votre corps, si Dieu vous tire de là, vous reconnaîtrez que la bonté du Seigneur est égale à sa justice, et qu'il fait concourir toutes choses au bien de ses enfants.

Le cœur plein d'une immense gratitude envers Dieu, M. Darvel revint chez lui. La conversion de M. Érick lui faisait presque oublier l'indifférence générale de la paroisse. Il lui semblait que le Seigneur était allé lui-même chercher par les montagnes cette brebis perdue et l'avait rapportée, meurtrie et sanglante, jusque dans son bercail. — Il fut assez sage, assez prudent, pour n'en parler à personne : ni à sa mère, ni à Louis Walther que cela aurait pourtant bien intéressé. Mais il eut soin d'en entretenir son divin Maître, plusieurs fois par jour et de toute son âme. Heureux le pasteur, heureux le chrétien fidèle, à qui le Moissonneur céleste permet de récolter quelques épis, dans un champ dont l'aridité paraissait extrême, et où personne avant eux n'avait essayé de semer.

Dans l'après-midi, après avoir donné sa leçon à Isabelle de Courpens, M. Darvel resta un moment au château, à causer avec les dames. Monsieur était au bois. La passe de la bécasse étant bonne, il en profitait parfois du matin au soir.

M^{me} de Courpens raconta qu'ayant proposé à Nancy de la prendre pendant l'hiver pour remplacer sa femme de chambre, elle avait nettement refusé, malgré les avantages pécuniaires qu'elle y aurait trouvés.

— Mais vous ne savez donc pas qu'elle se marie ? dit M. Darvel.

— Elle se marie ? la drôlesse ne m'en a pas dit un mot.

— Dimanche, reprit M. Darvel, elle ne pouvait guère en parler ; mais aujourd'hui les promesses de mariage sont signées.

— Et qui a le bonheur de l'épouser ? demanda M^{lle} de l'Asse.

— Je pourrais essayer de vous le faire deviner, mesdames, mais il est plus simple de vous dire qu'elle épouse M. le syndic Walther.

— Comment ! comment ! fit M^{me} de Courpens : Nancy deviendra madame la syndique ! Mon mari dit que M. Walther possède plus de cent mille francs, et il épouse cette pauvre fille !

— Oui, madame, et je le trouve fort heureux. C'est une inclination qui, des deux parts, est venue très vite. Elle a commencé peu avant le séjour de M^{lle} Mayor chez nous, et presque sans que ces jeunes gens se soient vus. On peut penser que Dieu les destinait l'un à l'autre.

— Et vous croyez que Nancy n'a rien fait pour attirer M. Walther dans ses filets ?

— Non, elle en est incapable, à tel point qu'elle avait même exigé

qu'il ne lui fit aucune visite à la cure. Nous pouvons nous féliciter de la voir s'établir au village. L'école du dimanche en profitera.

— Oui ; elle peut bien compter de la faire seule, une fois ma sœur partie.

— Mais non, dit M^{lle} de l'Asse, tu continueras certainement à t'en occuper et à t'y intéresser.

— Je payerai volontiers les *Feuilles*, mais je n'entends rien à cette école, et d'ailleurs l'air est tellement vicié dans la salle, lorsque tous les enfants y sont réunis, que cela me suffoque. Mais cette Nancy ! je n'en reviens pas. Malgré ce que vous dites de sa réserve, monsieur le pasteur, je la croirais capable, avec une figure comme la sienne et ses incontestables moyens, oui, vraiment, je la croirais capable de faire tourner la tête à plus d'un jeune homme bien placé. Avec plus d'éducation première et ses talents naturels développés, elle fût devenue une femme distinguée.

— Il me semble qu'elle l'est déjà d'une manière remarquable, reprit M. Darvel, qui maintenant pouvait en parler sans souffrir et sans réticences. M. Walther aussi est un homme tel qu'on n'en rencontre pas dans beaucoup de familles, même d'une éducation supérieure à la sienne. Ah ! si j'avais seulement dix ménages pareils dans toute la paroisse, comme j'en bénirais Dieu !

— Oui, monsieur, dit M^{lle} de l'Asse, je vous comprends parfaitement. J'ai souffert pour vous, dimanche, en apprenant qu'il y avait eu si peu de monde à l'église. Vous vous donnez tant de peine pour des ingrats !

— Ils ne sont pas ingrats, mademoiselle ; ils sont seulement indifférents, et c'est déjà bien assez.

— Notre jardinier, reprit M^{me} de Courpens, qui a suivi le convoi funèbre de cette pauvre Juliette Herbois, nous a dit que vous aviez fait un discours admirable sur le cimetière. Il en avait les larmes aux yeux, et il se propose d'aller au culte aussi souvent que possible dorénavant. C'est un brave garçon, notre jardinier ; un jeune homme qui aime la piété.

— Je vous remercie de me l'avoir appris, madame.

— Oui, notre *Pierre* (il se nomme *Ernest*, mais nous l'appelons Pierre ; c'est plus commode), — notre Pierre avait pensé à Juliette Herbois, lorsque la pauvre enfant prit sa maladie. Heureusement il ne s'était pas encore déclaré, et une fois qu'elle a été très malade, il n'est plus allé la voir, car cela aurait pu donner des regrets à la jeune fille.

— Adieu, monsieur le pasteur, puisque vous partez déjà. Isabelle avait-elle préparé suffisamment ses devoirs ?

— Oui, j'ai été content.

— Ah ! cela me fait plaisir. Isabelle est parfois un peu lente, un peu

paresseuse, mais, si elle travaille, elle le fait consciencieusement. Monsieur le pasteur, lorsque vous verrez notre future madame la syndique, voulez-vous la féliciter de ma part, et lui dire qu'elle est une coquine ? Jamais je n'ai été plus attrapée qu'aujourd'hui.

— Si je connaissais M. Walther, dit M^{lle} de l'Asse, qui faisait volontiers la contre-partie de sa sœur, je vous chargerais de mes félicitations pour lui.

— Mesdames, vos commissions seront faites, à la première occasion.

Pendant la conversation que nous venons de rapporter, une autre, bien différente, avait lieu chez Louis Walther. Nous allons en faire part au lecteur, sous la réserve de sa discrétion.

Peut-être n'a-t-on pas complètement oublié que le syndic avait, au village même, un cousin qui n'assistait pas au culte officiel, mais faisait partie d'une petite congrégation particulière dont les assemblées avaient lieu dans une autre commune. C'était un père de famille d'une piété incontestable, d'une réputation de probité à toute épreuve, bon travailleur et intelligent dans la conduite de ses affaires. Nul ne lui déniait ces excellentes qualités. Mais, soit manque d'éducation, soit absence de tact, soit défaut d'un caractère naturel assez entier et porté à la bonne opinion de soi-même, il lui arrivait parfois de dire des choses qu'il aurait mieux fait de garder pour lui seul, s'il les pensait. Chacun en est logé là, plus ou moins, et tout homme peut se mordre les lèvres au souvenir d'une parole prononcée mal à propos. Si donc je rapporte la conversation en question, ce n'est pas pour condamner Gédéon Bornot, mais afin que les gens qui font comme lui se corrigent de leurs défauts, et moi le premier.

Gédéon Bornot avait deux ans de plus que son cousin Louis Walther et venait rarement chez lui. S'étant marié jeune, il avait déjà famille. Il entra donc chez le syndic, laissant son outil vers la porte de la maison.

— Mon cousin est-il chez lui ? demanda-t-il à Suzon.

— Oui, monsieur Bornot ; le maître-z-est à son bureau où il écrit.

— Demandez-lui si je peux lui parler. La fille entra.

— Maître, dit-elle, il y a là votre cousin Bornot, qui demande s'il peut vous dire quelque chose.

— Sans doute.

Et Louis Walther vint tout de suite au corridor, pour faire entrer son cousin le premier. Puis, quand ils furent seuls dans la chambre :

— Qu'est-ce qui me procure ta visite ? demanda-t-il à Gédéon.

— Voici quelques jours, dit celui-ci, que je me sens pressé de te dire ce que je pense, sur un sujet qui te concerne. J'ai d'abord hésité, parce que c'est une chose délicate ; mais ma conscience, le sentiment

du devoir, et mon affection pour ton âme ne m'ont pas permis de renvoyer à plus tard ce que j'ai à te dire.

— Je t'écoute, cousin, répondit tranquillement Louis. De quoi est-il question ?

— Eh bien, c'est au sujet de ta relation et de tes rapports avec Nancy Mayor des Genêts. Déjà, il y a eu dimanche passé huit jours, je t'ai vu te promenant dans le village avec deux filles. Cela n'était guère convenable pour un magistrat ; toutefois, comme j'ai su depuis que ces personnes étaient des cousines, venues chez toi avec ta sœur, je ne me suis plus occupé de cet incident. Mais, dimanche dernier, je t'ai vu de nouveau passer dans le haut du village avec Nancy Mayor, et, une fois hors des maisons, lui offrir ton bras qu'elle a accepté. Ceci est grave, cousin, et je ne puis faire autrement que de t'avertir.

— Est-ce tout ? demanda Louis.

— N'est-ce donc pas assez ! fit Gédéon en élevant la voix. Et ne comprends-tu pas qu'il en résulte du scandale pour l'Évangile, que tu fais profession de reconnaître comme étant la règle de notre conduite ?

— Mon cher cousin Gédéon, je te suis reconnaissant d'être venu me parler franchement. Ta démarche est une preuve de courage moral, qui t'honore et dont je fais grand cas. Il y a de ma faute, évidemment, car si j'avais pu supposer que, de ta fenêtre ou de n'importe quel endroit, tu me voyais accompagnant Nancy Mayor, je serais allé, le même soir, te renseigner sur mes intentions et t'expliquer ma conduite. Mais tu conviendras qu'on ne peut tout savoir, et que d'ailleurs il est des cas où l'on doit se taire. — Voici, je pense, qui t'édifiera complètement.

Ayant dit cela, Louis prit sur son bureau un carré de papier timbré et le donna au cousin pour qu'il en prît connaissance. Le cousin Gédéon lut :

« Il y a une promesse de mariage entre Louis Walther, d'une part, etc. ; et Nancy Mayor, d'autre part, etc. »

— Oui, fit-il après avoir lu et rendant le papier ; oui. — C'est donc une chose résolue, une chose bien importante pour toi, mon cher cousin, et dans laquelle j'espère que tu n'as pas agi avec précipitation, sans discernement. Le mariage est une chose très sérieuse.

— Mais je le sais aussi bien que toi, dit Louis, souriant à demi : félicite-moi donc.

— Pour te féliciter, cousin, il faudrait que je connusse les sentiments, les convictions de ta fiancée, et que je les trouvasse en accord avec la Parole. Je sais que Nancy Mayor a de l'intelligence, des vertus domestiques, mais cela ne me suffit pas. Est-elle franchement et décemment *convertie* ?

— Mon cher, tu prononces là un bien gros mot ; mais c'est égal ; je l'accepte. Oui, Nancy est chrétienne, *franchement* et *décidément*, puisque tu tiens à ces deux adverbes. En tout cas, elle est plus avancée que moi dans la connaissance de la vérité divine et dans la pratique de la piété. Es-tu satisfait ?

— Oui ; je me demande seulement si tu es bien placé pour en juger sainement. Un homme qui se marie voit tout en beau chez sa future épouse. Quant à être plus avancée que toi, cela ne me surprend pas, car sur bien des points, sur quelques-uns même essentiels, tu es encore bien arriéré.

— Je le reconnais, cousin, et je te remercie de m'y faire penser ; mais figure-toi que, dans ce moment, j'ai de toi exactement la même idée. Oui, toi et moi, nous sommes encore terriblement arriérés.

— Sur quels points ? demanda gravement Gédéon Bornot.

— Sur plusieurs ; mais je n'en citerai qu'un, seul, pour ne pas prolonger inutilement cet entretien. Oui, mon cher Gédéon, toi et moi, nous sommes terriblement loin d'aimer Dieu de tout notre cœur, de toute notre âme, de toute notre pensée, et notre prochain comme nous-mêmes. Et pourtant le Seigneur a dit que c'est là le *grand commandement*. Si tu te sens près de ce but souverain et parfait, tu es bien heureux. Moi, je dois reconnaître que j'en suis fort éloigné.

— Tant que tu feras encore partie de l'église du monde, Louis, tu ne comprendras pas...

— Mon cher cousin, je t'arrête ici. Nous ne voulons pas discuter sur des points d'organisation ecclésiastique. L'église dont tu es membre est probablement plus avancée, plus spirituelle que bien d'autres. Je ne te blâme pas d'en faire partie et je ne te juge en aucune manière. — Partisan de la séparation de l'église et de l'état, je demande la liberté pour toutes les assemblées de culte : pour celles qu'on nomme baptistes, pour les anciens dissidents, pour les darbigistes ou frères de Plymouth, pour l'église libre et l'église nationale, pour les vieux catholiques, les moraves, les anglicans, les juifs, pour les ultramontains, quand même le syllabus de leur pape contient des énormités et des menaces horribles. Pour tous, je réclame la liberté, sans que l'état se mêle de rien diriger, de rien protéger, excepté ce qui a rapport à la police extérieure et aux bonnes mœurs. Nulle part je ne vois le bien absolu, la forme parfaite. Est-ce que tu ne peux m'accorder cela ? Tu es venu me voir et me parler franchement ; je t'en suis reconnaissant. Lorsque tu connaîtras Nancy, tu pourras alors me féliciter sur mon choix.

— Tu aurais pu faire un mariage riche ; c'est une présomption en ta faveur, de n'avoir pas recherché avant tout la fortune. Mais la beauté,

Louis, la beauté est souvent une tentation. Prends-y garde.

— Pas un mot de plus sur ce sujet, cousin ; et permets-moi de t'avertir, toi aussi, sur un point où tu me parais t'éloigner d'une recommandation très spéciale de saint Paul. Si je m'y arrête un instant, ce n'est pas que je le désire, mais uniquement pour te prouver aussi ma confiance. Au lieu de venir me faire une observation, me présenter un blâme sur mes rapports avec la personne qui est maintenant ma fiancée, pourquoi ne pas me demander simplement s'il existait un lien d'affection entre nous ? Je t'aurais dit tout de suite où nous en étions, en te priant de garder pour toi seul mon ouverture, tandis qu'en agissant d'une manière assez brutale, tu as manqué de l'amabilité que recommande l'apôtre. Tu as préféré, sans t'en douter, juger d'avance ma conduite comme blâmable et même à un point de vue grave, plutôt que de la croire honnête, à l'abri de tout reproche. T'en avais-je donné le motif, oui ou non ?

— Je ne dis pas, Louis, mais tu conviendras...

— Je ne conviendrai de rien à cet égard, Gédéon. Je reconnais que ton intention a été excellente, mais tu t'y es pris d'une manière fort peu aimable, comme aurait pu le faire un homme imbu de suffisance et se croyant un grand docteur.

— Moi, un docteur ! oh ! par exemple ! Je ne suis qu'un simple croyant. Un docteur ! sais-tu ce que c'est qu'un docteur, selon l'Écriture ?

— Allons, cher cousin, en voilà assez. Ne recommençons pas. Donne-moi la main, et que Dieu nous garde ! Tu vas retourner à tes affaires ; moi je vais aussi aux miennes.

*Ayant parlé de cette sorte,
Le fiancé ouvrit la porte.*

CHAPITRE XXIX

DEUX ESPÈCES D'AUDITEURS AU CULTE



Contrairement à toutes les prévisions, l'horloger Érick allait mieux ; le poumon se cicatrisait, au moins on pouvait l'espérer, puisque la toux diminuait et que la respiration était plus facile. Mais jusqu'au milieu de la semaine, il avait été encore bien près de la mort. Chaque jour, et même, suivant le cas, deux fois par jour, M. Darvel allait passer quelques instants auprès de lui. C'était maintenant le malade et sa femme qui désiraient sa visite, après avoir été autrefois et pendant si longtemps les ennemis de l'Évangile et de quiconque le présentait comme étant la bonne nouvelle du salut. Le dévouement et l'affection chrétienne du pasteur les avaient touchés ; puis Dieu agissait en eux par l'influence directe de son Esprit. Déjà maintenant, l'horloger Érick donnait gloire à Dieu du fond de son lit de maladie ; s'il se rétablissait, on pouvait espérer qu'il se montrerait franchement comme un témoin de la miséricorde divine. L'épreuve si redoutable par laquelle il venait de passer, lui avait été meilleure pour la paix de son âme que l'école du doute et d'une science trompeuse, dont il avait fait tant de cas précédemment. Les matérialistes diront que c'était un esprit faible : non, c'était un cœur touché par la grâce de Dieu, et profondément convaincu de sa justice et de sa bonté. Le samedi au soir, M. Darvel vint encore prier avec lui, et lui dire que, devant aller, le lendemain, prêcher deux fois pour le pasteur de Choûtens, il ne pourrait peut-être revenir le voir avant lundi. M. Érick lui exprima de nouveau toute sa reconnaissance.

Le dimanche matin, les deux pasteurs se mirent donc en route de bonne heure, pour se rendre chacun à ses devoirs. M. Hollifax devait prêcher d'abord aux Avaux, puis ensuite aller répéter son sermon à Filliez. Au retour, il dînerait avec M^{me} Darvel et reviendrait chez lui dans l'après-midi. M. Darvel, de son côté, ferait à peu près la même

chose, sauf que c'était dans l'annexe assez éloignée qu'il devait se rendre pour commencer, et prêcher plus tard à Choûtens, pendant que M. Emmerlin présidait l'assemblée de l'église libre, après en avoir présidé déjà une autre, à Cornier, une lieue plus bas.

Les paroissiens qui n'ont qu'à sortir de leurs maisons pour se rendre au temple ou à la chapelle, dans le village qu'ils habitent, ne se doutent guère, ni de la peine que prennent les pasteurs, ni de la fatigue qu'ils ressentent chaque dimanche, pour ne pas les laisser sans nourriture spirituelle. Et ceux qui bâillent au soleil ou au coin du feu, sans se soucier de remplir leurs devoirs religieux, sont bien autrement coupables. Un médecin qui devrait employer la journée pour visiter des malades éloignés, se ferait payer une somme considérable. Il faut que son temps rapporte ce qu'il vaudrait ailleurs pour lui. Le médecin de l'âme ne reçoit souvent, en échange de tout ce qu'il donne, que la plus lâche indifférence, au lieu de l'empressement que les membres du troupeau devraient mettre à venir l'écouter. Sous le règne du roi persécuteur Louis XIV, les protestants français se réunissaient parfois au milieu de la nuit, dans les bois ou dans les cavernes des rochers, pour y prier Dieu et entendre la prédication de l'Évangile. En faisant cela, ils risquaient d'être condamnés aux galères perpétuelles, ou torturés et ensuite pendus. Et cependant ils n'hésitaient pas. Aujourd'hui la foi manque, l'indifférence règne, et tous les cultes sont libres ! Quelle responsabilité pèse donc sur nous ! Aux Avaux, ce dimanche-là, soit que les paroles prononcées par M. Darvel sur le cimetière huit jours auparavant eussent porté coup ; soit que, débarrassés de leurs semailles et de leur vendange, les paroissiens se fussent décidés d'eux-mêmes à venir au culte, l'assemblée fut très nombreuse. Contre l'ordinaire, il y avait même plus d'hommes que de femmes. Peut-être avaient-ils ouï dire que M. Hollifax prêcherait, et cela suffisait pour éveiller la curiosité de plusieurs. Bref, le temple était quasi-plein, lorsque le prédicateur, en robe noire, se dirigea du côté de la chaire, où le régent lisait déjà un chapitre de la Bible. Cette lecture terminée, le pasteur fit celle des bans de mariage, au nombre desquels étaient ceux de Louis Walther et de Nancy Mayor. Plus d'une jeune fille, qui n'était pas au courant, se tourna vers sa voisine en écoutant cette publication ; plus d'une vieille femme releva sa coiffe pour mieux entendre, et plus d'un homme branla la tête comme pour dire : « Le syndic fait là un coup de tête ; c'est fâcheux ; mais on n'y peut rien. »

Au sortir du culte, les uns causaient à haute voix de la nouvelle du jour, à savoir du mariage ci-dessus :

— Mais quand je vous dis que je m'y attendais ! gouaillait un petit

homme en cheveux grisonnants et qui avait l'air très sûr de lui-même. Ça ne m'a pas du tout surpris. Croyez-vous que le syndic eût pris en pension la vache du père Mayor, si celui-ci ne lui eût pas promis sa fille ? Oh ! ma foi non. Ça voulait déjà bien dire quelque chose. Je trouve, d'ailleurs, que Louis Walther a raison. Il est assez riche pour n'avoir besoin de l'argent de personne ; et quand on prend une femme, il faut la choisir aussi bien qu'on le peut, car on risque toujours, plus ou moins, d'être attrapé. Avec la Nancy, Louis Walther est au moins sûr d'avoir une personne qui se présente bien et jouit d'une bonne santé. Elle n'ira pas toujours plaignant, comme la moitié des nôtres. Il doit faire bon l'embrasser, ne trouvez-vous pas, Pyrame ?

Le conseiller de paroisse à qui s'adressait la question, répondit que, lorsqu'on venait d'entendre un sermon, il n'était pas convenable de parler, tout de suite après, d'une fille qui se marie.

— L'un n'empêche pas l'autre, reprit le babillard. Et d'ailleurs quel mal y a-t-il à dire que Louis Walther doit avoir du plaisir à embrasser la Nancy ? Oui, quel mal ! Si elle était *crottue* comme la Renaude, est-ce que ce serait la même chose ? Vous êtes encore bon ! Mais puisque vous parlez de sermon, oui, j'avoue qu'il était beau, agréable à entendre. Voilà un homme qui explique les choses clairement. On l'écouterait sans dormir, quand même son discours durerait dix minutes de plus. Et puis, ce qu'il dit vous intéresse. Il n'est pas toujours à vous remuer la conscience, comme notre pasteur. Avec M. Darvel — qui pourtant ne prêche pas mal, mais d'une autre manière — il semble qu'il a toujours quelque chose à nous reprocher. Eh ! mon père ! on sait bien que tous les hommes sont pécheurs : qui diantre dit le contraire ! Alors, à quoi bon nous le faire toujours sentir. Ça finit par ennuyer. Aussi, voilà trois dimanches de suite que j'ai manqué le sermon. — Sur le cimetière, il a dit bien des vérités. Alors, là, oui, c'était le cas de ne pas dorer la pilule. Mais au temple, il faut pourtant penser qu'on se dérange pour y venir, et qu'on n'aime pas y entendre toujours des choses désagréables.

— Tais-toi ; tu n'es qu'un discoureur, reprit le conseiller, qui parlait très peu à l'ordinaire. Profite seulement de ce que tu as entendu à l'église, et va moins souvent au cabaret.

— Au cabaret ! riposta le petit homme ; on dirait, parbleu, que vous n'y allez jamais !

Décidément le paroissien voulait avoir le dernier mot, aussi M. Pyrame Brou le laissa-t-il gloser tout à son aise.

À Choûtens et à Vernoye, M. Darvel eut aussi des auditoires nombreux. Dans ce dernier village, les habitants sont plus rustiques, plus simples qu'à Choûtens, où il y a passablement de maquignons

ayant l'habitude des foires et des auberges. Comme M. Darvel revenait de Vernoye à Choûtens pour y prêcher, il rencontra, chemin faisant, une femme qui rejoignit la route principale en quittant un sentier tracé dans les champs. C'était une personne d'environ cinquante ans, d'un extérieur décent, l'air affable, ouvert et intelligent.

— M. Darvel lui demanda où elle se rendait ainsi, seule, le dimanche.

— Je vais au culte à Choûtens, répondit-elle.

— Vous n'habitez pas Vernoye ?

— Non, monsieur ; je demeure dans un petit hameau de trois maisons, plus haut que Vernoye ; on appelle cet endroit La Daume. C'est assez joli, mais naturellement plus froid que Vernoye. La vigne ne s'y vient pas ; et pourtant, il y a encore des noyers.

— Est-ce plus près de Choûtens que de Vernoye ?

— Oh ! non : Vernoye n'est qu'à vingt minutes de chez nous, tandis qu'il me faut trois grands quarts d'heure pour venir à Choûtens.

— Alors, pourquoi n'allez-vous pas plutôt au culte à Vernoye ?

— Parce que je suis de l'église libre et qu'il n'y a pas de réunion à Vernoye.

— Je comprends : ce doit être bien fatigant pour vous de faire presque deux lieues à pied ; mais vous n'allez sans doute que rarement au culte public ?

— Au contraire, monsieur ; j'y viens presque tous les dimanches, s'il ne fait pas trop mauvais temps. Quand j'ai travaillé pendant six jours pour gagner le pain de la semaine, je suis heureuse, le dimanche, de faire aussi quelque chose pour aller chercher la nourriture dont mon âme a besoin.

— Vous pouvez laisser facilement votre famille et vos affaires ?

— Je n'ai pas de famille sur la terre, monsieur ; la mienne est au ciel. Dieu m'avait donné un bon mari et deux charmants enfants. Il me les a repris. J'ai murmuré pendant bien des années contre une dispensation si douloureuse ; je me suis bien souvent révoltée contre une volonté incompréhensible, mais, à la fin, mon cœur s'est soumis. Je retrouverai mes bien-aimés auprès du Sauveur, et je vais en paix, un jour après l'autre, jusqu'à ce que je sois aussi recueillie dans le lieu du repos.

— Vous êtes heureuse, madame, d'avoir de tels sentiments. Dieu veuille vous fortifier et vous consoler de plus en plus.

— Monsieur n'est pas de ces environs ?

— Non, j'habite le village des Avaux. Vous le connaissez probablement ?

— Je n'y ai passé qu'une fois, il y a trois ans, allant faire visite à un cousin qui avait perdu sa femme. Il se nomme Mayor et demeure aux

Genêts, dans la commune de Filliez.

— Je le connais bien, ainsi que sa fille.

— Oui, la Nancy. Elle avait alors dix-neuf ans et revenait de Genève, où elle avait été en apprentissage pour la couture. C'était une belle jeune fille.

— Elle l'est toujours. Vous ne savez peut-être pas qu'elle se marie ?

— Non, je l'ignorais. Et qui épouse-t-elle ? Un homme pieux, j'espère ?

— Elle épouse un homme excellent, pieux, comme vous dites ; il est notre syndic et dans une grande aisance.

— Ce ne serait pourtant pas M. Walther ?

— C'est lui, précisément.

— Eh bien, monsieur, il y a quelque temps, peut-être *l'affaire* de deux mois, tout au plus, M. Walther, vint chez nous pour acheter deux moutons *musqs*, et je lui demandai des nouvelles de mon cousin Mayor et de sa fille. Il me dit que Nancy passait quelquefois au village, où elle portait des fraises et des framboises dans les grosses maisons. Il ajouta que c'était une charmante fille. Peut-être y pensait-il déjà. Comme cela me fait plaisir ! Il faudra que j'aille faire une visite à Nancy et à son père pour les féliciter.

— On a publié aujourd'hui les promesses de mariage.

— C'est donc une chose tout à fait décidée ?

— Oui.

— Est-ce que monsieur connaît peut-être notre pasteur, M. Emmerlin ?

— Oui, c'est un de mes anciens condisciples.

— Un bon et digne pasteur. Oh ! nous l'aimons beaucoup, dans notre petite église. Il a toujours une bonne parole à dire, un bon conseil à donner. C'est malheureux que nous ne soyons pas plus nombreux ; mais voilà, il y a peu de gens qui aiment la piété dans nos villages, j'entends la vraie piété. L'indifférence est une terrible chose, pire peut-être que l'incrédulité déclarée. On dit que les gens de Vernoye vont encore assez à l'église ; mais ils demeurent toujours les mêmes, attachés, avant tout, aux biens d'ici-bas et ne vivant que pour ce monde. Il faudrait que Dieu envoyât son Esprit pour nous réveiller tous de notre sommeil spirituel. Je tremble parfois en pensant à ce qui sera redemandé à ceux dont le cœur se détourne volontairement de l'Évangile. On dit que c'est à peu près la même chose partout. — Monsieur est-il aussi de l'église libre ?

— Non, madame ; je suis le pasteur national des Avaux et de Filliez. Je viens de prêcher à Vernoye pour M. Hollifax, qui me remplace aujourd'hui dans ma paroisse.

— Alors, monsieur, veuillez m'excuser. J'ai parlé peut-être trop librement de l'état religieux de nos villages. Je ne voudrais blesser personne, et surtout pas un ministre du Seigneur.

— Vous ne m'avez pas du tout blessé. Je vois la situation actuelle de la même manière que vous, et peut-être encore plus en noir. Néanmoins, je reste à mon poste, comme un missionnaire reste au sien. Si l'état et l'église sont un jour complètement séparés, tout ne marchera pas sur des roulettes, il ne faut pas s'y attendre ; mais au moins chacun sera appelé à examiner s'il a ou non des convictions religieuses. En attendant que ce jour arrive, s'il vient, comme je le crois, il faut que les chrétiens s'encouragent mutuellement et s'aiment comme des frères. Adieu, madame. Nous voici arrivés. Vous allez entendre mon ami M. Emmerlin, et moi je vais prêcher aux paroissiens de M. Hollifax.

— Si ce n'était pas un devoir pour moi d'aller à la chapelle, j'irais certainement à l'église nationale, puisque vous y prêchez. Que Dieu vous soutienne dans votre tâche, monsieur.

— Merci, madame. Si vous voyez M. Emmerlin, veuillez lui faire mes amitiés. Il ne m'est pas possible aujourd'hui d'aller chez lui.

Le pasteur national et la veuve Moraty se donnèrent une poignée de main fraternelle. Le premier se rendit à la cure, pour endosser la robe de M. Hollifax ; l'autre se dirigea du côté de la chapelle, heureuse de la rencontre qu'elle avait faite, et priant de tout son cœur pour que la vraie connaissance de Dieu se répandît sur toute la terre.

CHAPITRE XXX

DE BELLES CHOSES POUR FINIR



Trois semaines plus tard, une cérémonie touchante avait lieu dans le temple des Avaux. M. Érick et sa femme amenaient leurs deux enfants pour qu'ils fussent présentés au Seigneur et consacrés à lui par le baptême. Sans être complètement guéri, l'horloger était en pleine convalescence, et tout indiquait qu'il retrouverait son ancienne santé, pourvu qu'il se ménageât dans son travail et ne fit pas de nouvelles imprudences. Depuis huit jours, il se levait dès le matin. Lorsque le soleil se montrait, il faisait une promenade autour du village. Sa première sortie fut pour venir témoigner à M. Darvel sa reconnaissance :

— C'est ici, lui dit-il, dans cette même chambre, que vous m'avez averti pour la première fois, et que j'ai été assez insolent, — le mot n'est pas trop fort, pour braver Dieu et sa Parole, au moment même où il venait de m'accorder un second enfant. Si vous ne m'aviez pas parlé comme vous l'avez fait, qui sait si mon impiété et mon orgueil n'auraient pas été encore augmentés par votre silence ! En me traitant d'insensé vous m'avez déjà engagé à réfléchir. Je me mis à lire le Nouveau Testament et les Psaumes. Il m'en resta comme un aiguillon qui parfois me transperçait. Puis, je ne pouvais m'empêcher de trouver un accent de vérité, d'un bout à l'autre du récit de la vie de Jésus, malgré les miracles et d'autres choses incompréhensibles à ma raison. Mais je sentais que les auteurs sacrés ont écrit sous l'empire d'une sincérité parfaite, et qu'ils ont réellement éprouvé les sentiments dont ils parlent. Je savais aussi qu'ils ont, presque tous, donné leur vie pour soutenir leur foi. Or, moi, je n'aurais certainement pas abandonné la mienne, de vie, pour rester fidèle aux idées que j'avais alors.

— Il y a une chose qui me trouble encore souvent, cher monsieur.

Bien que je croie au pardon complet de Dieu à mon égard, je suis parfois tourmenté à la pensée du mal que j'ai pu faire à mon prochain, en attaquant des convictions encore mal afferemies ou en les tournant en ridicule. J'étais comme possédé du besoin de nier Dieu, l'âme et son immortalité, et je ne manquais pas l'occasion de le faire, surtout avec les personnes simples que je rencontrais, soit à mon atelier, soit ailleurs. Et moi qui croyais avoir du tact, moi qui ne pouvais souffrir qu'on en manquât à mon égard, j'en manquais fort souvent envers les autres, d'une manière déplorable. Quand je repense à tout cela, j'en ai des regrets amers, car je sais que la « parole des profanes ronge comme la gangrène. »

— Je vous comprends très bien, répondit M. Darvel ; mais, lorsque vous m'avez parlé pour la première fois, vous avez bien fait de m'avouer franchement votre manque de convictions chrétiennes. Il vaut toujours mieux se placer sur le terrain de la vérité plutôt que de laisser supposer une croyance qu'on n'a pas. L'apôtre Paul, dans son incrédulité et son ignorance, allait bien plus loin que vous, puis qu'il était devenu un persécuteur.

— Oui ; mais je sais aussi que j'ai pu faire du mal, beaucoup de mal. Si quelqu'un venait plus tard inculquer à mes enfants les mêmes erreurs dont je faisais parade, je le tiendrais pour un empoisonneur. Et moi, je l'ai été. Mais enfin, Dieu est tout-puissant, parfaitement sage et bon ; je tâche de lui remettre avec confiance le sort présent et éternel de ceux qu'il m'a donnés. Il m'a retiré d'un abîme d'orgueil ; il peut en retirer aussi quiconque y tombe, volontairement ou non.

Ce fut dans cette première visite que l'horloger exprima son intention de venir au temple, le dimanche suivant avec sa famille, pour que ses enfants fussent baptisés.

La cérémonie eut donc lieu, sans aucune allusion de la part du pasteur, à la position si exceptionnelle des parents. Le temple était plein jusqu'à la porte, et M. Darvel put annoncer l'Évangile avec joie à toute cette foule, venue pour assister à un spectacle si nouveau pour elle.

Le lecteur a bien pensé, quoique nous ne le lui ayons pas dit, que M. Darvel n'avait pas manqué de visiter souvent cette famille, dont tous les membres lui étaient maintenant si chers. On peut bien dire que si Louis Walther et Nancy étaient l'ornement de la paroisse, les époux Érick, devenus de vrais chrétiens, en étaient la gloire et la couronne.

Mais Louis Walther n'était pas encore marié. La dernière publication des bans avait eu lieu seulement le dimanche précédent, et Nancy avait eu bien des choses à préparer avant de quitter les

Genêts. Ce fut le vendredi suivant que le mariage eut lieu. Complètement dégagé de son ancienne préoccupation, M. Darvel put unir ces époux avec bonheur et leur adresser d'excellentes paroles. M. et M^{me} de Courpens, M^{lle} Aricie, l'institutrice et les enfants assistèrent à la bénédiction : toute une grande voiturée. Dans son costume de bon goût, mais simple et confectionné par elle-même, l'épouse était ravissante de fraîcheur et de beauté. À la sortie de l'église, M^{me} de Courpens et sa sœur vinrent lui serrer la main et l'embrasser cordialement, ce qui étonna beaucoup les femmes du village, rangées en bataille devant la porte, pour bien voir la noce. Le même soir, les époux partirent pour Clarens et la contrée voisine, où ils allaient passer deux ou trois jours, avant de s'installer tout de bon chez eux. Nancy ne connaissait pas cette partie de notre beau pays. Comme le temps était encore doux, quoique légèrement brumeux le matin et le soir, Louis put conduire Nancy un peu partout aux environs. Cette grande nature, bien plus belle que le frais vallon des Avaux et la clairière des Genêts, ravit la jeune femme. Toujours à pied et certainement plus heureux que des princes, ils allèrent à Brent, de là à Charnex, par des avenues de noyers encore feuilles et de cerisiers d'un rouge pourpre. Ils visitèrent aussi Baugy, patrie de François Cochard¹¹, dont le nom modeste ne passera pas à la postérité, mais qui a laissé dans la contrée le souvenir de dons remarquables et d'une piété vivante, valant mieux que la gloire humaine et portant de meilleurs fruits. Nancy admira beaucoup la vue splendide qui s'étalait à leurs yeux en revenant de Veytaux à Montreux, par ce chemin de haute terrasse qui relie les deux villages. Au coucher du soleil, le lac, d'un bout à l'autre, paraissait comme embrasé. — Le dimanche, ils assistèrent au culte dans cette vieille église dont la position admirable est peut-être unique au monde. Si les filles de Montreux remarquèrent la Vaudoise du Jura, elles purent se convaincre que Nancy Walther était une compagne qu'aucune d'elles n'aurait pu critiquer sans montrer de mauvais goût. Les nombreux étrangers même, gens, hélas ! presque tous désœuvrés pour cause de maladie, ne pouvaient s'empêcher de remarquer ce couple pour qui la vie semblait déborder de joie paisible. Il y avait sans doute parmi eux des millionnaires, des grands de ce monde, peut-être même des têtes couronnées, soupirant après la liberté et le bonheur dont jouissaient les heureux époux, en passage devant leurs demeures princières.

Mais il nous faut ramener Louis Walther et Nancy aux Avaux.

Ils y arrivèrent le lundi au soir, trouvant leur maison en ordre, un joli

11 - [NdÉ] D'après Louis Ruffet (1875) Cochard fut un simple fermier, mais également chrétien très impliqué pour l'Évangile.

feu dans la cheminée, et la brave Suzon toute disposée à les servir. La Savoyarde acceptait de bon cœur Nancy pour maîtresse, et lui disait « madame » au lieu de l'appeler par son nom. Les deux valets avaient bien bu encore un petit coup dans l'après-midi et dormaient déjà dans leurs lits, de même que le père Mayor, assez fatigué par trois jours de bombance et de visites continuelles. — Il était temps, pour tous, que cela finît.

Avant de se marier, Nancy avait proposé à Louis de se charger entièrement du ménage et de ne plus avoir de servante, à quoi il avait répondu :

— Avec ta permission, ma chère enfant, cela ne se fera pas. Je ne te demanderai pas d'être une *dame* dans la maison, mais une *maîtresse*, qui voie si les choses sont faites et bien faites, sans les faire elle-même, à moins de nécessité absolue. Tu auras assez d'autres devoirs à remplir.

Dès le lendemain de leur arrivée, Nancy eut la visite de M^{me} de Courpens et de sa sœur. Les deux dames voulaient voir Nancy chez elle, et comment sa maison était arrangée. Mieux que cela, elles lui apportaient un joli présent : douze tasses en terre anglaise, de fort bon goût, avec les soucoupes et les assiettes assorties.

— Ce sera, lui dit M^{me} de Courpens, pour que vous nous invitiez un jour, à quatre heures, quand vous aurez le fromage à la laiterie. Vous nous offrirez, à ma sœur et à moi, aussi à miss Crookendon et aux enfants, une tasse de vrai café à la paysanne, mais rien que du café, du pain de seigle et du beurre frais.

Nancy accepta de grand cœur, cela va sans dire, et remercia vivement ces dames de leur aimable et délicate attention.

— Maintenant, dit M^{lle} de l'Asse, encore une chose, ma chère madame. Si votre père se décidait à louer sa propriété des Genêts le printemps prochain, j'irais volontiers y passer deux ou trois mois. Nous avons été voir votre campagne dimanche, et, malgré la saison avancée, l'endroit nous a beaucoup plu pour un séjour d'été. Voulez-vous en parler à vos messieurs ?

— Oui, mademoiselle, et si cela dépend de moi, nous vous louerons avec plaisir la maison.

— Je voudrais louer le tout : maison, jardin et le reste, pour une année d'abord. Ensuite, nous verrions.

— Très bien, mademoiselle ; j'en parlerai dans ce sens à mon père et à mon mari.

Maintenant, cher lecteur, faut-il vous dire que tout cela se passait en automne de 1874 ? La chose est peut-être nécessaire. — Dès lors,

qu'est-il arrivé dans la paroisse des Avaux ? Rien d'extraordinaire. La grande majorité de la population est toujours plongée dans une profonde indifférence, les temples peu fréquentés et les cabarets souvent remplis de buveurs.

C'est, au reste, la même chose à peu près partout. Mais on ne doit pas attribuer toujours cette absence de besoins religieux, ce manque de vie chrétienne, à l'incrédulité naturelle du cœur de l'homme. Il se peut que des pasteurs ne déploient pas l'activité nécessaire dans leur position et soient dépourvus des talents sans lesquels un prédicateur n'attire pas, ne se fait pas écouter. Il se peut, hélas ! que le conducteur spirituel endorme lui-même la conscience et les âmes de ses frères, au lieu d'y porter le flambeau de l'Évangile pour les réveiller.

De temps à autre, aux Avaux comme à Filliez et aux Genêts, un mourant s'en va, consolé par M. Darvel, dont la sympathie et le dévouement sont demeurés les mêmes. Depuis le changement des époux Érick, il n'y a pas eu de conversion nouvelle, du moins pas qui ait marqué à ce degré-là. Comme Dieu seul connaît les cœurs, c'est lui seul aussi qui, au dernier jour, mettra en lumière les choses cachées aux yeux des hommes.

Amédée continue à assister au prêche, et débite encore des discours sentencieux, soit à la rue, soit au cabaret. Jean Gollet a épousé la servante de l'auberge et lui a promis qu'il ne boirait plus. C'était si bien un serment d'ivrogne que, deux mois après leur mariage, il battait déjà sa femme, un soir, en rentrant à la maison. Mais aussi pourquoi se fier à la parole d'un buveur ? On sait bien qu'avec un malheureux de cette espèce, les choses vont toujours de mal en pis.

À propos, j'allais oublier de vous dire que M^{lle} de l'Asse a acheté la propriété du père Mayor. Elle y a fait construire un chalet, où elle passe l'été, avec deux domestiques, mari et femme. Sa sœur vient souvent y faire un séjour. En hiver, M^{lle} Aricie descendra au château.

M. Darvel ne s'est pas marié. Restera-t-il célibataire ? Nous ne savons, mais il est probable que oui. Un jour, M. de Courpens étant de belle humeur, lui demanda s'il ne songeait point à donner une madame la ministre à la paroisse. M. Darvel répondit qu'il n'était pas encore décidé sur ce point.

— Il faut vous décider, monsieur le pasteur ; vous en serez plus heureux, de toutes manières.

Et le même jour, comme s'il avait existé une sorte de coïncidence entre M. de Courpens et M^{me} Darvel, celle-ci dit à son fils :

— Mon cher ami, si tu te décidais enfin à te marier, ne songerais-tu donc point à M^{lle} de l'Asse ? Il me semble que cela irait si bien ! Elle n'est plus jeune, c'est vrai ; comme toi, elle approche de la

quarantaine. Mais elle est bonne, pieuse, aimable, robuste ; elle a de la fortune....

— Ma chère mère, si j'y pensais réellement, ce serait une tentation. Moi, pauvre pasteur de village, songer à m'élever en épousant une personne d'une position très différente de la mienne, une personne riche, qui devrait avoir le confort que notre presbytère ne peut lui donner, — une voiture, un ou deux domestiques, etc. Non, cela ne me conviendrait pas, surtout si l'on avait l'idée de me faire un grand honneur en m'admettant dans sa famille. — Je crois, d'ailleurs, que M^{lle} de l'Asse a pris, le sachant et le voulant, son brevet de vieille fille. Elle sera plus heureuse ainsi qu'en se mariant.

— Eh bien, je ne suis pas de cet avis. Je crois, au contraire, que M^{lle} de l'Asse serait flattée de devenir la femme d'un pasteur dont elle fait le plus grand cas.

— Pour aujourd'hui, ma bonne mère, il est inutile de m'en parler. Je suis d'ailleurs préoccupé de la mort de ce pauvre Citron-noir, de qui je n'ai pu me faire entendre.

— Il est mort ! qu'a-t-il eu ?

— Hélas ! il a eu le sort d'un gourmand. Il s'est préparé lui-même une marmitée de soupe dans laquelle il a fait fondre une livre de fromage, et il l'a mangée d'un seul repas. L'indigestion a été si forte qu'elle l'a étouffé.

— Pauvre malheureux ! c'était un être inutile ; mais voilà, on peut dire de lui qu'ayant peu reçu, il lui sera peu redemandé.

Quelque temps après, on apprit au village que la mère de M^{me} de Courpens et de M^{lle} de l'Asse, étant morte, les deux sœurs héritaient chacune d'un demi-million. Ce fut alors pour le coup que M^{me} Darvel revint à la charge auprès de son fils :

— Vois-tu pourtant, mon cher ami, lui dit-elle, si tu m'avais écouté ! Aujourd'hui, moins qu'il y a trois mois, tu oserais te présenter ; et il me semble cependant. ...

— Non, ma mère, c'est absolument impossible. Jamais je ne ferai un mariage d'argent, et pas mieux un mariage pauvre. Ni l'un ni l'autre ne me conviennent. Ainsi, je t'en prie, ne m'en parle plus.

À l'heure où je vais terminer cette histoire, je le répète donc : M. Darvel n'est pas marié. Se mariera-t-il ? Encore une fois, je n'en sais rien. Ce que je sais bien, — et M. Darvel encore mieux que moi, — c'est que la vie présente est difficile, qu'on soit marié ou qu'on ne le soit pas. Il sait, de même, que, pour lui comme pour tous, le temps est court, et que si l'on veut travailler pour l'éternité, il faut le faire dès maintenant, de tout son cœur. Or, il trouve que la vie entière n'est pas même suffisante pour une oeuvre pareille. Le but à atteindre est trop

élevé, trop beau, trop important, pour ne pas s'y dévouer complètement, si d'ailleurs on le désire et qu'on en soit libre. « Celui qui aura ramené un pécheur de son égarement, est-il écrit, sauvera une âme de la mort et couvrira une multitude de péchés. »

FIN.

